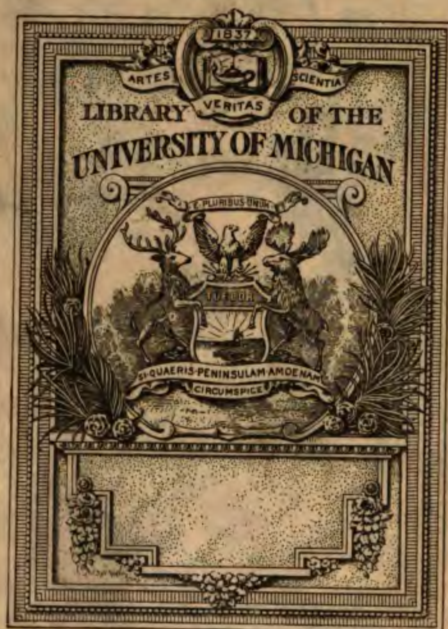


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME TROISIEME.



Les Espagnols se rendent maitres de Montezuma dans Mexico même.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME TROISIEME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LEONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXII.

TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE CINQUIEME.

Commerce du Danemarc, d'Ostende, de la Suede, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes Orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissemens espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

Fin de la Table du Tome troisieme.

HISTOIRE



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE CINQUIEME.

Commerce du Danemarc, d'Ostende, de la Suede, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes Orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.

LES nations les plus puissantes, ainsi que les plus grands fleuves, n'ont rien été à leur origine. Il seroit difficile d'en citer une seule, depuis la création du monde, qui se soit étendue ou enri-

chie d'elle-même, pendant un long intervalle de tranquillité, par les seuls progrès de son industrie, par les seules ressources de sa population. La nature, qui fait les vautours & les colombes, prépare aussi l'horde féroce qui doit s'élancer un jour sur la société paisible qui s'est formée dans son voisinage, ou qu'elle rencontra dans ses courses vagabondes. La pureté du sang entre les nations, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de même que la pureté du sang entre les familles, ne peut être que momentanée, à moins que quelques institutions bizarres & religieuses ne s'y opposent. Le mélange est un effet nécessaire d'une infinité de causes; & par-tout il résulte du mélange une race ou perfectionnée ou dégradée, selon que le caractere & les mœurs du conquérant se sont prêtés au caractere & aux mœurs du peuple conquis, ou que le caractere & les mœurs du peuple conquis ont cédé au caractere & aux mœurs du conquérant. Entre les causes qui accélerent la confusion, celle qui se présente comme la premiere & la principale, c'est l'émigration, plus ou moins promptement amenée par la stérilité du sol & par l'ingratitude du séjour. Si l'aigle trouvoit une subsistance aisée entre les rochers déserts qui l'ont vu naître, jamais son vol rapide ne le porteroit, le bec entr'ouvert & les serres étendues, sur les troupeaux innocens qui paissent au pied de sa demeure escarpée. Mais que fait l'oiseau guerrier & vorace, après s'être emparé de sa proie? il regagne le sommet de son roc, pour n'en descendre que quand il sera de nouveau sollicité par le besoin. C'est aussi de la même maniere que le barbare en use avec son voisin policé; & ce brigandage seroit éternel, si la nature avoit mis entre l'habitant d'une contrée & l'habitant d'une autre contrée, entre l'homme de

la montagne & l'homme de la plaine ou des marais, la même barriere qui sépare les différentes especes d'animaux.

C'est une opinion assez généralement reçue, que les Cimbres occupoient dans les temps les plus reculés, à l'extrémité de la Germanie, la Chersonese Cimbrique, connue de nos jours sous le nom de Holstein, de Sleswick, de Jutland ; & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts, ou de leurs marais, ensemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire & un climat plus doux. Ils se disposoient même à passer les Alpes ; lorsque Rome jugea qu'il étoit temps d'opposer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les généraux que leur opposa cette fiere république, jusqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

I. Anciennes révolutions du Danemarc.

Leur pays presqu'entiérement désert après cette terrible catastrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chassés par Pompée du vaste espace renfermé entre le pont Euxin & la mer Caspienne, marcherent vers le Nord & l'Occident de l'Europe, soumettant les nations qui se trouvoient sur leur passage. Ils mirent sous le joug, la Russie, la Saxe, la Westphalie, la Chersonese Cimbrique & jusqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les asservir, qu'afin de soulever tous les esprits contre la puissance formidable, odieuse & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laissa dans le Nord, y fermenta si bien en secret, que quelques siecles après toutes les nations fondirent, d'un commun accord, sur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la

consolation de le renverser, après l'avoir affoibli par plusieurs secousses réitérées.

Le Danemarc & la Norwege se trouverent sans habitans, après ces expéditions glorieuses. Ils se rétablirent peu à peu dans le silence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitieme siecle. Ce ne fut plus la terre qui servit de théâtre à leur valeur; l'Océan leur ouvrit une autre carriere. Entourés de deux mers, on les vit se livrer entiérement à la piraterie, qui est toujours la premiere école de la navigation pour des peuples sans police.

Ils s'essayerent d'abord sur les états voisins, & s'emparerent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers succès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entreprises plus considérables. Ils infesterent de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandres, de France, même de l'Espagne, de l'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrerent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'éleverent jusqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confusion qui regne dans les annales de ces temps barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étrangers.

D'abord, les Danois & les Norwégiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de

glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étoient que des radeaux grossiérement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller par-tout, de descendre, de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece, la carriere de la gloire & de la fortune, la profession de l'honneur, qui consistoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspiroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, & tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissoient aux habitans des côtes mal défendues, parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés, ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractere destructeur fût une suite de la vie sauvage que menoient les Danois & les Norwégiens, de l'éducation grossiere & toute militaire qu'ils recevoient; il étoit plus particuliérement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur exalta, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses dogmes sanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui servoit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagemens les plus sacrés par ces instrumens si chers. Une lance plantée au milieu de la campagne attiroit à la priere & aux sacrifices. Odin lui-même, mis par sa mort au rang des immortels, fut la premiere divinité de ces affreuses contrées, où les rochers & les bois étoient teints & consacrés par le sang humain. Ses sectateurs croyoient l'honorer, en l'appellant le dieu des armées, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incen-

diaire. Les guerriers, qui alloient se battre, faisoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui consacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance universelle étoit, que ce Dieu se montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui se défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuses victimes qu'il destinoit à périr. Elles le suivoient au séjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompense. Elle achevoit d'élever jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à une sainte ivresse du sang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le christianisme renversa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil systême. Les missionnaires avoient besoin de rendre leurs prosélytes sédentaires, pour travailler utilement à leur instruction; & ils réussirent à les dégoûter de la vie vagabonde, en leur suggérant d'autres moyens de subsister. Ils furent assez heureux pour leur faire aimer la culture & sur-tout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors sur les côtes, y procuroit un moyen de subsistance très-facile. Le superflu de ce poisson fut bientôt échangé contre le sel nécessaire pour conserver le reste. Une même foi, de nouveaux rapports, des besoins mutuels, une grande sureté, encouragerent ces liaisons naissantes. La révolution fut si entiere, que, depuis la conversion des Danois & des Norwégiens, on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel esprit qui paroissoit animer la Norwege & le Danemarc, devoit étendre de jour en jour leur communication avec les autres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes an-

séatiques. Lors même que cette grande & singuliere confédération fût déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient asservis à cette espece de monopole ; lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particuliere pour être remarquée.

II. Le Danemarc entreprend le commerce des Indes.

Un facteur Hollandois, nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le roi de Ceylan, se rendit si agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son amiral, & fut nommé prince de Mingone. Boschower enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe, les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une cour Asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit, il passa chez Christiern IV, roi de Danemarc, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort, qui le surprit dans la traversée, ruina les espérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceylan ; & Ové Giedde de Tommerup leur chef, ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette isle.

Le Tanjaour est un petit état qui n'a que cent milles dans sa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'est la province de cette côte la plus abondante en riz. Cette richesse naturelle, beaucoup de manufactures communes, une grand abondance de racines

propres à la teinture, font monter ses revenus publics à près de 5,000,000 liv. Elle doit sa prospérité à l'avantage d'être arrosée par le Caveri, riviere qui prend sa source dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un espace de plus de quatre cents milles, se divisent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conserve le nom de Caveri, & se subdivise encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le royaume, & le préservent de cette sécheresse horrible qui brûle, durant une grande partie de l'année, le reste du Coromandel.

Cette heureuse situation fit désirer aux Danois de former un établissement dans le Tanjaour. Leurs propositions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, sur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la suite la forteresse de Dansbourg, suffisante pour la défense de la rade & de la ville. De leur côté ils s'engagerent à une redevance annuelle de deux mille pagodes, ou de 16,800 liv. qu'ils payent encore.

La circonstance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais, opprimés par un joug étranger, ne faisoit que de foibles efforts pour la conservation de leurs possessions. Les Espagnols n'envoyoient des vaisseaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à se rendre maîtres des épiceries. Les Anglois se ressentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puissances voyoient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traversoit.

Il arriva de-là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne passoit pas 853,263 livres, firent des affaires assez considéra-

bles dans toutes les parties de l'Inde. Malheureusement, la compagnie de Hollande prit une supériorité assez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec le plus d'avantage; & par un malheur plus grand encore, les dissentions qui bouleverserent le nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts si éloignés. Les Danois de Trinquebar tomberent insensiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'estiment les hommes qu'en proportion de leur richesse, & des nations rivales, dont ils ne purent soutenir la concurrence. Cet état d'impuissance les découragea. La compagnie remit son privilege, & céda ses établissemens au gouvernement, pour le dédommager des sommes qui lui étoient dues.

III. Variations qu'a éprouvées le commerce des Danois aux Indes

Une nouvelle société s'éleva en 1670 sur les débris de l'ancienne. Christiern V lui fit un présent en navires ou autres effets, qui fut estimé 310,828 livres 10 sols, & les intéressés fournirent 732,600 livres. Cette seconde entreprise, formée sans fonds suffisans, fut encore plus malheureuse que la premiere. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à sa subsistance, à celle de sa foible garnison, que son petit territoire, & deux bâtimens qu'il frétoit aux négocians du pays. Ces ressources même lui manquerent quelquefois; & il se vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre bastions qui formoient sa forteresse. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaisseau pour l'Europe, avec une cargaison médiocre.

La pitié paroissoit le seul sentiment qu'une situation si désespérée pût inspirer. Cependant la

jalousie qui ne dort jamais, & l'avarice qui s'alarme de tout, susciterent aux Danois une guerre odieuse. Le raja de Tanjaour, qui leur avoit coupé plusieurs fois la communication avec son territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même, à l'instigation des Hollandois. Ce prince étoit sur le point de prendre la place après six mois de siege, lorsqu'elle fut secourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut ni ne pouvoit avoir des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730, mais après avoir manqué à ses engagemens.

De ses cendres naquit, deux ans après, une nouvelle société. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilege exclusif devoit durer quarante ans. Ce qui servoit à l'armement, à l'équipement de ses vaisseaux, étoit exempt de toute imposition. Les ouvriers du pays qu'elle employoit, ceux qu'elle faisoit venir des pays étrangers, n'étoient point assujettis aux réglemens des corps de métier, qui enchaînoient l'industrie en Danemarc, comme dans le reste de l'Europe. On la dispensoit de se servir de papier timbré dans ses affaires. Sa jurisdiction étoit entiere sur ses employés; & les sentences de ses directeurs n'étoient pas sujettes à révision, à moins qu'elles ne prononçassent des peines capitales. Pour écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte, le souverain sacrifia le droit qu'il pouvoit avoir de se mêler de l'administration, comme principal intéressé. Il renonça à toute influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne se réserva que la confirmation du

gouverneur de Trinquebar. Il s'engagea même à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de faveurs, le gouvernement n'exigea qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur celles qui se consommeroient dans le royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'il fallut songer à trouver des intéressés. L'opération étoit délicate. Le commerce des Indes avoit été jusqu'alors si malheureux, que les riches citoyens devoient avoir une répugnance invincible à y engager leur fortune. Une idée nouvelle changea la disposition des esprits. On distingua deux especes de fonds. Le premier, appellé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre; parce qu'il étoit réglé tous les ans sur le nombre & la cargaison des navires qui seroient expédiés. Chaque actionnaire avoit la liberté de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser à ces armemens, qui étoient liquidés à la fin de chaque voyage. Par cet arrangement, la compagnie fut permanente par son fonds constant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroissoit difficile de régler les frais que devoit supporter chacun des deux intérêts. Tout s'arrangea plus aisément qu'on ne l'avoit espéré. Il fut arrêté que le fonds roulant ne feroit que les dépenses nécessaires pour l'achat, l'équipement, la cargaison des navires. Tout le reste devoit regarder le fonds constant, qui, pour se dédommager, préleveroit dix pour cent sur toutes les marchan-

dises des Indes qui se vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent sur tout ce qui partiroit de Trinquebar.

Le capital de la nouvelle compagnie fut de 3,240,000 livres, partagé en seize cents actions de 2025 livres chacune.

Avec ces fonds, toujours en activité, les associés expédierent, durant les quarante années de leur octroi, cent huit bâtimens. La charge de ces navires monta en argent à 87,333,637 liv. 10 s. & en marchandises à 10,580,094 livres; ce qui faisoit en tout 97,913,731 liv. 10 s. Leurs retours furent vendus 188,939,673 livres. Le Danemarc n'en consomma que pour 35,450,262 livres. Il en fut donc exporté pour 153,489,411 livres. Qu'on fasse une nouvelle division, & il se trouvera que les ventes annuelles se sont élevées à la somme de 4,723,491 liv. 16 s. que le pays n'en a consommé tous les ans que pour 886,250 liv. 10 s. & que les étrangers en ont enlevé pour 3,837,235 liv. 10 s.

Les répartitions furent très-irrégulieres, tout le temps que dura le privilege. Elles auroient été plus considérables, si une partie des bénéfices n'eût été mise réguliérement en augmentation de commerce. Par cette conduite sage & réfléchie, les heureux associés réussirent à tripler leurs capitaux. Ces fonds auroient encore grossi de 2,000,000 liv. si le ministere Danois n'eût engagé, en 1754, la direction à ériger une statue au roi Frédéric V.

Lorsque je pense à ces monumens publics, consacrés à un souverain de son vivant, je ne puis me distraire de son manque de pudeur. En les ordonnant lui-même, le prince semble dire à ses peuples : *Je suis un grand homme, je suis*

» un grand roi. Je ne ſaurois aller tous les jours » me préſenter à vos yeux, & recevoir le té» moignage éclatant de votre admiration & de » votre amour. Mais, voilà mon image. Entourez» la ; ſatisfaites-vous. Quand je ne ſerai plus, » vous conduirez votre enfant aux pieds de ma » ſtatue, & vous lui direz. Tiens, mon fils, re» garde-le bien. C'eſt celui-là qui repouſſa les en» nemis de l'état ; qui commanda ſes armées en » perſonne ; qui paya les dettes de ſes aïeux ; » qui fertiliſa nos champs ; qui protégea nos agri» culteurs ; qui ne gêna point nos conſciences ; » qui nous permit d'être heureux, libres & ri» ches ; & que ſon nom ſoit à jamais béni. »

Quel inſolent orgueil, ſi cela eſt ! Quelle impudence ſi cela n'eſt pas ! Mais combien il y auroit peu de ces monumens, ſi l'on n'en eût élevé qu'aux princes qui les méritoient ? Si l'on abattoit tous les autres, combien en reſteroit-il ? Si la vérité avoit dicté les inſcriptions dont ils ſont environnés, qu'y liroit-on ? » A Néron, après avoir » aſſaſſiné ſa mere, tué ſa femme, égorgé ſon inſ» tituteur, & trempé ſes mains dans le ſang des » citoyens les plus dignes. » Vous frémiſſez d'horreur. Eh ! viles nations, que ne m'eſt-il permis de ſubſtituer les véritables inſcriptions à celles dont vous avez décoré les monumens de vos ſouverains. On n'y liroit pas les mêmes forfaits : mais on y en liroit d'autres, & vous frémiriez encore.

J'écrirois ici, comme autrefois ſur la colonne de Pompée : A Pompée, après avoir maſſacré trois millions d'hommes. J'écrirois-là..... Lâches, craignez-vous donc que vos maîtres ne rougiſſent de leur méchanceté ? Lorſque vous leur rendez de pareils hommages, comment peuvent-ils croire à votre malheur ? Comment ne ſe prendront-ils

pas pour les idoles de vos cœurs, lorſque vous applaudiſſez par vos acclamations à la baſſeſſe des courtiſans ?

Mais les nations me répondent. » Ces monu-
» mens ne ſont pas notre ouvrage. Jamais nous
» n'aurions penſé à conférer les honneurs du
» bronze à un tyran qui nous tenoit plongés dans
» la miſere, & à qui notre profond ſilence an-
» nonça tant de fois l'indignation dont nous
» étions pénétrés, lorſqu'il traverſoit en perſonne
» l'enceinte de notre ville. Nous! nous! nous
» aurions été aſſez inſenſés pour aller dépoſer dans
» un moule le reſte du ſang, dont il avoit épuiſé
» nos veines. Vous ne le croyez pas. »

Souverains, ſi vous êtes bons, la ſtatue que vous vous élevez à vous-mêmes, vous eſt aſſurée. La nation, dont vous aurez fait la félicité, vous l'accordera, cent ans après votre mort, lorſque l'hiſtoire vous aura jugés. Si vous êtes méchans & vicieux, vous n'éterniſez que votre méchanceté & vos vices. Le monarque, qui aura quelque dignité, attendra. Celui qui auroit l'ame vraiment grande, dédaigneroit peut-être une ſorte d'encens prodiguée, dans tous les ſiecles, au vice indiſtinctement & à la vertu. Au moment où l'on graveroit autour de ſa ſtatue : A TRÈS-GRAND, TRÈS-BON, TRÈS-PUISSANT, TRÈS-GLORIEUX, TRÈS-MAGNIFIQUE prince un tel, il ſe rappelleroit que les mêmes titres furent gravés ſous un Tibere, un Domitien, un Caligula; & il s'écrieroit avec un digne Romain : » Epargnez-
» moi un hommage trop ſuſpect. Loin de moi
» des honneurs flétris. Mon temple eſt dans vos
» cœurs. C'eſt-là que mon image eſt belle &
» qu'elle durera. »

En effet, quelle que ſoit la ſolidité que l'on

donne aux monumens, un peu plutôt, un peu plus tard, le temps les frappe & les renverse. La pointe de sa faux s'émousse, au contraire, sur la page de l'histoire. Elle ne peut rien, ni sur le cœur, ni sur la mémoire de l'homme. La vénération se transmet d'âge en âge; & les siecles qui se succédent en sont les éternels échos. Flots orgueilleux de la Seine, soulevez-vous, si vous l'osez: vous emporterez, & nos ponts, & la statue de Henri: mais son nom restera. C'est devant la statue de ce bon roi, que le peuple attendri, que l'étranger s'arrête. Si l'on visite aussi les monumens qui vous sont consacrés, souverains, ne vous en imposez pas. Ce ne sont pas vos personnes qu'on vient honorer; c'est l'ouvrage de l'art qu'on vient admirer: encore regrette-t-on qu'un talent sublime, qui se devoit à la vertu, se soit bassement prostitué au crime. Aux pieds de votre statue, quelle est la pensée du citoyen & de l'étranger, lorsqu'il se voit entouré de malheureux, dont l'aspect lui montre la misere, & dont la voix plaintive sollicite un modique secours? N'est-ce pas comme s'ils disoient: VOIS ET SOULAGE LE MAL QUE CET HOMME DE BRONZE NOUS A FAIT. Elevez des statues aux grands hommes de votre nation, & l'on y cherchera la vôtre. Mais il n'y a qu'un homme & qu'une statue dans toutes les contrées soumises à la tyrannie. Là, le bronze parle, & le marbre dit: PEUPLES, APPRENEZ QUE JE SUIS TOUT, ET QUE VOUS N'ÊTES RIEN. Et qu'on me pardonne cet écart. L'écrivain seroit trop à plaindre, s'il ne se livroit pas quelquefois au sentiment qui l'oppresse.

IV. Etat actuel des Danois aux Indes.

Lorsque le privilege de la compagnie expira le 12 avril 1772, il lui fut accordé un nouvel oc-

troi, mais pour vingt ans ſeulement. On mit même quelques reſtrictions aux faveurs dont elle avoit joui.

A l'exception du commerce de la Chine, qui reſte toujours excluſif, les mers des Indes ſont ouvertes à tous les citoyens & à l'étranger qui voudra s'intéreſſer dans leurs entrepriſes. Mais pour jouir de cette liberté, il faut n'employer que des navires conſtruits dans quelqu'un des ports du royaume; embarquer dans chaque vaiſſeau pour 13,500 liv. au moins de marchandiſes de manufactures nationales; payer à la compagnie 67 liv. 10 ſols par laſt, ou deux pour cent de la valeur de la cargaiſon au départ, & huit pour cent au retour. Les particuliers peuvent également négocier d'Inde en Inde, moyennant un droit d'entrée de quatre pour cent pour les productions d'Aſie, & de deux pour cent pour celles d'Europe, dans tous les établiſſemens Danois. Si, comme on n'en ſauroit douter, la cour de Copenhague n'a fait ces arrangemens que pour donner de la vie à ſes comptoirs, l'expérience a dû la convaincre qu'elle a été trompée.

La compagnie étoit autrefois exempte des droits établis ſur ce qui ſert à la conſtruction, à l'approviſionnement des vaiſſeaux. On l'a privée d'une franchiſe qui entraînoit trop d'inconvéniens. Elle reçoit, en dédommagement, 67 liv. 10 ſ. par laſt, & 13 livres 10 ſols pour chacune des perſonnes qui forment l'équipage de ſes bâtimens. On l'oblige, d'un autre côté, à exporter ſur chacun de ſes navires, expédiés pour l'Inde, 13,500 liv. de marchandiſes fabriquées dans le royaume, & 18,000 liv. ſur chacun des navires deſtinés pour la Chine.

Les droits anciennement différens, pour les productions de l'Aſie qui ſe conſommoient en Danemarc,

marc, ou qui passoient à l'étranger, sont actuellement les mêmes. Toutes, sans égard pour leur destination, doivent deux pour cent. Le gouvernement a voulu aussi rester l'arbitre des frais de douane que les soieries & les cafés, destinés pour l'état, seroient obligés de supporter. Cette réserve a pour but l'intérêt des isles de l'Amérique & des manufactures nationales.

Le roi a renoncé à l'usage où il étoit de placer tous les ans, dans le commerce de la compagnie, la somme d'environ 100,000 liv. dont il lui revenoit communément un profit de vingt pour cent. Pour le dédommager de ce sacrifice, il sera versé dans sa caisse particuliere 22,500 liv. lorsque ce corps n'expédiera qu'un vaisseau; 36,000 liv. lorsqu'il en fera partir deux; & 45,000 liv. lorsqu'il y en aura trois ou un plus grand nombre.

Sous l'ancien régime, il suffisoit d'être propriétaire d'une action, pour avoir droit de suffrage dans les assemblées générales. Pour trois actions, on avoit deux voix; trois pour cinq, & ainsi dans la même proportion jusqu'à douze voix; nombre qu'on ne pouvoit jamais passer, quel que fût l'intérêt qu'on eût dans les fonds de la compagnie. Mais il étoit permis de voter pour les absens ou les étrangers, pourvu qu'on portât leur procuration. Il arrivoit delà qu'un petit nombre de négocians domiciliés à Copenhague, se rendoient les maîtres de toutes les délibérations. On a remédié à ce désordre, en réduisant à trois le nombre des voix qu'on pourroit avoir, soit pour soi-même, soit par commission.

Telles sont les vues nouvelles qui distinguent le nouvel octroi de ceux qui l'avoient précédé. L'exemple du ministere a influé sur la conduite

des intéressés, qui ont fait aussi quelques changemens remarquables dans leur administration.

La distinction du fonds constant & du fonds roulant réduisoit la compagnie à un état précaire, puisqu'on étoit libre de retirer, après chaque voyage, le dernier qui servoit de base aux opérations. Pour donner au corps une meilleure constitution, ces deux intérêts ont été confondus. Désormais, les actionnaires ne pourront, jusqu'à la fin de l'octroi, revendiquer aucune portion de leur capital. Ceux d'entre eux qui, pour quelque raison que ce puisse être, voudront diminuer leurs risques, seront réduits à vendre leurs actions, comme cela se pratique par-tout ailleurs.

A l'expiration du dernier octroi, la compagnie avoit un fonds de 11,906,059 livres, partagé en seize cents actions d'environ 7425 livres chacune. Le prix de l'action étoit évidemment trop fort dans une région où les fortunes sont si bornées. On a remédié à cet inconvénient, en divisant une action en trois; de sorte qu'il y en a maintenant quatre mille huit cents dont le prix, pour plus de sureté, n'a été porté sur les livres, qu'à 2250 livres. Ce changement en doit rendre l'achat & la vente plus faciles, en augmenter la circulation & la valeur.

Le projet d'élever les établissemens Danois, dans l'Inde, à plus de prospérité qu'ils n'en avoient eu, a occupé ensuite les esprits. Pour réussir, il a été réglé qu'on y laisseroit constamment 2,250,000 livres, en y comprenant leur valeur estimée 900,000 livres. Les bénéfices qu'on pourra faire avec ces fonds, pendant dix ans, resteront en augmentation de capital, sans qu'on puisse en faire des répartitions.

Jusqu'à ces derniers temps, les navires, expé-

diés d'Europe pour la Chine, portoient toujours les facteurs, chargés de former leur cargaison. On a judicieusement pensé que des agens, établis chez cette nation célèbre, en saisiroient mieux l'esprit, & feroient leurs ventes, leurs achats avec plus de facilité & de succès. Dans cette vue, quatre facteurs ont été fixés à Canton, pour y conduire les intérêts du corps qui les a choisis.

Les Danois avoient autrefois formé un petit établissement aux isles de Nicobar. Il ne coûtoit pas beaucoup, mais il ne rendoit rien. Son inutilité l'a fait sagement proscrire.

La compagnie avoit contracté l'habitude d'accorder, sur hypotheque, aux acheteurs un crédit de plusieurs années. Cette facilité l'obligeoit elle-même d'emprunter souvent des sommes considérables à Amsterdam ou à Copenhague. On s'est vivement élevé contre une pratique inconnue aux nations rivales. Il eut été peut-être dangereux d'y renoncer entiérement : mais on l'a renfermée dans des bornes assez étroites pour prévenir toute défiance.

A ces principes de commerce, fort supérieurs à ceux qui étoient suivis, la compagnie a ajouté les avantages d'une direction mieux ordonnée, plus éclairée & mieux surveillée.

Aussi, une confiance universelle a-t-elle été le fruit de ces sages combinaisons. Quoique le dividende n'ait été que de huit pour cent en 1773, & de dix pour cent en 1774 & en 1775, on a vu les actions s'élever à vingt-cinq & trente pour cent de bénéfice. Leur prix auroit vraisemblablement augmenté encore, si la paix intérieure de la société n'avoit été, depuis peu, si scandaleusement troublée.

L'ancienne compagnie bornoit presque ses opé-

rations au commerce de la Chine. De tous ceux dont elle avoit le choix, c'étoit celui où il y avoit le moins de risque à courir & plus de bénéfices à espérer. Sans abandonner cette source de richesses, on est entré dans quelques autres long-temps négligées.

Le Malabar, il est vrai, a peu fixé l'attention. Autrefois on ne tiroit annuellement des loges de Coleschey & de Calicut qu'une soixantaine de milliers de poivre. Ces achats n'ont guere augmenté : mais on a eu raison d'espérer que les affaires prendroient plus de consistance dans le Bengale.

A peine les Danois avoient paru aux Indes, qu'ils s'étoient placé à Chinchurat, sur les bords du Gange. Leurs malheurs les écarterent de cette opulente région pendant plus d'un siecle. Ils s'y montrerent de nouveau en 1755, & voulurent occuper Bankibasar, qui avoit appartenu à la compagnie d'Ostende. La jalousie du commerce, qui est devenue la passion dominante de notre siecle, traversa leurs vues, & ils se virent réduits à fonder Frédéric-Nagor, dans le voisinage. Ce comptoir coûta tous les ans 22,500 livres plus que son territoire & ses douanes ne rendirent. Cette dépense, quoique foible, étoit plus considérable que les opérations ne le comportoient. L'attention qu'on eut, après le renouvellement du privilege, d'envoyer de l'argent à cet établissement trop négligé, lui donna un commencement de vie : mais il rentra bientôt dans le néant. Son malheur est venu d'avoir été mis dans une dépendance absolue de Trinquebar.

Cette premiere des colonies Danoises possede un excellent territoire qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, avoit autrefois une

population de trente mille ames. Dix mille habitoient la ville même. On en voyoit un peu plus dans une grande aldée, remplie de manufactures grossieres. Le reste travailloit utilement dans quelques autres lieux moins considérables. Trois cents ouvriers, facteurs, marchands ou soldats : c'étoit tout ce qu'il y avoit d'Européens dans l'établissement. Son revenu étoit d'environ 100,000 livres, & ce revenu suffisoit à toutes ses dépenses.

Avec le temps, le désordre se mit dans la colonie. Elle rendit moins, & coûta le double. Les entrepreneurs s'éloignerent, les fabriques languirent, les achats diminuerent, & l'on n'obtint qu'un bénéfice très-borné sur ceux qu'on ordonnoit de loin en loin. Dans l'impuissance où l'on étoit de faire des avances aux atteliers, il fallut payer les marchandises vingt-cinq & trente pour cent plus cher, que si l'on se fût conformé aux usages reçus dans ces contrées.

Depuis 1772, Trinquebar a changé de face. Un peu de liberté, quelques fonds, une meilleure administration, une augmentation de territoire, d'autres causes encore ont amélioré son sort. Mais jamais sa destinée, jamais la destinée du corps qui lui donne des loix ne seront brillantes.

La position locale du Danemarc, le génie de ses peuples, son degré de puissance relative : tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes. Ses provinces sont-elles assez riches pour fournir les sommes nécessaires aux grandes spéculations, ou les étrangers livreront-ils leurs capitaux à une association soumise aux caprices, exposée aux vexations d'une autorité illimitée ? Il est dans la nature du gouvernement despotique de rompre les liens qui doivent unir les nations ; & quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la con-

fiance qui rapproche les hommes, qui unit les intérêts ; & le pouvoir arbitraire est incompatible avec la confiance, parce qu'il détruit toute sureté.

Le projet formé en 1728 de transférer de Copenhague à Altena le siege du commerce avec l'Asie, pouvoit bien procurer quelques avantages : mais il ne levoit aucun des obstacles qu'on vient d'exposer. Ainsi, nous ne craindrons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile, en s'opposant à cet arrangement domestique d'une puissance libre & indépendante.

Celui qui prend quelque intérêt au genre-humain ; celui qui ne porte pas au dedans de lui-même l'ame étroite d'un moine, pour qui l'enceinte de sa prison claustrale est tout & le reste de l'univers n'est rien, peut-il concevoir quelque chose de plus absurde & de plus cruel que cette infâme jalousie des grandes puissances ; que cet horrible abus de leurs forces, pour empêcher les états foibles d'améliorer leur condition ? Le particulier qui se proposeroit au milieu de sa nation le rôle qu'elles font au milieu des autres nations, seroit le plus exécrable des malfaiteurs. Anglois, François, Hollandois, Espagnols, Allemands : voici le motif honnête pour lequel vous prenez les armes les uns contre les autres ; pour lequel vous vous entr'égorgez : c'est pour savoir à qui d'entre vous restera le privilege exclusif de la tyrannie, & le monopole du bonheur. Je n'ignore pas que vous colorez ce projet atroce du prétexte de pourvoir à votre sécurité : mais comment peut-on vous en croire, lorsqu'on ne vous voit mettre aucun terme à votre ambition ; & que plus vous êtes puissans, plus vous êtes impérieux ? Vous n'exigez pas seulement tout ce qu'il est de votre intérêt particulier d'obtenir ; votre orgueil

va quelquefois jusqu'à demander ce qu'il seroit honteux d'accorder. Vous ne pensez pas qu'on n'avilit point un peuple sans de fâcheuses conséquences. Son honneur peut s'endormir pendant quelque temps : mais tôt ou tard, il se réveille & se venge ; & comme de toutes les injures l'humiliation est la plus offensante, c'est aussi la plus vivement sentie & la plus cruellement vengée.

V. Etablissement d'une compagnie des Indes à Ostende.

Les lumieres sur le commerce & sur l'administration, la saine philosophie, qui gagnoient insensiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrieres insurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'agrandissement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois attentifs à empêcher la France d'augmenter son commerce, ses colonies & sa marine, lui suscitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maison d'Autriche des sommes immenses qu'elle employoit à combattre la France : mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richesses qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui par leur étendue rendroient formidable la puissance Autrichienne, bornent ses facultés par leur situation. La plus grande partie de ses provinces est éloignée des mers. Le sol de ses possessions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les soies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'aspirer à l'opulence, & elle ne savoit pas être économe. Avec le luxe & le faste naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'industrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dé-

penſe. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les ſciences arrêtoit ſes progrès en tout. Les artiſtes reſtent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne ſont pas éclairés par les ſavans. Les ſciences & les arts languiſſent enſemble, par-tout où n'eſt point établie la liberté de penſer. L'orgueil & l'intolérance de la maiſon d'Autriche, entretenoient dans ſes vaſtes domaines, la pauvreté, la ſuperſtition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois ſi renommés pour leur activité & leur induſtrie, ne conſervoient rien de leur ancien éclat. Le voyageur, qui paſſoit à Anvers, regardoit avec étonnement les ruines d'une ville autrefois ſi floriſſante. Il en comparoit la bourſe avec les ſuperbes édifices du paganiſme après la deſtruction du culte des idoles. C'étoit la même ſolitude; c'étoit la même majeſté. On y voyoit les citoyens indigens & triſtes ſe promener, comme on vit ſous Conſtantin les prêtres déguenillés errer autour de leurs temples déſerts, ou accroupis aux pieds de ces autels où l'on immoloit des hécatombes, dire la bonne aventure pour une petite piece de cuivre. Anvers, qui avoit été, durant deux ſiecles, le magaſin du Nord, ne voyoit pas un ſeul vaiſſeau dans ſon port. Bien loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche ſi précieuſe du hareng, avoit paſſé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toile & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçans de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, ſoutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque temps contre l'oppreſſion,

contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privileges qu'un voisin avide arrachoit aux besoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépérissement extrême.

Le prince Eugene, aussi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au-dessus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-temps les moyens d'accroître les richesses d'une puissance dont il avoit si fort reculé les frontieres; lorsqu'on lui proposa d'établir à Ostende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que si cette entreprise pouvoit se soutenir, elle animeroit l'industrie de tous les états de la maison d'Autriche; donneroit à cette puissance une marine, dont une partie seroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Trieste; la délivreroit de l'espece de dépendance où elle étoit encore des subsides de l'Angleterre & de la Hollande; & la mettroit en état de se faire craindre sur les côtes de Turquie, & jusque dans Constantinople.

L'habile ministre auquel s'adressoit ce discours, sentit aisément le prix des ouvertures qu'on lui faisoit. Il ne voulut cependant rien précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa cour, ceux de l'Europe entiere à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ses seuls passe-ports deux vaisseaux pour l'Inde. Le succès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années suivantes. Toutes les expériences furent heureuses; & le conseil de Vienne crut pouvoir, en 1722, fixer le sort des intéressés, la plupart Flamands, par l'octroi le plus ample qui eût jamais été accordé. Seulement, il stipula qu'on lui payeroit, jusqu'à la fin de 1724, trois pour cent pour tout ce qui

feroit exporté, pour tout ce qui feroit importé, & six pour cent dans la suite.

La rapacité des gouvernemens eſt inconcevable. Dans toute cette hiſtoire, on ne trouvera pas peut-être un ſeul exemple où l'impoſition n'ait été concomitante de l'entrepriſe; pas un ſouverain qui n'ait voulu s'aſſurer une partie de la moiſſon avant que la récolte fût faite, ſans s'appercevoir que ces exactions prématurées étoient des moyens ſûrs de la détruire. D'où naît cette eſpece de vertige? Eſt-ce de l'ignorance? eſt-ce de l'indigence? feroit-ce une ſéparation ſecrete de l'intérêt propre de l'adminiſtration de l'intérêt général de l'état?

Quoi qu'il en ſoit, la nouvelle compagnie, qui avoit un fonds de ſix millions de florins ou de 10,800,000 livres, parut avec diſtinction dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établiſſemens, celui de Coblom, entre Madras & Sadraſpatnan à la côte du Coromandel, & celui de Bankibaſar dans le Gange. Elle projettoit même de ſe procurer un lieu de relâche, & ſes regards s'étoient arrêtés ſur Madagaſcar. Elle étoit aſſez heureuſe pour pouvoir ſe repoſer du ſoin de ſa proſpérité ſur des agens, qui avoient eu aſſez de fermeté pour ſurmonter les obſtacles que la jalouſie leur avoit oppoſés, & aſſez de lumieres pour ſe débarraſſer des pieges qu'on leur avoit tendus. La richeſſe de ſes retours, la réputation de ſes actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à ſa confiance. On peut penſer que les événemens ne l'auroient pas trahie, ſi les opérations qui en étoient la baſe, n'euſſent été traverſées par la politique. Pour bien développer les cauſes de cette diſcuſſion, il eſt néceſſaire de reprendre les choſes de plus haut.

Lorſqu'Iſabelle eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer juſqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les ſujets de l'Eſpagne qui n'étoient pas nés en Caſtille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été donnée en 1598 à l'infante Iſabelle, qui épouſoit l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux ſouverains qu'ils renonçaſſent formellement à ce commerce. La réunion de ces provinces, faite de nouveau en 1636 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuſe ſtipulation. Les Flamands, bleſſés avec raiſon de ſe voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne ſont pas en poſſeſſion légitime d'un commerce excluſif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal infant, qui fit décider qu'on les autoriſeroit à naviguer aux Indes Orientales. L'acte qui devoit conſtater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorſque le Portugal briſa le joug ſous lequel il gémiſſoit depuis ſi long-temps. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on eſpéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Aſie, & fit éloigner la concluſion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorſqu'il fut réglé, en 1648, à Munſter, que les ſujets du roi d'Eſpagne ne pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cet acte ne devoit pas moins lier l'empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puiſqu'il ne poſſede les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés ſous la domination Eſpagnole.

VI. Raiſons qui amenerent la deſtruction de la compagnie d'Oſtende.

Ainſi raiſonnerent la Hollande & l'Angleterre,

pour parvenir à obtenir la ſuppreſſion de la nouvelle compagnie, dont le ſuccès leur cauſoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui, par leurs forces maritimes, pouvoient anéantir Oſtende & ſon commerce, voulurent ménager une puiſſance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir beſoin contre la maiſon de Bourbon. Ainſi, quoique déterminés à ne point laiſſer puiſer la maiſon d'Autriche à la ſource de leurs richeſſes, ils ſe contenterent de lui faire des repréſentations, ſur la violation des engagemens les plus ſolemnels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'empereur ne ſe rendit pas à ces repréſentations. Il étoit ſoutenu dans ſon entrepriſe par l'opiniâtreté de ſon caractere, par les eſpérances ambitieuſes qu'on lui avoit données, par les grands privileges, les préférences utiles que l'Eſpagne accordoit à ſes négocians. Cette couronne ſe flattoit alors d'obtenir pour Dom Carlos l'héritiere de la maiſon d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands ſacrifices à cette alliance. La liaiſon des deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les nations ſe crurent en péril. Il ſe fit des ligues, des traités ſans nombre, pour rompre une harmonie qui paroiſſoit plus dangereuſe qu'elle ne l'étoit. On n'y réuſſit malgré tant de mouvement, que lorſque le conſeil de Madrid, qui n'avoit plus de tréſors à verſer en Allemagne, ſe fut convaincu qu'il couroit après des chimeres. La défection de ſon allié n'étonna pas l'Autriche. Elle parut décidée à ſoutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, ſpécialement les intérêts de ſon commerce. Soit que cette fermeté en impoſât aux puiſſances maritimes;

ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'elles ne conſultaſſent que les principes d'une politique utile, elles ſe déterminerent en 1727 à garantir la pragmatique ſanction. La cour de Vienne paya un ſi grand ſervice par le ſacrifice de la compagnie d'Oſtende.

Quoique les actes publics ne fiſſent mention que d'une ſuſpenſion de ſept ans, les aſſociés ſentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette ſtipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la cour de Londres & des états-généraux, pour penſer qu'on eût aſſuré l'indiviſibilité des poſſeſſions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette perſuaſion les détermina à oublier Oſtende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent ſucceſſivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieſte, en Toſcane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entre eux furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.

VII. Compagnie de Suede. Révolutions arrivées dans le gouvernement de cette nation.

L'ÉTUDE des nations eſt de toutes les études la plus intéreſſante. L'obſervateur ſe plaît à ſaiſir le trait particulier qui caractériſe chaque peuple & à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent. Inutilement il a pris la teinte des événemens. Inutilement les cauſes phyſiques ou morales en ont changé les nuances. Un œil pénétrant le ſuit à travers ſes déguiſemens, & le fixe malgré ſes variations. Plus même le champ de l'obſervation eſt étendu, plus il préſente de ſiecles à meſurer, d'époques à parcourir; plus auſſi le problême eſt aiſé à déterminer. Chaque ſiecle, chaque époque donne, s'il eſt permis de parler ainſi, ſon équation; & l'on ne peut les réſoudre

toutes, sans découvrir la vérité qui y étoit comme enveloppée.

Mais le désir de connoître une nation doit augmenter à proportion du rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'univers, de l'influence qu'elle a eue dans les majestueuses ou terribles scenes qui ont agité le globe. Le principe & les effets de ce grand éclat attirent également les regards des gens éclairés, de la multitude ; & il est très-rare qu'on se lasse de s'en occuper. Les Suédois doivent-ils être mis au rang des peuples qui ont acquis un nom fameux ? On en jugera.

La Suede étoit peu connue avant que ses féroces habitans eussent concouru avec les autres barbares du Nord au renversement de l'empire Romain. Après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, elle retomba dans l'obscurité. Une contrée inculte & déserte, sans mœurs, sans police, sans gouvernement ne pouvoit guere fixer l'attention de l'Europe, alors peu éclairée, & qui ne faisoit point d'efforts pour sortir de son ignorance. Les brigandages & les assassinats étoient très-multipliés, s'il faut s'en rapporter à quelques vieilles chroniques d'une foi douteuse. Un seul chef dominoit de temps en temps sur le pays entier, d'autres fois il étoit partagé entre plusieurs maîtres. Ces rivaux, avides de puissance, avoient recours aux moyens les plus honteux ou les plus violens pour se supplanter ; & les révolutions étoient journalieres. C'étoit sur-tout entre les peres & les enfans que ces guerres étoient sanglantes. Le christianisme, que reçut cette région à la fin du huitieme siecle ou au commencement du neuvieme, ne changea rien à la condition des peuples. Ce furent toujours les mêmes haines, les mêmes combats, les mêmes calamités. On n'avoit que peu amélioré une

si affreuse destinée, lorsque des événemens malheureux firent passer la Suede sous la domination Danoise ou dans une alliance qui tenoit de la servitude. Ces liens honteux furent brisés par Gustave-Vaza, élu administrateur de l'état en 1521, & deux ans après son monarque.

L'empire étoit alors dans l'anarchie. Les prêtres exerçoient la principale autorité ; & le fisc ne recevoit annuellement que vingt-quatre mille marcs d'argent, quoique les dépenses publiques s'élevassent à soixante mille. En concentrant dans ses mains des pouvoirs épars, en rendant la couronne héréditaire dans sa famille, en dépouillant le clergé d'une partie de ses usurpations, en substituant le luthéranisme au culte établi, en réglant sagement le genre & l'emploi des impositions, le nouveau roi se montra digne du rang où il étoit monté : mais, pour avoir voulu pousser trop loin les réformes, il précipita ses sujets dans des malheurs qu'on auroit pu, qu'on auroit dû prévoir.

La Suede, que la nature de ses productions, ses besoins & l'étendue de ses côtes appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée, depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en possession d'enlever ses denrées, & de lui fournir toutes les marchandises étrangeres qu'elle consommoit. On ne voyoit dans ses rades que les navires de cette république, ni dans ses villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance blessa l'ame fiere de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'industrie de ses sujets : mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir construit des vaisseaux, avant d'avoir formé des négocians, il ferma ses ports aux Lubeckois. Dès-lors il n'y eut presque plus de communication entre son peu-

ple & les autres peuples. L'état entier tomba dans un engourdissement, dont on se feroit difficilement des idées justes. Quelques bâtimens Anglois, quelques bâtimens Hollandois qui se montroient de loin en loin, n'avoient que foiblement remédié au mal, lorsque Gustave-Adolphe monta sur le trône.

Les premieres années de ce regne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il se forma des compagnies pour la Perse & pour les Indes Occidentales. Les côtes de l'Amérique Septentrionale virent jetter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois se montra dans tous les parages de l'Europe.

Ce nouvel esprit ne dura qu'un moment. Les succès du grand Gustave à la guerre tournerent entiérement le génie de la nation du côté des armes. Tout s'enflamma du désir de s'illustrer sur les traces de ce héros & de ses éleves. L'espoir du butin se joignit à l'amour de la gloire. Chacun vouloit vaincre l'ennemi & s'enrichir de ses dépouilles. L'éducation nationale étoit toute militaire, & les foyers paroissoient convertis en camps. Des trophées innombrables ornoient les temples, les châteaux, les toits les plus simples. Une génération de soldats étoit remplacée par une génération semblable ou plus audacieuse. Cet enthousiasme avoit gagné les dernieres classes, comme les classes plus élevées. Les travaux nobles, les travaux obscurs étoient également dédaignés; & un Suédois ne se croyoit né que pour vaincre & pour faire la destinée des empires. Cette fureur martiale avoit passé toutes les bornes sous Charles XII : mais elle s'éteignit après la mort tragique de cet homme extraordinaire.

Ce fut un autre peuple. L'épuisement de l'état;

la

la perte des conquêtes anciennes; l'élévation de la Russie : tout dégoûtoit les plus confians d'une carriere qu'il n'étoit plus possible de suivre avec quelque espoir de succès, sans même achever la ruine d'un édifice ébranlé par des secousses violentes & réitérées. La paix étoit le vœu, & de ceux qui avoient vieilli sous des tentes, & de ceux auxquels leur âge n'avoit pas permis de porter les armes. Le cri de la nation entiere étoit pour sa liberté, attaquée successivement avec précaution, détruite par Charles XI, & dont l'ombre même avoit été ravie par l'infortuné monarque qui venoit de descendre au tombeau sans postérité. Tous les ordres de l'état s'assemblerent ; &, sans abolir la royauté, ils rétablirent le gouvernement républicain, lui donnerent même plus d'extension qu'il n'en avoit eu.

Aucune convulsion ne précéda, aucune discorde ne suivit cette grande révolution. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les professions les plus nécessaires, ignorées ou avilies jusqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. La jeune noblesse alla se former dans tous les états de l'Europe qui offroient quelque genre d'instruction. Ceux des citoyens, qui s'étoient éloignés d'un pays, depuis long-temps ruiné & dévasté, y rapporterent les talens qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'administration devinrent le sujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéressoit la république fut mûrement discuté dans les assemblées générales, & librement approuvé, librement censuré par des écrits publics. Il parut sur les sciences exactes des ouvrages lumineux qui mériterent d'être adoptés par les nations les plus éclairées. Une langue, jusqu'a-

lors barbare, eut enfin des regles, & acquit, avec le temps, de la précision & de l'élégance. Les manieres & les mœurs des peuples éprouverent des variations encore plus nécessaires & plus heureuses. La politesse, l'affabilité, l'esprit de communication remplacerent cette humeur farouche & cette rudesse de caractere qu'avoit laissées la continuité des guerres. On appella des lumieres de tous les côtés. Les étrangers qui apportoient quelques inventions, quelques connoissances utiles, étoient accueillis; & ce fut dans ces heureuses circonstances, que les agens de la compagnie d'Ostende se présenterent.

VIII. Les Suédois prennent part au commerce des Indes. De quelle maniere ils le conduisent.

Un riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diete de 1731. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilege exclusif de négocier au-delà du cap de Bonne-Espérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée; soit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui se trouvent dans les nouvelles entreprises; soit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens, qui s'élevoient avec chaleur contre un établissement que la nature & l'empire du climat sembloient repousser. Le désir de réunir, le plus qu'il seroit possible, les avantages d'un commerce libre & ceux d'une association privilégiée, firent régler que les fonds ne seroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. Comme la plupart des intéressés étoient étrangers, Flamands principalement, il parut juste d'assurer un bénéfice à la nation, en faisant payer au gouvernement quinze cents dalers d'argent, ou 3390 livres par last que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas la société d'expédier, durant la durée de son octroi, vingt-cinq navires; trois pour le Bengale & vingt-deux pour la Chine. Un de ces vaisseaux fit naufrage avec sa cargaison entiere, & trois périrent sans chargement. Malgré ces malheurs, les intéressés retirerent, outre leur capital, huit cents dix-sept & demi pour cent, ce qui montoit, année commune, à cinquante-quatre & demi pour cent: bénéfice infiniment considérable, quoique, sur ce produit, chacun des actionnaires dût faire & payer lui-même ses assurances.

En 1746, la compagnie obtint un nouveau privilege pour vingt ans. Elle fit partir successivement trois vaisseaux pour Surate, & trente-trois pour Canton, dont un fit naufrage avec tous ses fonds, près du lieu de sa destination. Le profit des intéressés fut de huit cents soixante-onze & un quart pour cent, ou de quarante-trois chaque année. Un événement remarquable distingua ce second octroi du premier. Dès 1753, les associés renoncerent à la liberté dont ils avoient toujours joui, de retirer à volonté leurs capitaux, & se déterminerent à former un corps permanent. L'état les fit consentir à ce nouvel ordre de choses, en se contentant d'un droit de vingt pour cent sur toutes les marchandises qui se consommeroient dans le royaume, au lieu de 75,000 livres qu'il recevoit depuis sept ans pour chaque voyage. Ce sacrifice avoit pour but de mettre la compagnie Suédoise en état de soutenir la concurrence de la compagnie qui venoit de naître à Embden : mais les besoins publics le firent rétracter en 1765. On poussa même l'infidélité jusqu'à exiger tous les arrérages.

Le monopole fut renouvellé, en 1766, pour vingt ans encore. Il prêta à la nation 1,250,000 livres sans intérêt, & une somme double pour un

intérêt de six pour cent. La société qui faisoit ces avances, devoit être successivement remboursée de la premiere, par la retenue des 93,750 livres qu'elle s'engageoit à payer pour chaque navire qui seroit expédié, & de la seconde à quatre époques convenues. Avant le premier janvier 1778, il étoit parti vingt & un vaisseaux, tous pour la Chine, dont quatre étoient encore attendus. Les dix-sept arrivés, sans avoir éprouvé d'événement fâcheux, avoient rapporté vingt-deux millions six cents livres pesant de thé; & quelques autres objets d'une importance beaucoup moindre. On ne peut pas dire précisément quel bénéfice ont produit ces expéditions : mais on doit présumer qu'il a été considérable, puisque les actions ont gagné jusqu'à quarante-deux pour cent. Ce qui est généralement connu, c'est que le dividende fut de douze pour cent en 1770, qu'il a été de six toutes les autres années, & que la compagnie est chargée des assurances depuis 1753.

Ce corps a établi le siege de ses affaires à Gothenbourg, dont la position offroit pour l'expédition des bâtimens, pour la vente des marchandises, des facilités que refusoient les autres ports du royaume. Une préférence si utile a beaucoup augmenté le mouvement de cette rade & le travail de son territoire.

Dans l'origine de la compagnie, ses fonds varioient d'un voyage à l'autre. Ils furent, dit-on, fixés à six millions en 1753, & à cinq seulement, à la derniere convention. Les gens les mieux instruits sont réduits à de simples conjectures sur ce point important. Jamais, il ne fut mis sous les yeux du public. Comme les Suédois avoient d'abord beaucoup moins de part à ce capital, qu'ils n'en ont eu depuis, le gouvernement jugea convenable de

l'envelopper d'un nuage épais. Pour y parvenir il fut ſtatué que tout directeur qui réveleroit le nom des aſſociés ou les ſommes qu'ils auroient ſouſcrites, ſeroit ſuſpendu, dépoſé même, & qu'il perdroit, ſans retour, tout l'argent qu'il auroit mis dans cette entrepriſe. Cet eſprit de myſtere inconcevable dans un pays libre, continua trente-cinq ans. Douze actionnaires devoient, il eſt vrai, recevoir tous les quatre ans les comptes des adminiſtrateurs : mais c'étoit l'adminiſtration qui nommoit ces cenſeurs. Depuis 1767, ce ſont les intéreſſés eux-mêmes qui choiſiſſent les commiſſaires, & qui écoutent leur rapport dans une aſſemblée générale. Ce nouvel arrangement aura ſans doute diminué la corruption. Le ſecret dans la politique, eſt comme le menſonge : il peut ſauver pour un moment les Etats, & doit les perdre avec le temps. L'un & l'autre ne ſont utiles qu'aux méchans.

Le produit des ventes n'a pas toujours été le même. On l'a vu plus ou moins conſidérable, ſelon le nombre & la grandeur des vaiſſeaux employés dans ce commerce, ſelon la cherté des marchandiſes au lieu de leur fabrication & leur rareté en Europe. Cependant, on peut aſſurer qu'il eſt rarement reſté au-deſſous de 2,000,000 liv. & ne s'eſt jamais élevé au-deſſus de cinq. Le thé a toujours formé plus des quatre cinquiemes de ces valeurs.

C'eſt avec des piaſtres, achetées à Cadix, que ces opérations ont été conduites. Le peu qu'on y a fait entrer d'ailleurs mérite à peine qu'on s'en ſouvienne.

Les conſommations de la Suede furent d'abord un peu plus conſidérables qu'elles ne l'ont été dans la ſuite, parce qu'originairement les productions de l'Aſie ne devoient rien au fiſc. La plupart fu-

rent depuis assujetties à une imposition de vingt ou vingt-cinq pour cent, quelques-unes même, telles que les soieries, passagérement proscrites. Ces droits ont réduit la consommation annuelle du royaume à 300,000 livres. Tout le reste est exporté, en payant à l'état un huitieme pour cent du prix de la vente. La Suede, vu la foiblesse de son numéraire & la médiocrité de ses ressources intrinseques, ne peut se permettre un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

IX. Situation actuelle de la Suede.

La Suede, en y comprenant la partie de la Finlande & de la Laponie qui sont de son domaine, a une étendue prodigieuse. Ses côtes, d'un accès assez généralement difficile, sont embarrassées d'une infinité de rochers & de beaucoup de petites isles, où quelques hommes presque sauvages vivent de leur pêche. L'intérieur du pays est très-montueux. On y trouve cependant des plaines dont le sol, quoique sablonneux, quoique marécageux, quoique rempli de matieres ferrugineuses, n'est pas stérile, principalement dans les provinces les plus méridionales. Au Nord de l'empire, le besoin a appris aux peuples qu'on pouvoit vivre d'un pain composé d'écorce de bouleau, de quelques racines & d'un peu de seigle. Pour se procurer une nourriture plus saine & plus agréable, ils ont tenté d'ensemencer des hauteurs, après en avoir abattu & brûlé les arbres. Les plus sages d'entre eux ont renoncé à cet usage, après avoir observé que le bois & le gazon ne croissoient plus sur un terrain pierreux & maigre, épuisé par deux ou trois récoltes assez abondantes. Des lacs plus ou moins étendus, couvrent de très-grands espaces. On s'est habilement servi de ces amas inutiles d'eau, pour établir, avec le secours de plusieurs rivieres, de plusieurs canaux,

de plusieurs écluses, une navigation non interrompue, depuis Stockholm jusqu'à Gothenbourg.

Cette esquisse du physique de la Suede, porteroit à penser que cette région ne fut jamais bien peuplée, quoiqu'on l'ait appellée quelquefois la fabrique du genre-humain. Il est vraisemblable que les nombreuses bandes qui en sortoient, & qui, sous le nom si redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, asservirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des essaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le Nord de l'Asie, & qui se poussoient, se remplaçoient successivement. Cependant ce seroit peut-être une erreur de croire que cette vaste contrée ait toujours été aussi déserte que nous la voyons. Selon toutes les probabilités, elle avoit plus d'habitans, il y a trois siecles, quoique la religion catholique, qu'on y professoit alors, autorisât les cloîtres & prescrivît au clergé le célibat. Le dénombrement de 1751 ne porta le nombre des ames qu'à deux millions deux cents vingt-neuf mille six cents soixante & un. Il étoit augmenté de trois cents quarante-trois mille en 1769. On pense généralement que, depuis cette époque, la population, dont la treizieme partie seulement habite les villes, ne s'est pas accrue, qu'elle a même rétrogradé; & c'est la misere, ce sont les maladies épidémiques qu'il faut accuser de ce malheur.

Le nombre des habitans seroit plus grand en Suede, si elle n'étoit continuellement abandonnée, & souvent sans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naissance. On voit dans tous les pays des hommes qui, par curiosité, par inquiétude naturelle & sans objet déterminé, passent d'une contrée dans une autre : mais c'est une maladie qui attaque seulement quelques indivi-

dus, & ne peut être regardée comme la cause générale d'une émigration constante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. Le goût naturel pour la société; des liaisons de sang & d'amitié; l'habitude du climat & du langage; cette prévention qu'on contracte si aisément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on est accoutumé : tous ces liens attachent un être raisonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puissans motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre où tout sera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où toute la puissance étoit entre les mains des états composés des différens ordres du royaume, même celui des paysans, on devoit plus tenir à son pays. Cependant on en sortoit beaucoup; & il ne falloit pas s'en étonner.

Les terres en culture étoient autrefois partagées en quatre-vingt mille cinquante-deux hemmans ou fermes, qu'il n'étoit pas permis de morceler. Par une erreur plus grossiere encore, les loix avoient fixé le nombre des personnes qui pourroient habiter chacune de ces propriétés. Lorsqu'il étoit complet, un pere de famille étoit obligé d'expulser lui-même de la maison ses enfans puînés, quelque besoin qu'il pût en avoir pour augmenter la masse de ses productions. On avoit espéré d'opérer par ce réglement le défrichement de terrains incultes & la formation de nouveaux hemmans. Il eût fallu prévoir que des hommes ainsi opprimés, n'auroient ni la volonté, ni les moyens de s'occuper d'établissemens, & que la plupart iroient chercher dans des contrées étrangeres, une tranquillité dont leur patrie les privoit si injustement. Ce ne

fut qu'en 1748 que le gouvernement ouvrit les yeux. A cette époque, on comprit enfin que le bien public vouloit que les laboureurs n'eussent que l'étendue du sol qu'ils pourroient exploiter convenablement; & la diete les autorisa à diviser leur héritage en autant de portions qu'ils le voudroient. Ce nouvel ordre de choses a déjà diminué les émigrations, & doit amener, avec le temps, l'amélioration de l'agriculture.

Elle étoit, dit-on, assez florissante, lorsque Gustave-Vaza monta sur le trône. Cette opinion manque visiblement de vraisemblance, puisqu'avant cette époque, l'empire n'étoit sorti des horreurs de l'anarchie, que pour passer sous le joug d'une tyrannie étrangere. Au moins est-il certain que depuis, ce premier des arts a toujours été languissant. La nation s'est vue continuellement réduite à tirer de ses voisins une grande partie de ses subsistances, & quelquefois pour six ou sept millions de livres. Plusieurs causes ont contribué à cette infortune. On pourroit placer parmi les plus considérables, la dispersion d'un petit nombre d'hommes sur un trop grand espace. L'éloignement où ils étoient les uns des autres, contraignoit chacun d'eux de pourvoir lui-même à la plupart de ses besoins, & les a tous empêchés de se livrer sérieusement à aucune profession, pas même à l'exploitation des terres.

L'insuffisance des récoltes jettoit l'état dans des embarras continuels. Les arrangemens économiques, imaginés de loin en loin pour en sortir, ne produisoient pas l'effet désiré. On eut enfin, en 1772, le courage de remonter à la principale cause du désordre, & la distillation des grains fut prohibée. Malheureusement les loix se trouverent impuissantes contre la passion qu'avoient les peuples pour cette eau-de-vie; & il fallut en tempérer la sévérité. La

condefcendance ne fut pas portée, à la vérité, juf-qu'à autorifer les citoyens à préparer eux-mêmes cette boiffon, comme ils avoient été dans l'ufage de le faire : mais le gouvernement s'engagea à leur en fournir pour environ trois cents mille tonneaux de grain, au lieu d'un million de tonneaux qu'on y employoit auparavant.

Depuis cette époque, la Suede a tiré, des marchés étrangers, beaucoup moins de grains. Quelques-uns de fes écrivains économiques ont même prétendu qu'elle pourroit fe paffer de ce fecours, fi la nation revenoit de fon égarement. Cette opinion trouvera peu de partifans. Il eft prouvé, que ce foit le vice du fol, du climat ou de l'induftrie, que la même quantité d'hommes, de jours de travail & de capitaux, ne donne dans cette région que le tiers des productions qu'on obtient dans des contrées plus fortunées.

Les mines doivent compenfer ces défavantages de l'agriculture. La plupart appartenoient autrefois aux prêtres. Des mains du clergé, elles pafferent, en 1480, dans celles du gouvernement. Une révolution encore plus heureufe en a fait depuis l'apanage des particuliers.

Il n'y a que celle d'or, découverte en 1738, qui foit reftée au fifc. Comme elle ne rend annuellement que fept ou huit cents ducats, & que ce produit eft infuffifant pour les frais de fon exploitation, aucun citoyen, aucun étranger n'a offert jufqu'ici de s'en charger.

La mine d'argent de Sala étoit connue dès le onzieme fiecle. Durant le cours du quatorzieme, elle donna vingt-quatre mille marcs, & feulement vingt-un mille deux cents quatre-vingts marcs dans le quinzieme. On la vit tomber de plus en plus jufqu'au commencement de celui où nous vivons.

Actuellement, elle rend dix-sept à dix-huit cents marcs chaque année. C'est quinze ou seize fois plus que toutes les autres réunies.

L'alun, le soufre, le cobalt, le vitriol, sont plus abondans. Cependant ce n'est rien ou presque rien auprès du cuivre & sur-tout du fer. Depuis 1754 jusqu'en 1768, il fut exporté, chaque année, neuf cents quatre-vingt-quinze mille six cents sept quintaux de ce dernier métal. Alors, il commença à être moins recherché, parce que la Russie en offroit de la même qualité à vingt pour cent meilleur marché. Les Suédois se virent réduits à diminuer leur prix; & il faudra bien qu'ils le baissent encore pour ne pas perdre entiérement la branche la plus importante de leur commerce. Les plus intelligens d'entre eux ont pris le parti de travailler leur fer eux-mêmes, & de le convertir en acier, en fil d'archal, en clous, en canons, en ancres, en d'autres usages de nécessité premiere pour les autres peuples; & le gouvernement a sagement excité cette industrie par des gratifications. Ces faveurs ont été généralement approuvées. On s'est partagé sur les graces accordées à d'autres manufactures.

Il n'y en avoit proprement aucune dans le royaume à l'époque mémorable qui lui rendit sa liberté. Deux partis ne tarderent pas à la diviser. Une faction montra une passion démesurée pour les fabriques; & sans distinguer celles qui pouvoient convenir à l'état de celles qui devoient lui nuire, il leur prodigua à toutes les encouragemens les plus excessifs. C'étoit un grand désordre. On n'en sortit que pour tomber dans un excès aussi révoltant. La faction opposée ayant prévalu, elle montra autant d'éloignement pour les manufactures de nécessité que pour celles qui étoient uniquement de luxe,

& les priva les unes & les autres des privileges & des récompenſes, dont on les avoit comme accablées. Elles n'avoient pris aucune conſiſtance, malgré les prodigalités du fiſc. Leur chûte totale ſuivit la ſuppreſſion de ces dons énormes. Les artiſtes étrangers, les nationaux même diſparurent. On vit s'évanouir le beau rêve d'une grande induſtrie; & la nation ſe trouva preſqu'au même point où elle étoit avant 1720.

Les pêcheries n'ont pas eu la même deſtinée que les arts. La ſeule qui mérite d'être enviſagée ſous un point de vue politique, c'eſt celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poiſſon fuyoit les côtes de Suede. Alors il ſe jetta ſur celle de Gothenbourg, & ne s'en eſt pas retiré depuis. La nation en conſomme annuellement quarante mille barils, & l'on en exporte cent ſoixante mille, qui, à raiſon de 13 livres 15 ſols chacun, forment à l'état un revenu de 2,200,000.

On ne jouiſſoit pas encore de cet avantage, lorſque le gouvernement décida que les navigateurs étrangers ne pourroient introduire dans ſes ports que les denrées de leur pays; qu'ils ne pourroient pas même porter ces marchandiſes d'une rade du royaume à l'autre. Cette loi célébre, connue ſous le nom de *placard des productions*, & qui eſt de 1724, reſſuſcita la navigation, anéantie depuis long-temps par les malheurs des guerres. Un pavillon inconnu par-tout, ſe montra ſur toutes les mers. Ceux qui l'arboroient ne tarderent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop conſidérables pour un pays dépeuplé. Ils penſerent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de celles dont

il avoit besoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce systême a été vivement combattu. D'habiles gens ont cru, que bien loin de gêner cette branche d'industrie, il convenoit de l'encourager, en abolissant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit exclusif de passer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes désignées sous le nom de *Stable.* Tous les ports, même situés au Nord de Stockholm & d'Abo, furent asservis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandises de la Baltique, qu'ils auroient pu se procurer, de la premiere main, à meilleur marché. Ces odieuses distinctions, imaginées dans des temps barbares & qui tendent à favoriser le monopole des marchands, existent encore. Les spéculateurs les plus sages, en matiere d'administration, désirent qu'elles soient anéanties; afin qu'une concurrence plus universelle produise une plus grande activité.

A juger du commerce de la Suede par le nombre des navires qu'il occupe, on le croiroit très-important. Cependant, si l'on veut considérer que cette région ne vend que du bray, du goudron, de la potasse, des planches, du poisson & des métaux grossiers, on apprendra sans étonnement que ses exportations annuelles ne passent pas 15,000,000 livres. Les retours seroient encore d'un quart plus foibles, s'il falloit s'en rapporter à l'autorité des douanes. Mais il est connu que si elles sont trompées de cinq pour cent sur ce qui sort, elles le sont de vingt-cinq pour cent sur ce qui entre. Dans cette supposition, il y auroit un équilibre presque parfait entre ce qui est vendu, ce qui est acheté; & le royaume ne gagneroit ni ne perdroit dans ses liaisons extérieures. Des personnes infiniment versées dans ces matieres, prétendent même

que la balance lui eſt défavorable, & qu'il n'a rempli juſqu'ici le vuide que cette infériorité devoit mettre dans ſon numéraire, qu'avec le ſecours des ſubſides qui lui ont été accordés par des puiſſances étrangeres. C'eſt à la nation à redoubler ſes efforts pour ſortir d'un état ſi fâcheux. Voyons ſi ſes troupes ſont mieux ordonnées.

Avant Guſtave-Vaſa, tout Suédois étoit militaire. Au cri du beſoin public, le laboureur quittoit ſa charrue & prenoit un arc. La nation entiere ſe trouvoit aguerrie par des troubles civils, qui malheureuſement ne diſcontinuoient pas. L'Etat ne ſoudoyoit alors que cinq cents ſoldats. En 1542, ce foible corps fut porté à ſix mille hommes. Pour être déchargée de leur entretien, la nation déſiroit qu'on leur aſſignât une portion des domaines de la couronne. Ce projet, long-temps contrarié par des intérêts particuliers, fut enfin exécuté. Charles XI reprit les terres royales que ſes prédéceſſeurs, principalement la reine Chriſtine, avoient prodiguées à leurs favoris, & il y plaça la partie la plus précieuſe de l'armée.

Elle eſt actuellement compoſée d'un corps de douze mille vingt-huit hommes, toujours aſſemblé, indifféremment formé d'étrangers & régnicoles, ayant une ſolde réguliere, & ſervant de garniſon à toutes les fortereſſes du royaume.

Un autre corps plus diſtingué, & regardé par les peuples comme le boulevard de l'empire, c'eſt celui qui eſt connu ſous le nom de troupes nationales. Il eſt de trente-quatre mille deux cents ſoixante-ſix hommes qui ne s'aſſemblent que vingt & un jours chaque année. On ne leur donne point de paie; mais ils ont reçu du gouvernement, ſous le nom de *boſtel*, des poſſeſſions qui doivent ſuffire à leur ſubſiſtance. Depuis le ſoldat juſqu'au

général, tous ont une habitation, tous ont des champs qu'ils doivent cultiver. Les commodités du logement, l'étendue & la valeur du sol sont proportionnés au grade de milice.

Cette institution a reçu des éloges dans l'Europe entiere. Ceux qui en ont vu les effets de plus près, l'ont moins approuvée. Ils ont observé que ces terres, qui passoient rapidement d'une main dans l'autre, étoient toujours dans le plus grand désordre : que le caractere agriculteur étoit diamétralement opposé au caractere militaire : que l'homme qui cultivoit la terre s'attachoit à la glebe par les soins qu'il lui donnoit & s'en éloignoit avec désespoir, tandis que le soldat conduit par son état d'une province du royaume dans une autre province, d'un royaume au fond d'un royaume éloigné, devoit toujours être prêt à partir gaiement au premier coup du tambour, au premier son de la trompette : que les travaux de la campagne languissoient, lorsqu'ils n'étoient pas secondés par une nombreuse famille, & qu'il falloit par conséquent que le laboureur se mariât, tandis que le séjour sous des tentes, l'habitation des camps, les hasards du métier de la guerre, demandoient un célibataire dont aucune liaison douce n'amollît le courage, & qui pût vivre par-tout sans aucune prédilection locale, & exposer à tout moment sa vie sans regret : que la perfection de la discipline militaire se perdoit sans des exercices continuels, tandis que les champs ne laissant de repos & ne souffrant d'intermission que dans la saison rigoureuse qui séparoit les armées & qui endurcissoit le sol, les mêmes mains étoient peu propres à manier l'épée & à pousser le soc de la charrue : que les deux états supposoient l'un & l'autre une grande expérience, & qu'en les réunissant dans une même

personne, c'étoit un moyen sûr de n'avoir que de médiocres agriculteurs & de mauvais soldats : que ces terres qu'on leur distribuoit deviendroient héréditaires ou reviendroient à l'état ; qu'héréditaires, bientôt il n'en resteroit plus à d'autres propriétaires, & que rendues à l'état, c'étoit d'un moment à l'autre précipiter dans la mendicité une multitude d'enfans de l'un & de l'autre sexe, & peupler un royaume au bout de cinq ou six campagnes de malheureux orphelins. En un mot, que la pratique des bostels leur paroissoit si pernicieuse, qu'ils ne balançoient pas à la placer au nombre des causes qui rendoient les disettes de grain si fréquentes en Suede.

Sa situation l'a déterminée à former deux corps très-différens de marine : l'un d'un grand nombre de galeres & de quelques prames pour la défense de ses côtes remplies d'écueils : l'autre de vingt-quatre vaisseaux de ligne & de vingt-trois frégates pour des parages plus éloignés. Tous deux étoient dans un délabrement inexprimable, en 1772. Depuis cette époque, on s'est occupé de la réparation de ces bâtimens, la plupart construits de sapin, parce que le pays n'a que peu de chêne, & qui tomboient presque tous de vétusté. Il se peut que la Suede ait un besoin absolu de toutes ses galeres : mais pour ses vaisseaux, il faudra bien qu'elle se détermine à en diminuer le nombre. Ses facultés ne lui permettront jamais d'en armer même la moitié.

Le revenu public de cette puissance ne passe pas seize ou dix-sept millions de livres. Il est formé par un impôt sur les terres, par le produit des douanes, par des droits sur le cuivre, le fer & le papier timbré, par une capitation & un don gratuit, par quelques autres branches moins considé-

rables.

rables. C'est bien peu pour les besoins du gouvernement. Encore faut-il trouver dans cette foible somme de quoi acquitter les dettes.

Elles montoient à 7,500,000 livres, lorsque Charles XI arriva au trône. Ce prince, économe de la maniere dont il convient aux souverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il rentra dans plusieurs des domaines conquis en Allemagne & qui avoient été engagés à des voisins puissans. Il retira les diamans de la couronne, sur lesquels on avoit emprunté en Hollande des sommes considérables. Il fortifia les places frontieres. Il secourut ses alliés, & arma souvent des escadres pour maintenir sa supériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui suivirent sa mort, replongerent les finances dans le cahos d'où il les avoit tirées. Le désordre a été toujours en augmentant, malgré les subsides prodigués par la France & quelques autres secours moins considérables. En 1772, l'Etat devoit six cents trois tonnes d'or, ou 90,450,000 livres qui, pour un intérêt de quatre & demi pour cent, payoient aux nationaux ou aux étrangers, 4,070,250 livres. A cette époque, il n'y avoit pas plus de deux millions d'argent en circulation dans le royaume. Les affaires publiques & particulieres se traitoient avec le papier d'une banque appartenant à l'Etat, & garantie par les trois premiers ordres de la république. Cet établissement a eu des censeurs, il a eu des panégyristes. A-t-il été utile, a-t-il été funeste à la nation? Le problême n'est pas résolu.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereuse maladie qui travaillât la Suede. De plus grandes calamités la bouleversoient. L'esprit de discorde mettoit tout en fermentation. La haine & la vengeance étoient les principaux ressorts des événemens. Chacun regardoit l'état comme la proie

de son ambition ou de son avarice. Ce n'étoit plus pour le service public que les places avoient été créées : c'étoit pour l'avantage particulier de ceux qui y étoient montés. La vertu & les talens étoient plutôt un obstacle à la fortune qu'un moyen d'élévation. Les assemblées nationales ne présentoient que des scenes honteuses ou violentes. Le crime étoit impuni & se montroit avec audace. La cour, le sénat, tous les ordres de la république étoient remplis d'une défiance universelle. On cherchoit à se détruire réciproquement avec la plus opiniâtre fureur. Lorsque l'on manquoit de moyens prompts & voisins, on les alloit chercher au loin; & l'on ne rougissoit pas de conspirer avec des étrangers contre sa patrie.

Ces désordres avoient leur source dans la constitution arrêtée en 1720. A un despotisme révoltant, on avoit substitué une liberté mal combinée. Les pouvoirs, destinés à se balancer, à se contenir, n'étoient, ni clairement énoncés, ni sagement distribués. Aussi commencerent-ils à se heurter six ans après leur formation. Rien n'en pouvoit empêcher le choc. Ce fut une lutte continuelle entre le chef de l'état qui tendoit sans cesse à acquérir de l'influence dans la confection des loix, & la nation jalouse d'en conserver toute l'exécution. Les différens ordres de la république disputoient, avec le même acharnement, sur l'étendue de leurs prérogatives.

Ces combats où alternativement on triomphoit & l'on succomboit, jetterent une grande instabilité dans les résolutions publiques. Ce qui avoit été arrêté dans une diete étoit prohibé dans la suivante, pour être rétabli de nouveau, & de nouveau réformé. Dans le tumulte des passions, le bien général étoit oublié, méconnu ou trahi. Les sources

de la félicité des citoyens tarissoient de plus en plus; & toutes les branches d'administration portoient l'empreinte de l'ignorance, de l'intérêt ou de l'anarchie. Une corruption, la plus ignominieuse peut-être dont jamais aucune société ait été infectée, vint mettre le comble à tant d'infortunes.

Deux factions, dans lesquelles toutes les autres s'étoient fondues, divisoient l'état. Celle des *Chapeaux* sembloit occupée du projet de rendre à la Suede ses anciennes forces, en recouvrant les riches possessions que le malheur des guerres en avoit séparées. Elle s'étoit livrée à la France qui pouvoit avoir quelque intérêt à favoriser cette ambition. La faction des *Bonnets* étoit déclarée pour la tranquillité. Sa modération l'avoit rendue agréable à la Russie, qui ne vouloit point être traversée dans ses entreprises. Les deux cours, principalement celle de Versailles, avoient ouvert leurs trésors à ces vils factieux. Leurs chefs s'appliquoient à eux-mêmes la meilleure partie de ces provisions aveugles. Avec le reste, ils achetoient des voix. Elles étoient toujours à bas prix : mais aussi n'avoient-elles que rarement quelque consistance. Rien n'étoit plus commun que de voir un membre de la diete vendre son suffrage, après l'avoir vendu. Il n'étoit pas même extraordinaire qu'il se fît payer en même temps des deux côtés.

La malheureuse situation où se trouvoit réduit un état qui paroissoit libre, nourrissoit l'esprit de servitude qui avilit la plupart des contrées de l'Europe. Elles se vantoient de leurs fers, en voyant les maux que souffroit une nation qui avoit brisé ses chaînes. Personne ne vouloit voir que la Suede avoit passé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires, on étoit tombé dans les désordres de l'anarchie. Les loix n'a-

voient pas su concilier les droits particuliers des individus avec les droits de la société, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sureté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenoit à la Suede, de confier au fantôme de roi qu'elle avoit formé, un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remedes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple; & ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les esprits de l'opinion de leurs lumieres & de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il regne aux conditions qu'il a voulu prescrire; & il ne reste à ses sujets de droits, que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution. C'est au temps à révéler ce qu'il importeroit à l'historien de savoir, pour en parler avec exactitude. Comment discerner ceux qui ont secondé les vues du souverain par des motifs généreux, de ceux qui s'y sont prêtés par des vues abjectes? Il les connoît lui : mais les cœurs des rois est un sanctuaire impénétrable d'où l'estime & le mépris s'échappent rarement pendant leur vie, & dont la clef ne se perd que trop souvent à leur mort. D'ailleurs ne sont-ils pas exposés comme nous aux prestiges de la passion, & sont-ils de meilleurs dispensateurs de l'éloge & du blâme?

Les jugemens de leurs sujets sont également suspects. Entre des voix confuses & contradictoires qui s'élevent en même temps, qui démêlera le cri de la vérité du murmure sourd & secret de la calomnie, ou le murmure sourd & secret de la calomnie du cri de la vérité? Il faut attendre que l'intérêt & la flatterie aient cessé de s'expliquer, & la terreur d'imposer silence. C'est alors qu'il sera permis de prendre la plume, sans s'exposer au soupçon de capter bassement la bienveillance de l'homme puissant, ou de braver insolemment son autorité vengeresse. Si nous nous taisons, la postérité parlera. Il le sait. Heureux, s'il peut jouir d'avance de son approbation! Malheur à lui! malheur à ses peuples, s'il dédaignoit ce tribunal! . . . . . .

Passons maintenant aux liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.

X. Le roi de Prusse forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractere de ce prince. Sort de son établissement.

Ce prince, dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours, l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siecle, & ses réflexions, mûrissoient dans le secret son génie, naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie & de son regne. On osa prédire à son avénement au trône, que ses ministres ne seroient que ses secrétaires, les administrateurs de ses finances, que ses commis; ses généraux, que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saisissant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avoit tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure

de ses provinces, & fit la paix aussi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, & dicta lui-même des loix pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les instans de sa vie étoient consacrés au bien de ses peuples. Ses délassemens même leur étoient inutiles. Ses ouvrages d'histoire, de morale, de politique étoient remplis de vérités pratiques. On vit régner jusques dans ses poésies des idées profondes, & propres à répandre la lumiere. Il s'occupoit du soin d'enrichir ses états; lorsque des événemens heureux le mirent en possession de l'Oost-Frise en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, passoit il y a deux siecles, pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaisons avec le continent. Les Hollandois, après avoir aspiré longtemps & inutilement à se l'approprier, en étoient devenus jaloux, jusqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la masse des forces Prussiennes, pouvoit l'exposer à quelques inconvéniens : mais Frédéric espéra que la terreur de son nom contiendroit la jalousie des puissances maritimes. Dans cette persuasion, il voulut qu'en 1751,

une compagnie pour les Indes Orientales, fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle société, divisée en deux mille actions, étoit de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la sévérité des loix portées par leurs gouvernemens pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces spéculations par la liberté indéfinie dont on devoit jouir, en payant au souverain trois pour cent de toutes les ventes qui seroient faites. L'événement ne répondit pas aux espérances. Six vaisseaux, partis successivement pour la Chine, ne rendirent aux intéressés que leur capital, & un bénéfice de demi pour cent chaque année. Une autre compagnie qui se forma, peu de temps après, dans le même lieu pour le Bengale, fut encore plus malheureuse. Un procès, dont vraisemblablement on ne verra jamais la fin, est tout ce qui lui reste des deux seules expéditions qu'elle ait tentées. Les premieres hostilités de 1756 suspendirent les opérations de l'un & l'autre corps : mais leur dissolution ne fut prononcée qu'en 1763.

C'est le seul échec qu'ait essuyé la grandeur du roi de Prusse. Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains : on les voit de trop près. Les princes sont sur-tout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connoître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on diroit de Frédéric qu'il sut dissiper les com-

plots de l'Europe conjurée contre lui; qu'il joignit à la grandeur & à la hardiesse des entreprises, un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la maniere de faire la guerre, qu'on croyoit, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit, dont l'histoire lui fournissoit peu de modeles; qu'il tira de ses fautes même plus d'avantage que les autres n'en savent tirer de leurs succès; qu'il fit taire d'étonnement, ou parler d'admiration toute la terre, & qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce prince présente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ses talens; le souvenir sans cesse présent de ses actions; un revenu annuel de 70,000,000 livres; un trésor de plus de deux cents; une armée de cent quatre-vingts mille hommes: tout assure sa tranquillité. Malheureusement, elle n'est plus utile à ses sujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laisser les Juifs à la tête de ses monnoies, où ils ont introduit un très-grand désordre. Il n'a point secouru les plus riches négocians de ses provinces, que ses opérations avoient ruinés. Il a mis dans ses mains les manufactures les plus considérables de son pays. Ses états sont remplis de monopoles, destructeurs de toute industrie. Des peuples dont il fut l'idole, ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inspiré une défiance si universelle, soit au dedans, soit hors de la Prusse, qu'il n'y a point de hardiesse à assurer que les efforts qui se font pour ressusciter la compagnie d'Embden, seront inutiles.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curiosité sans bornes, du goût pour le travail, des forces pour

le supporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la législation, occupa ta jeunesse. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, essuya ses larmes à la vue de tes premiers travaux, & sembla se consoler de ses malheurs, dans l'espérance de trouver en toi son vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes succès, L'Europe te donna le nom de roi philosophe.

Lorsque tu parus sur le théâtre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne cessoit d'exalter cette discipline inviolable de tes troupes, qui leur assuroit la victoire; cette subordination méchanique qui ne fait de plusieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvemens dirigés par une impulsion unique, frappent à la fois au même but. Les philosophes même, prévenus par l'espoir dont tu les avois remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les rois, applaudissoient peut-être à tes succès sanglans. Tu fus regardé comme le modele des rois guerriers.

Il existe un titre plus glorieux : c'est celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes qui, confondant les erreurs & les vérités, la justice & les préjugés, les sources du bien & du mal, envisagent les principes de la morale comme des hypotheses de métaphysique, ne voient dans la raison qu'un orateur gagé par l'intérêt. O si l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! Si ton ame, épuisée par tes grandes actions, avoit perdu son ressort & son énergie! Si les foibles passions de la vieillesse vouloient te faire rentrer dans la foule des rois! Que deviendroit ta mémoire? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres &

des arts t'ont prodigués? Mais non : ton regne & ta vie ne seront pas un problême dans l'histoire. Rouvre ton cœur aux sentimens nobles & vertueux qui firent tes premieres délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures, par la félicité de la génération actuelle. La puissance de la Prusse appartient à ton génie. C'est toi qui l'a créée, c'est toi qui la soutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit sa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique : que tes richesses personnelles, qu'un revers peut dissiper, n'aient désormais pour base que la richesse nationale, qui ne tarira jamais : que tes sujets courbés sous le joug intolérable d'une administration violente & arbitraire, retrouvent les tendresses d'un pere au-lieu des vexations d'un oppresseur : que des droits exorbitans sur les personnes & les consommations, cessent d'étouffer également la culture & l'industrie : que les habitans de la campagne sortis d'esclavage, que ceux des villes véritablement libres, se multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainsi tu parviendras à donner de la stabilité à l'empire que tes qualités brillantes ont illustré, ont étendu ; tu seras placé dans la liste respectable & peu nombreuse des rois citoyens.

Ose davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations inquietes. L'univers est la patrie d'un grand homme ; c'est le théâtre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Tel étoit le discours que je t'adressois, au sein du repos où tu te flattois d'achever une carriere

honorée : semblable, s'il est permis de le dire, à l'éternel vers lequel l'hymne s'éleve de toutes les contrées de la terre, lorsqu'un grand événement te fit reprendre ton tonnerre. Une puissance qui ne consulta jamais que son agrandissement sur les motifs de faire la guerre ou la paix; sans égard pour la constitution Germanique, ni pour les traités qui la garantissent; sans respect pour le droit des gens & des familles; au mépris des loix usuelles & générales de l'hérédité : cette puissance forme des prétentions, rassemble des armées, envahit dans sa pensée la dépouille des princes trop foibles pour lui résister, & menace la liberté de l'empire. Tu l'as prévenue. Le vieux lion a secoué sa criniere. Il est sorti de sa demeure en rugissant; & son jeune rival en a frémi. Frédéric, jusqu'à ce moment, s'étoit montré fort. L'occasion de se montrer juste s'est présentée, & il l'a saisie. L'Europe a retenti des vœux qu'on faisoit pour ses efforts; c'est qu'il n'étoit alors, ni un conquérant ambitieux, ni un commerçant avide, ni un usurpateur politique. On l'avoit admiré, & il sera béni. J'avois gravé au pied de sa statue : LES PUISSANCES LES PLUS FORMIDABLES DE L'EUROPE SE RÉUNIRENT CONTRE LUI, ET DISPARURENT DEVANT LUI. J'en graverai une moins fastueuse, mais plus instructive & plus noble. PEUPLES; IL BRISA LES CHAINES QU'ON VOUS PRÉPAROIT. PRINCES DE L'EMPIRE GERMANIQUE, IL NE SERA PAS TOUJOURS. SONGEZ A VOUS.

XI. Etablissement des Espagnols aux Philippines. Description de ces isles.

Rien n'est grand, rien ne prospere dans les monarchies, sans l'influence du maître qui les gouverne : mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ses peuples. Il trouve quelquefois de puissans obstacles dans les opinions, dans le caractere, dans les dispositions de ses sujets. Ces opinions, ce ca-

ractere, ces diſpoſitions peuvent ſans doute être corrigés : mais la révolution ſe fait ſouvent long-temps attendre ; & elle n'eſt pas encore arrivée pour les Philippines.

Les Philippines, anciennement connues ſous le nom de Manilles, forment un Archipel immenſe à l'Eſt de l'Aſie. Elles s'étendent depuis le ſixieme juſqu'au vingt-cinquieme degré Nord, ſur une largeur inégale de quarante à deux cents lieues. Dans leur nombre, qui eſt prodigieux, on en diſtingue treize ou quatorze plus conſidérables que les autres.

Ces iſles offrent aux yeux attentifs un ſpectacle terrible & majeſtueux. Elles ſont couvertes de baſalte, de lave, de ſcories, de verre noir, de fer fondu, de pierres griſes & friables remplies des débris du regne animal & végétal, de ſoufre tenu en fuſion par l'action continuelle des feux ſouterreins, d'eaux brûlantes qui communiquent avec des flammes cachées. Tous ces grands accidens de la nature ſont l'ouvrage des volcans éteints, des volcans qui brûlent encore, & de ceux qui ſe forment dans ces atteliers profonds, où des matieres combuſtibles ſont toujours en fermentation. Il n'y a point de hardieſſe à conjecturer que ces contrées, qu'on peut compter entre les plus anciennes du globe, approchent plus près que les autres de leur deſtruction.

Les cendres dont ces fourneaux immenſes couvrent depuis des ſiecles, la ſurface d'un ſol profond ; le remuement des campagnes, ſans ceſſe renouvellé par des tremblemens de terre ; les chaleurs ordinaires à tous les pays ſitués ſous la Zone Torride ; l'humidité que le voiſinage de l'Océan, les hautes montagnes, des forêts auſſi anciennes que le monde, entretiennent habituellement dans

ces régions : telles ſont vraiſemblablement les cauſes de la fécondité preſque incroyable des Philippines. La plupart des oiſeaux, des quadrupedes, des plantes, des fruits, des arbres qu'on voit dans le reſte de l'Aſie, ſe retrouvent dans cet Archipel, & preſque tout y eſt de meilleure qualité. On y découvre même quelques végétaux qui ne ſont pas apperçus ailleurs. Si un naturaliſte intelligent parcouroit ces iſles avec la liberté & les ſecours convenables, il enrichiroit ſurement les ſciences d'une multitude de connoiſſances curieuſes, utiles & intéreſſantes.

Malheureuſement, le climat n'eſt pas auſſi agréable aux Philippines que le ſol y eſt fertile. Si les vents de terre & de mer y entretiennent durant ſix mois une plus grande température que leur poſition ne le promettroit; pendant le reſte de l'année, les cieux ſont embraſés des feux du tonnerre, les campagnes ſont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'eſt pas mal-ſain. A la vérité, le tempérament des étrangers eſt un peu affoibli par une tranſpiration trop abondante : mais les naturels du pays pouſſent très-loin la carriere de leur vie, ſans éprouver d'autres infirmités que celles auxquelles l'homme eſt aſſujetti par-tout.

Le centre de ces iſles montueuſes eſt occupé par des ſauvages, qui en paroiſſent les plus anciens habitans. Quelle que ſoit leur origine, ils ſont noirs, & ont la plupart les cheveux crêpus. Leur taille n'eſt pas élevée, mais ils ſont robuſtes & nerveux. Quelquefois une famille entiere forme une petite ſociété; le plus ſouvent chaque individu vit ſeul avec ſa compagne. Jamais ils ne quittent leurs arcs & leurs fleches. Accoutumés au ſilence des forêts, le moindre bruit paroît les alarmer. Leur vie eſt toute animale. Les fruits, les racines qu'ils

trouvent dans les bois, sont leur unique nourriture ; & lorsqu'ils ont épuisé un canton, ils en vont habiter un autre. Les efforts qu'on a faits pour les subjuguer, ont toujours été vains ; parce qu'il n'y a rien de si difficile que de dompter des peuples errans dans des lieux inaccessibles.

Les plaines, dont on les a chassés, ont été successivement occupées par des colonies venues de Malaca, de Siam, de Macassar, de Sumatra, de Bornéo, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leurs idiômes, leur religion, leur gouvernement ne permettent pas de se méprendre sur leur origine.

XII. Les Espagnols & les Portugais se disputent la possession des Philippines.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces isles. Mécontent du Portugal, sa patrie, il étoit passé au service de Charles-Quint ; & par le détroit qui, depuis, porta son nom, il arriva en 1521 aux Manilles, d'où, après sa mort, ses lieutenans se rendirent aux Moluques, découvertes dix ou onze ans auparavant par les Portugais. Ce voyage auroit eu vraisemblablement des suites remarquables, si elles n'avoient été arrêtées par la combinaison dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzieme siecle, les Portugais s'ouvroient la route des Indes Orientales, & se rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Espagnols s'assuroient, par la découverte de l'Amérique, plus de trésors que l'imagination des hommes n'en avoit jusqu'alors désiré. Quoique les deux nations suivissent leurs vues d'agrandissement dans des régions bien séparées, il parut possible qu'on se rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape fixa, en 1493, les prétentions respectives, par une suite de ce pouvoir

univerſel & ridicule que les pontifes de Rome s'étoient arrogé depuis pluſieurs ſiecles, & que l'ignorance, idolâtre de deux peuples également ſuperſtitieux, prolongeoit encore pour aſſocier le ciel à leur avarice. Il donna à l'Eſpagne tout le pays qu'on découvriroit à l'Oueſt du Méridien, pris à cent lieues des Açores, & au Portugal tout ce qu'il pourroit conquérir à l'Eſt de ce Méridien. L'année ſuivante, les puiſſances intéreſſées convinrent, d'elles-mêmes, à Tordéſillas, de placer la ligne de démarcation à trois cents ſoixante-dix lieues des iſles du cap Verd. C'étoit aux yeux les plus clair-voyans une précaution ſuperflue. A cette époque, perſonne ne connoiſſoit aſſez la théorie de la terre, pour prévoir que les navigateurs d'une couronne, pouſſant leurs découvertes du côté de l'Oueſt, & les navigateurs de l'autre du côté de l'Eſt, arriveroit tôt ou tard au même terme. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

La cour de Liſbonne ne diſſimula pas les inquiétudes que lui cauſoit cet événement. On la voyoit déterminée à tout haſarder plutôt qu'à souffrir qu'un rival, déjà trop favoriſé par la fortune, vînt lui diſputer l'empire des mers d'Aſie. Toutefois, avant de ſe commettre avec le ſeul peuple dont les forces maritimes fuſſent alors redoutables, elle crut devoir tenter les voies de la conciliation. Ce moyen réuſſit plus facilement qu'il n'étoit naturel de l'eſpérer.

Charles-Quint, que des entrepriſes trop vaſtes & trop multipliées réduiſoient à des beſoins fréquens, abandonna irrévocablement, en 1529, pour 350,000 ducats ou pour 2,598,750 livres toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir ſur les pays reconnus en ſon nom dans l'Océan Indien. Il étendit même la ligne de la démarcation Portugaiſe juſ-

qu'aux isles des Larrons. C'est du moins ce que disent les historiens Portugais. Car les écrivains Castillans veulent que leur monarque se soit réservé la faculté de reprendre la discussion de ses droits, & de les faire valoir si la décision lui étoit favorable : mais seulement après avoir remboursé l'argent qu'il touchoit.

Le traité de Sarragosse eut le sort ordinaire aux conventions politiques.

XIII. L'Espagne forme des établissemens aux Philippines. Raisons qui en ont empêché le succès.

Philippe II reprit, en 1564, le projet de soumettre les Manilles. L'Espagne étoit trop affoiblie par ses conquêtes d'Amérique, pour imaginer de fonder à l'extrêmité des Indes Orientales, un nouvel empire par la violence. Les voies douces de la persuasion entrerent pour la premiere fois dans son plan d'agrandissement. Elle chargea quelques missionnaires de lui acquérir des sujets, & ils ne tromperent pas entiérement son attente.

Les hommes, autrefois idolâtres ou mahométans, que la religion chrétienne soumit à l'Espagne, sur les côtes, n'étoient pas tout-à-fait sauvages, comme ceux de l'intérieur des terres. Ils avoient des chefs, des loix, des maisons, quelques arts imparfaits. Plusieurs connoissoient un peu de culture. La propriété des champs qu'ils avoient semés leur fut assurée ; & le bonheur dont ils jouissoient, fit désirer des possessions à d'autres. Les moines, chargés d'en faire la distribution, réserverent pour eux les portions les plus étendues, les mieux situées, les plus fertiles de ce sol immense ; & le gouvernement leur en fit une cession formelle.

On se promettoit beaucoup de ces arrangemens, tout imparfaits qu'ils étoient. Plusieurs causes se sont réunies pour en empêcher le succès.

D'abord, la plupart des missionnaires élevés dans l'ignorance & l'oisiveté des cloîtres, n'ont pas, comme

comme il le falloit, excité au travail les Indiens qu'ils avoient ſous leur direction. On peut même dire qu'ils les en ont détournés, pour les occuper ſans ceſſe des cérémonies, d'aſſemblées, de ſolemnités religieuſes. Un ſyſtême auſſi contraire à tout culte raiſonnable qu'à la ſaine politique, a laiſſé dans le néant les terres diſtribuées aux peuples aſſujettis. Celles même de leurs aveugles conducteurs ont été peu & mal cultivées, peut-être parce que le gouvernement fait diſtribuer tous les ans à ces religieux 525,000 livres.

La conduite des Eſpagnols a toujours encouragé cette inaction funeſte. Le penchant à l'oiſiveté, que ces hommes orgueilleux avoient apporté de leur patrie, fut encore fortifié par la permiſſion que leur accorda la cour d'envoyer tous les ans en Amérique un vaiſſeau chargé des productions, des manufactures de l'Aſie. Les tréſors que rapportoit cet immenſe bâtiment, leur fit enviſager comme honteuſes & intolérables, même les occupations les plus honnêtes & les moins pénibles. Jamais leur molleſſe ne connut d'autres reſſources, pour vivre dans les délices. Auſſi, dès que les malheurs de la guerre ſuſpendoient pour un an ou deux l'expédition du galion, ces conquérans tomboient-ils la plupart dans une miſere affreuſe. Ils devenoient mendians, voleurs ou aſſaſſins. Les troupes partageoient ces forfaits; & les tribunaux étoient impuiſſans contre tant de crimes.

Les Chinois s'offroient naturellement pour donner aux arts & à la culture l'activité, que l'indolence des Indiens & la fierté des Eſpagnols leur refuſoient. Les navigateurs de cette nation célébre alloient, de temps immémorial, chercher aux Manilles les productions naturelles à ces iſles. Ils continuerent à les fréquenter après qu'elles eurent ſubi

un joug étranger. Leur nombre s'accrut encore, lorſque les richeſſes du Mexique & du Pérou, qui y circuloient, donnerent lieu à des ſpéculations plus vaſtes. Sur leurs navires, arriverent bientôt un grand nombre d'ouvriers, un plus grand de cultivateurs, trop peu multipliés dans cet empire floriſſant. Ces hommes laborieux, économes & intelligens, vouloient défricher les campagnes, établir des manufactures, créer tous les genres d'induſtrie, pourvu qu'on leur donnât la propriété de quelques parties d'un immenſe terrain qui n'avoit point de maître; pourvu que les tributs qu'on exigeroit d'eux fuſſent modérés. C'étoit un moyen infaillible d'établir à l'extrémité de l'Aſie, ſans perte d'hommes, ſans ſacrifice d'argent, une colonie floriſſante. Le malheur des Philippines a voulu qu'on n'ait pas aſſez ſenti cette vérité; & cependant le peu de bien qui s'eſt fait dans les iſles, a été principalement l'ouvrage des Chinois.

XIV. Etat actuel des Philippines.

L'Eſpagne a ſoumis à ſa domination, dans cet Archipel, quelques parties des neuf grandes iſles. Celle de Luçon, qui eſt la plus conſidérable, a cent vingt-cinq lieues de long, ſur trente & quarante de large. Les uſurpateurs y abordent par une grande baie circulaire, formée par deux caps, à deux lieues de diſtance l'un de l'autre. Dans ce court eſpace ſe trouve la petite iſle de Marivelles. Elle laiſſe deux paſſages. Celui de l'Eſt eſt le plus étroit & le plus ſûr.

Au Sud-Eſt de la baie eſt Cavite. Ce port, défendu par un petit fort & une garniſon de trois cents hommes, a la forme d'un fer à cheval. Douze vaiſſeaux y ſont en ſureté ſur un fond de vaſe. C'eſt-là qu'on conſtruit les bâtimens néceſſaires pour le ſervice de la colonie.

Dans la même baie, à trois lieues de Cavite &

près de l'embouchure d'un fleuve navigable, s'éleve la fameuse ville de Manille. L'Egaspe, qui l'enleva aux Indiens en 1571, la jugea propre à devenir le centre de l'Etat qu'on vouloit fonder, & y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez-Perez de Las-Marignas l'entoura de murs en 1590, & y bâtit la citadelle de Saint-Jacques. Elle s'est depuis agrandie & embellie. La riviere, qui la traverse, descend d'un lac qui a vingt lieues de tour. Il est formé par quarante ruisseaux, sur chacun desquels est établie une peuplade d'Indiens cultivateurs. C'est delà que la capitale de l'empire reçoit ses subsistances. Son malheur est d'être située entre deux volcans qui se communiquent, & dont les foyers, toujours en action, semblent préparer sa ruine.

Dans tout l'Archipel on ne compte, suivant le dénombrement de 1752, qu'un million trois cents cinquante mille Indiens, qui aient subi le joug Espagnol. La plupart sont chrétiens, & tous, depuis seize jusqu'à cinquante ans, payent une capitation de quatre réaux ou de deux livres quatorze sols. On les a partagés en vingt-deux provinces, dont la seule isle de Luçon en contient douze, quoiqu'elle ne soit pas entiérement assujettie.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité, subordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il préside à tous les tribunaux. Il dispose de tous les emplois civils & militaires. Il peut distribuer des terres, les ériger même en fiefs. Cette puissance qui n'est un peu balancée que par l'influence du clergé, s'est trouvée si dangereuse, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé plusieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui regle qu'on poursuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de sa place, & que celui qui y survivra,

ne partira qu'après que ſon adminiſtration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ſes plaintes. S'il a éprouvé quelque injuſtice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qui de plus eſt condamné à une amende envers le ſouverain qu'il a rendu odieux. Dans les premiers temps de cette ſage inſtitution, la ſévérité fut pouſſée ſi loin, que lorſque les accuſations étoient graves, le coupable étoit mis en priſon. Pluſieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en ſortirent que pour ſubir des peines rigoureuſes. Peu à peu cet appareil formidable s'eſt réduit à rien. Le chef de la colonie donne à ſon ſucceſſeur de quoi payer ſa place, mais il avoit reçu la même ſomme de ſon prédéceſſeur.

Cette colluſion a formé un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion. On a exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'eſt perdu dans les mains deſtinées à le recueillir. Un droit d'entrée de ſept pour cent ſur toutes les marchandiſes, a fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'eſt vu forcé de dépoſer ſes récoltes dans les magaſins du gouvernement. On a pouſſé l'atrocité juſqu'à fixer la quantité de grains que ſes champs devoient produire, juſqu'à l'obliger de les fournir au fiſc, pour en être payé dans le temps, & de la maniere qu'il conviendroit à des maîtres oppreſſeurs. Les efforts que quelques adminiſtrateurs honnêtes ont fait dans l'eſpace de deux ſiecles pour arrêter le cours de tant de barbaries ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés pour céder à une autorité ſubordonnée & paſſagere. Il n'auroit pas moins fallu que le pouvoir ſuprême de la cour de Madrid, pour oppoſer une digue ſuffiſante au torrent de la cupidité univerſelle : mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuſe indifférence

eſt cauſe que les Philippines n'ont fait nuls progrès. A peine ſauroit-on leur nom, ſans les liaiſons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaiſons, auſſi anciennes que l'établiſſement des Eſpagnols en Aſie, ſe réduiſent à faire paſſer en Amérique, par la mer du Sud, les productions, les marchandiſes des Indes. Nul des objets, qui forment ces riches cargaiſons, n'eſt le produit du ſol ou de l'induſtrie de ces iſles. Elles tirent la cannelle de Batavia. Les Chinois leur portent des ſoieries, & les Anglois ou les François les toiles blanches, les toiles peintes de Bengale & du Coromandel. De quelque port qu'aient été expédiés ces objets, il faut qu'ils arrivent avant le départ du galion. Plus tard, ils ne ſeroient pas vendus ou ne le ſeroient qu'à perte à des négocians qui ſeroient réduits à les oublier dans leurs magaſins. Les payémens ſe font principalement avec de la cochenille & des piaſtres venues du Nouveau-Monde. Il y entre auſſi quelques denrées du pays & des cauris qui n'ont point de cours en Afrique : mais qui ſont d'un uſage univerſel ſur les bords du Gange.

XV. A quels dangers ſont expoſées les Philippines.

Un établiſſement, qui n'a pas une baſe plus ſolide, peut être aiſément renverſé. Auſſi ne craint-on pas de prédire que les Philippines échapperont un peu plutôt, un peu plus tard à ſes poſſeſſeurs. Il ſuffira d'un petit nombre de réflexions, pour donner la force de l'évidence à ces conjectures.

Des navigateurs éclairés nous ont appris que les poſſeſſions Eſpagnoles, qui, dans ces contrées éloignées, avoient toujours été languiſſantes, le ſont devenues ſenſiblement davantage depuis 1768 que les Jéſuites en ont été bannis. Outre que l'immenſe domaine de ces miſſionnaires eſt tout-à-fait déchu de la fertilité où ils l'avoient porté; les terres des Indiens qu'ils gouvernoient, les ſeules qui fuſſent

passablement cultivées & où l'on trouvât quelques arts utiles, sont retombées dans le néant d'où on les avoit tirées. Il est même arrivé que ces insulaires, les moins paresseux de la colonie, ont eu à souffrir de la haine bien ou mal fondée qui poursuivoit leurs guides.

Une plus grande calamité fondit sur cet Archipel, l'année suivante. Tous les Chinois, sans exception, en furent chassés; & cette proscription forma une plaie qui, vraisemblablement, ne guérira jamais. Ces hommes, dont la passion dominante est l'avarice, arrivoient tous les ans aux Philippines avec vingt-cinq ou trente petits bâtimens, & y encourageoient quelques travaux par le prix qu'eux seuls y pouvoient mettre. Ce n'étoit pas tout. Un assez grand nombre de leurs compatriotes, fixés dans ces isles, y donnoient habituellement l'exemple d'une vie toujours occupée. Plusieurs même parcouroient les peuplades Indiennes &, par des avances bien ménagées, leur inspiroient le désir & leur donnoient la faculté de rendre leur situation meilleure. Il est fâcheux que ces moyens de prospérité aient été anéantis par l'impossibilité où se trouvoient peut-être les Espagnols de contenir un peuple si enclin aux soulevemens.

Antérieurement à ces événemens destructeurs, les peuples montroient un éloignement marqué pour leurs tyrans. L'oppression les avoit souvent fait sortir des bornes de l'obéissance; & sans l'intervention de leurs pasteurs, les efforts impuissans d'une milice dégénérée ne les auroient pas remis dans les fers. Depuis que l'expulsion des missionnaires, qui avoient le plus d'empire sur les esprits, a privé le gouvernement Espagnol de sa plus grande force, les Indiens, moins contenus, doivent avoir la volonté de recouvrer leur indépendance, & peut-

être assez d'énergie pour rentrer dans leurs premiers droits.

A ces dangers, qu'on peut appeller domestiques, se joignent des périls étrangers plus à craindre encore. Des barbares, sortis des isles Malaises, fondent habituellement sur les côtes des Philippines, y portent la destruction, & en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. Cette piraterie est rarement punie; parce que les Espagnols partagés en quatre factions, connues sous le nom de Castillans, de Galiciens, de Montagnards & de Biscayens, uniquement occupés de la haine qui les tourmente, voient d'un œil indifférent tout ce qui est étranger à leurs divisions. Un si mauvais esprit a toujours de plus en plus enhardi les Malais. Déjà, ils ont chassé l'ennemi commun de plusieurs isles. Tous les jours, ils le resserrent davantage; & bientôt ils se verront maîtres de sa possession, s'ils ne sont prévenus par quelque nation Européenne plus puissante ou plus active que celle qu'ils combattent.

En 1762, les Anglois s'emparerent des Philippines avec une facilité qu'ils n'avoient pas espérée. Si les traités leur arracherent leur proie, ce fut sans étouffer peut-être l'ambition de la ressaisir, lorsque l'occasion s'en présenteroit. D'autres peuples peuvent également aspirer à cette conquête, pour en faire le centre de leur empire dans les mers & sur le continent des Indes.

Les Espagnols seront donc probablement chassés des Philippines. Il y a des politiques qui pensent que ce ne seroit pas un mal, & cette opinion est fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuisibles aux intérêts de la métropole. Philippe II & ses succes-

ſeurs ont conſtamment rejetté cette propoſition ; qui a été renouvellée à pluſieurs repriſes. La ville de Séville, en 1731, & celle de Cadix, en 1733, ont eu des idées plus raiſonnables. Toutes deux ont imaginé, ce qu'il eſt bien étonnant qu'on n'eut pas vu plutôt, qu'il ſeroit utile à l'Eſpagne de prendre part directement au commerce de l'Aſie, & que les poſſeſſions qu'elle a dans cette partie du monde, ſeroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on oppoſé que l'Inde fourniſſant des étoffes de ſoie, des toiles de coton ſupérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, ſur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient ſoutenir la concurrence, & ſeroit infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la poſition où étoit leur patrie.

XVI. Ce que les Philippines pourroient devenir.

En effet, les Eſpagnols s'habillent, ſe meublent d'étoffes, de toiles étrangeres. Ces beſoins continuels augmentent néceſſairement l'induſtrie, les richeſſes, la population, les forces de leurs voiſins. Ceux-ci abuſent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne ſe conduiroit-elle pas avec plus de ſageſſe & de dignité, ſi elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle ſera tôt ou tard la victime.

Les inconvéniens preſqu'inſéparables des nouvelles entrepriſes, ſont levés d'avance. Les iſles que l'Eſpagne poſſede, ſont ſituées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Bornéo, Célebes, les Moluques, & à portée d'entrer en liaiſon avec ces différens états. Leur éloignement du Malabar, du Coromandel & du Bengale ne les empêcheroit

pas de protéger efficacement les comptoirs qu'on croiroit avantageux de former ſur ces côtes induſtrieuſes. Elles ſeroient d'ailleurs garanties par de vaſtes mers des ravages qui déſolent ſi ſouvent le continent, & facilement préſervées de la tentation délicate de prendre part à ſes diviſions.

Cette diſtance n'empêcheroit pas que la ſubſiſtance de l'Archipel ne fût aſſurée. Il n'y a pas dans l'Aſie de contrée plus abondante en fruits, en ſagou, en cocotiers, en plantes nourriſſantes de toutes les eſpeces.

Le riz, que dans la plus grande partie des Indes, il faut, à force de bras, arroſer deux fois par jour juſqu'à ce que le grain en ſoit bien formé, eſt d'une culture plus facile aux Philippines. Semé ſur le bord des rivieres ou dans des plaines qu'on couvre d'eau lorſqu'on le veut, il donne par an deux récoltes abondantes, ſans qu'on ſoit obligé de s'en occuper, juſqu'à ce que le moment de le cueillir ſoit arrivé.

Tous les grains de l'Europe réuſſiſſent dans ces iſles. Elles en fourniroient aux navigateurs, quelque multipliés qu'ils fuſſent, ſi la négligence & la tyrannie du gouvernement n'avoient condamné la plupart des terres à une honteuſe ſtérilité.

Le nombre des troupeaux eſt un ſujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Chaque communauté religieuſe a des prairies de vingt-cinq à trente lieues, couvertes de quarante, de cinquante mille bœufs. Quoiqu'ils ne ſoient pas gardés, ils franchiſſent rarement les rivieres & les montagnes qui ſervent de limites à ces poſſeſſions. Ceux qui s'égarent, ſont facilement reconnus, à la marque des différens ordres imprimée avec un fer chaud, & l'on ne manque jamais de les reſtituer à leurs légitimes maîtres. Depuis l'invaſion des Anglois & les

ravages qui en furent la suite, les bêtes à cornes sont moins communes : mais elles sont toujours très-multipliées.

Avant 1744, les Philippines ne voyoient croître dans leur sein fécond aucun de nos légumes. A cette époque, Mahé de Villebague y en porta des graines. Toutes ces plantes utiles avoient prospéré, lorsqu'après huit mois le cultivateur, que les intérêts de son commerce appelloient ailleurs, légua son jardin à un autre François fixé dans ces isles. Les Espagnols, qui n'avoient pu voir sans jalousie qu'un étranger leur montrât la route où ils auroient dû entrer depuis deux siecles, s'éleverent avec tant de violence contre l'héritier de ses soins, que, pour rétablir le calme, le ministere public se crut obligé de faire arracher ces racines salutaires. Heureusement les Chinois, occupés sans relâche de ce qui peut contribuer à leur fortune, les avoient conservées à l'écart. Peu à peu on s'est familiarisé avec une innovation si avantageuse ; & c'est aujourd'hui une des meilleures ressources de la colonie.

Tel est donc un des effets de la haine nationale. On aime mieux se priver d'un bien que de le devoir à des étrangers : mais particuliérement aux François, plus haïs que tous les autres, malgré la liaison des deux gouvernemens. D'où naît cette antipathie ?

Voyagez beaucoup, & vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le François. Il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité & promptitude, & quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importans, ou le touchent peu ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite & la plus redoutable pour les autres

& pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine & de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guere de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il se soucie fort peu de la religion. Il respecte le sacerdoce, sans l'estimer, ni le révérer. Il ne se mêle jamais d'affaires d'Etat que pour chansonner ou dire son épigramme, sur les ministres. Cette légéreté est la source d'une espece d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. Elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit, au niveau du grand seigneur. C'est en quelque sorte, un peuple de femmes : car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on apperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie & du caprice, un mouvement, un mot, une action forte & sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin ; ce qui tient au sentiment de l'honneur dont la nuance se répand sur toutes les conditions & sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, & plus libertin que voluptueux. La sociabilité, qui le rassemble en cercles nombreux & qui le promene en un jour en vingt cercles différens, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros, en bien comme en mal. C'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, & le plus difficile d'en faire parler long-temps. Il aime les talens en tout genre ; & c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire, qu'il se soutient dans son pays. Il honore le génie. Il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même & pour ceux qui veulent se faire respecter. Le François est avec vous ce que vous désirez qu'il soit : mais il faut se tenir

avec lui ſur ſes gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent. Tels ſont les traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il viſite plutôt pour ſatisfaire ſa curioſité que pour ajouter à ſon inſtruction. Auſſi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il eſt plus fait pour l'amuſement que pour l'amitié. Il a des connoiſſances ſans nombre, & ſouvent il meurt ſeul. C'eſt l'être de la terre qui a le plus de jouiſſances & le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il poſſede ſupérieurement l'art de remplacer, & il eſt ſecondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offenſante qu'il a pour ſa nation, & qu'il n'eſt pas en lui de diſſimuler, il me ſemble que le jeune François, gai, léger, plaiſant & frivole, eſt l'homme aimable de ſa nation; & que le François, mûr, inſtruit & ſage, qui a conſervé les agrémens de ſa jeuneſſe, eſt l'homme aimable & eſtimable de tous les pays.

Cependant, la plupart des peuples ont de l'éloignement pour le François : mais il eſt inſupportable aux Eſpagnols, à ceux principalement qui ne ſont pas ſortis des bornes de leur domination, par des vertus, des vices, un caractere, des manieres qui contraſtent parfaitement avec leurs vertus, avec leurs vices, avec leur caractere, avec leurs manieres. Cette averſion paroît même avoir plus d'énergie depuis le commencement du ſiecle. On ſeroit porté à ſoupçonner que la France eſt regardée par la nation à laquelle elle a donné un roi, avec ce dédain qu'a pour la famille de ſa femme un homme de qualité qui s'eſt méſallié. S'il en eſt ainſi, le préjugé ne ſera détruit que lorſque les Bourbons auront été naturaliſés en Eſpagne par une longue ſuite de regnes floriſſans.

Revenons aux Philippines.

Indépendamment de ce qui sert à la nourriture des naturels du pays & des conquérans, ces isles offrent un grand nombre d'objets propres au commerce d'Inde en Inde : le tabac, le riz, le rottin, la cire, les huiles, les cauris, l'ébene, le poisson séché, les résines, les bois de sapan : mais plus particuliérement ces nids d'oiseau, ces nerfs de cerf dessechés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Asie, sur-tout les Chinois, recherchent si avidement.

Jusqu'ici, l'on n'a cultivé le sucre que pour la consommation de la colonie. La crainte de le voir un peu renchérir en a fait défendre l'exportation sous des peines graves. Cet aveuglement ne sauroit durer. Bientôt il sera permis de fournir à la plus grande partie de l'Asie une production, à laquelle le sol des Philippines est très-favorable. On y joindra le fer.

Il est abondant & d'une qualité supérieure dans tout l'Archipel. Cependant, on n'en avoit jamais ouvert aucune mine, lorsque, vers l'an 1768, Simon de Auda s'avisa heureusement d'établir des forges. Le succès en eût été plus assuré, si ce gouverneur actif eût commencé moins d'ouvrages à la fois; s'il eût laissé mûrir un peu plus ses projets; s'il eût employé, pour faire réussir ses entreprises, des moyens plus conformes à l'humanité & à la justice.

L'excellent cuivre répandu dans plusieurs des Philippines ne mérite pas moins l'attention du gouvernement. Ce métal sert, dans les Indes, aux vases du culte public, à des ustensiles d'un usage journalier, à des monnoies qu'il faut renouveller sans cesse, parce que le peuple ne montre pas moins d'empressement à les enterrer qu'en ont les

hommes riches pour enfouir des trésors plus précieux. Les Hollandois tirent du Japon de quoi fournir à tous ces besoins. Ils perdront nécessairement cette branche de leur commerce, si l'Espagnol, sorti de sa léthargie, ose entreprendre de lutter contre eux.

Les Philippines ont sur les autres colonies Européennes l'avantage de posséder de l'or. Les Indiens en trouvent quelques parties dans le sable ou dans la vase des rivieres qui le charient. Ce qu'ils en amassent peut monter à cinq ou six cents mille livres par an. Ils le livrent en secret aux navigateurs étrangers qui de leur côté leur fournissent quelques marchandises. Autrefois, on l'envoyoit en Amérique, puisque Cawendish en trouva pour 658,800 livres sur le galion qui voguoit vers le Mexique. Si l'Espagne, abjurant ses anciennes maximes, encourageoit ce genre de travail, en laissant à ceux qui s'y consacreroient l'usage entiérement libre des richesses qu'il leur procureroit, ne se ménageroit-elle pas un moyen de plus, pour commercer, avec utilité dans les mers des Indes?

Elle ne seroit pas réduite à désirer que les navigateurs étrangers vinssent chercher ses productions. Comme les Philippines fournissent en abondance les matériaux d'une marine bien ordonnée, ses sujets pourroient fréquenter tous les marchés, & ajouter le bénéfice du fret à ses autres avantages.

Cette activité prépareroit les liaisons de la colonie avec sa métropole. Dans le cahos où sont plongées les Philippines, il n'est pas aisé de voir ce qu'elles pourroient fournir un jour à l'Espagne. Actuellement, elles lui offrent de l'alun, des peaux de buffle, de la casse, des bois de teinture, du salpêtre, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle que le Chinois a achetée jusqu'ici pour la reven-

dre dans Canton aux Européens le triple de ce qu'elle lui coûtoit; du cacao qui, quoique venu du Mexique, n'a pas dégénéré; de l'indigo, que la nature brute produit libéralement. Un homme éclairé voulut essayer, en 1750, de donner à cette riche plante tout ce qu'elle pouvoit recevoir de perfection par la culture. On s'éleva généralement, & avec fureur, contre cette nouveauté. Il fallut que le marquis d'Obando, alors gouverneur, prît ce citoyen sous sa sauve-garde, & lui assignât un terrain fermé où il pût continuer avec sureté ses opérations. Les expériences furent toutes très-heureuses; & depuis cette époque, l'on s'occupe, mais avec trop peu de vivacité, d'une teinture si précieuse.

Si une inertie particuliere à l'Espagne n'avoit arrêté ses progrès en tout, il y a deux siecles qu'elle auroit naturalisé sur son territoire, si voisin des Moluques, les épiceries. Peut-être l'auroit-on vue partager avec les Hollandois cette source de richesses. Ce seroit une nouvelle faute que de différer plus long-temps une expérience dont le plus grand inconvénient est d'être inutile.

Cette couronne pourroit être excitée par l'excellente quantité du coton qu'on cultive dans les Philippines, à y élever, avec le secours des habitans du continent, de belles & nombreuses manufactures. En attendant le succès toujours lent des nouvelles entreprises, même le mieux combinées, l'Espagnol acheteroit dans les marchés étrangers les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie convenables pour sa patrie, & il les obtiendroit à meilleur marché que ses concurrens. C'est avec l'argent tiré d'Amérique que tous les peuples de l'Europe négocient aux Indes. Avant que ce précieux métal soit arrivé à sa destination, il a dû payer des

droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. En l'envoyant directement du Nouveau-Monde aux Philippines, les Espagnols gagneront sur l'imposition, sur le temps, sur les assurances, de sorte qu'en donnant, en apparence, la même somme que les nations rivales, ils payeront réellement moins cher qu'elles.

Si le plan, tout simple, qu'on s'est permis de tracer s'exécutoit jamais, les Espagnols fixés en Asie sortiroient nécessairement & pour toujours de l'indolente dissolution où ils croupissent depuis deux siecles. Les peuples assujettis béniroient un gouvernement devenu juste ; & ceux qui combattent encore pour leur indépendance, se rangeroient en foule sous des loix sages. Les peuples voisins, que l'orgueil & l'injustice ont repoussés des ports que leurs peres avoient fréquentés, tourneroient leurs voiles vers des rades où se réuniroient l'industrie & la concorde. Les marchands Européens, qui gémissent dans les liens du monopole sur les mers des Indes, porteroient leur activité, leurs lumieres & leurs capitaux dans un asile heureux & libre. La colonie, dont les revenus montent à 2,728,000 liv. cesseroit de coûter annuellement à l'Espagne 527,500 livres, & deviendroit un des plus beaux établissemens du monde.

Cette révolution ne sauroit être l'ouvrage d'une compagnie exclusive. Depuis plus de deux siecles que les Européens fréquentent les mers d'Asie, ils n'ont jamais été animés d'un esprit vraiment louable. En vain la société, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous : ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compensé par les lumieres que nous y avons portées, par de sages institutions

titutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténebres & sous leur despotisme, sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se seroit joint à la passion des richesses, & que plus d'un peuple auroit tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles & si pures ne pouvoient entrer dans l'esprit d'aucune compagnie de négocians. Resserrées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il seroit honorable pour l'Espagne de se montrer sensible aux intérêts du genre-humain & de s'en occuper ! Elle commence à secouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute; elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différens ports & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance : mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux.

Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret & ne portent guere que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des rafraîchissemens, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre ne relâcheroient qu'au Chily ou même seulement à Juan Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol auquel on l'avoit cédée, & qui s'en dégoûta après y avoir fait un assez long séjour, se trouve à cent dix lieues de la terre ferme du Chily. Sa plus grande longueur n'est que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un espace si borné & un terrain très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux spécifiques contre le scorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupedes de l'Europe & de l'Amérique y réussissoient admirablement. Les côtes sont fort poissonneuses. Tant d'avantages sont couronnés par un bon port. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du Nord : mais il n'est jamais assez violent, pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corsaires, qui vouloient infester les côtes du Pérou, par leurs pirateries, à relâcher à Juan Fernandez. Anson, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vastes, y trouva un asile également commode & sûr. Les Espagnols convaincus enfin, que leur attention à détruire les bestiaux qu'ils y avoient jettés, n'étoit pas une précaution suffisante pour en écarter leurs ennemis, prirent, en 1750, le parti de la peupler. Malheureusement on plaça la nouvelle colonie dans un terrain trop bas ; & des cent soixante-onze personnes de tout âge & de tout

sexe qui la formoient, trente-cinq furent englouties, six ans après, par les vagues de l'Océan irrité qui avoit franchi ses bornes. Ceux qui avoient échappé aux flots furent placés sur une hauteur qui domine le port, & pour leur sureté on éleva une petite fortification défendue par une garnison de soixante-six hommes. Il s'agissoit de pourvoir à leurs besoins. Tous les bâtimens employés au commerce du Pérou avec le Chily se virent d'abord contraints de relâcher à Juan-Fernandez. Cette tyrannie ne pouvoit pas durer; & le gouvernement se détermina à y envoyer lui-même deux navires chaque année. Ce poste deviendra un entrepôt important, si la cour de Madrid ouvre enfin les yeux à la lumiere.

De plus grands détails seroient superflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faisons qu'indiquer seroient avantageuses au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Espagne. Il n'est pas possible que les liaisons que la Russie entretient par terre avec la Chine, s'élevent jamais à la même importance.

XVII. Notions générales sur la Tartarie.

ENTRE ces deux empires dont la grandeur impose à l'imagination, est un espace immense, connu dans les premiers temps, sous le nom de Scythie, & depuis, sous celui de Tartarie. Prise dans toute son étendue, cette région est bornée, à l'Occident, par la mer Caspienne & la Perse; au Sud, par la Perse, l'Indostan, les royaumes d'Aracan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Est, par la mer Orientale; au Nord, par la mer Glaciale. Une partie de ces vastes déserts, est soumise à l'empire des Chinois; une autre reçoit ses loix des Russes; la troisieme est indépendante, sous le nom de Kharisme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitans de ces célèbres contrées vécurent

toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux; & avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire, & pour la culture. Leur origine, qui s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses vagabondes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent, la plupart de bonne heure, la doctrine du grand Lama, qui réside à Putola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée, où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appellée Boutan, par les habitans de l'Indostan; Tangut, par les Tartares; Tsanli, par les Chinois; Lassa, par les Indiens au-delà du Gange; & Thibet, par les Européens.

Des monumens au-dessus de tout soupçon, font remonter cette religion au-delà de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un culte qui eut toujours pour base l'existence du premier être & la morale la plus pure.

On pense généralement que les sectateurs de ce pontife le croient immortel : que pour entretenir cette erreur, la divinité ne se montre jamais qu'à un petit nombre de confidens : que lorsqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'est toujours dans une espece de tabernacle, dont la clarté douteuse montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ses traits : que quand il meurt, on lui substitue un autre prêtre de la même taille, & autant qu'il est possible de la même figure : &, qu'avec le secours de ces précautions, l'illusion se perpétue, même dans les lieux où se joue cette comédie; à

plus forte raison dans l'esprit des croyans éloignés de la scene.

C'est un préjugé qu'un philosophe lumineux & profond vient de dissiper. A la vérité, les grands Lamas se montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils sont parvenus à inspirer pour leur personne & pour leurs mysteres : mais ils admettent à leur audience les ambassadeurs, ils reçoivent les souverains qui viennent les visiter. S'il est difficile de jouir de leur vue, hors des occasions importantes & des plus grandes solemnités, on peut toujours envisager leurs portraits continuellement suspendus au-dessus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours si universel à la fable de l'immortalité des Lamas, c'est que la foi du pays ordonne de croire, que l'esprit saint qui a animé un de ces pontifes, passe d'abord après sa mort dans le corps de celui qui est légitimement élu pour le remplacer. Cette transmigration du souffle divin, s'allie très-bien avec la métempsycose, dont le systême est établi de temps immémorial dans ces contrées.

La religion Lamique fit de bonne heure des progrès considérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies, & plusieurs provinces de la Tartarie, lui sont presque totalement soumises. Elle a des sectateurs dans le royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'est de tous les cultes, le seul qui puisse se glorifier d'une antiquité très-reculée, sans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangeres & des superstitions qu'on a fait goûter aux dernieres classes du peuple. Les Juifs ont

vu finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent, autant qu'il étoit en eux, le feu sacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes, n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand Lama.

C'est un effet réservé aux progrès de l'esprit humain. Eclairez le Tartare; & bientôt il examinera son symbole, il disputera, il s'égorgera : mais la superstition ne sortira qu'à demi-étouffée des flots de sang qu'elle aura versés. Pour ne pas tout perdre, le prêtre se détachera des points de son systême évidemment incompatibles avec le sens commun, & il défendra le reste contre les attaques des incrédules. Cependant, la révolution se fera plus lentement que dans les empires qui n'ont pas une hiérarchie ecclésiastique bien ordonnée, & où un chef suprême n'est pas chargé de maintenir les dogmes dans leur état primitif. Les Lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne sont pas des dieux : mais ils prétendent représenter la divinité, & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier ressort, de tout ce qui intéresse le culte public. Leur théocratie s'étend bien aussi entiérement sur le temporel que sur le spirituel : mais les soins profanes ne leur paroissent pas mériter de les occuper; ils abandonnent toujours l'administration de l'état à des délégués qu'ils ont jugés dignes de leur confiance. Cet usage a fait sortir successivement de leur vaste domination plusieurs provinces. Elles sont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand Lama, autrefois maître absolu de tout le Thibet, n'en possede aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuses des Tartares, n'ont dans aucun temps, énervé leur valeur. Endurcis par les

frimats du Nord, par les fatigues d'une vie errante ; sans cesse sous les armes, sans cesse dans les combats, ces peuples n'ont jamais discontinué d'être belliqueux. Une inquiétude ardente & sauvage les a toujours dégoûtés de leurs déserts pauvres & incultes. L'ambition a continuellement tourné leurs regards avides vers les contrées de l'Asie renommées pour leur opulence. Des nations amollies par les arts & par le climat n'ont pu soutenir les attaques de ces hommes agrestes & féroces. L'habitude de faire la guerre sans solde & sans magasins a poussé leur passion pour le pillage au-delà de tous les excès. Hors d'état d'affermir leurs conquêtes par des loix justes & une police exacte, ils ont par-tout fondé leur puissance sur la terreur & la destruction.

C'est pour arrêter les irruptions que ces brigands faisoient à la Chine, que fut élevée, environ trois siecles avant l'ere chrétienne, cette fameuse muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune jusqu'à la mer de Kamschatka, qui est terrassée par-tout & flanquée par intervalles de grosses tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire, une prodigieuse population : mais il doit aussi faire présumer qu'on y manquoit d'énergie & de science militaire. Si les Chinois avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien disciplinées ; s'ils avoient su la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il suffisoit qu'elles fussent percées à un seul endroit, pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi, les incursions des Tartares continuerent-elles jusqu'au treizieme siecle. A cette époque,

l'empire fut conquis par ces barbares, que commandoit Gengiskan. Ce sceptre étranger ne fut brisé, que lorsqu'au bout de quatre-vingt-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repassant la grande muraille ils retomberent dans la barbarie, & vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent plusieurs hordes qui se peuplerent dans le silence, & qui, avec le temps, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissentions domestiques.

Les mécontens étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares, qui depuis long-temps, ravageoient les provinces septentrionales de l'empire, s'emparerent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'Etat entier.

Cette invasion sembla moins subjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'agrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célébres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier. Une révolution si extraordinaire étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi, qui pouvoit devenir dangereux.

XVIII. Démêlés des Russes & des Chinois dans la Tartarie.

Les Russes, qui vers la fin du seizieme siecle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés, de désert en désert, jusqu'au fleuve Amur qui les conduisoit à la mer Orientale, &

jusqu'à la Selenga, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richesses.

Les Chinois comprirent que les courses des Russes pourroient, avec le temps, troubler leur tranquillité; & ils construisirent quelques forts, pour arrêter un voisin, dont l'ambition devenoit suspecte. Alors commencerent entre les deux nations des disputes vives, touchant les frontieres. Leurs chasseurs se chargeoient souvent; & l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement, les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. Les limites des deux puissances furent posées à la riviere Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Russes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pékin, dont les étrangers avoient été constamment éloignés, avec des précautions tout-à-fait mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ses maximes politiques.

XIX. La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, & s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

Cette condescendance n'inspira pas de la modération aux Russes. Ils continuerent leurs usurpations, & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'on nomma Albasink ou Jasca. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent, en 1715, le parti de se faire justice. Les guerres où le Czar étoit engagé dans la Baltique, ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de siege.

La cour de Péterſbourg fut assez éclairée pour ne se pas livrer à un ressentiment inutile. Elle fit

partir, en 1719, pour Pékin, un ministre chargé de ressusciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réussit : mais la caravane de 1721, ne s'étant pas conduite avec plus de réserve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté, que dans la suite, les deux nations ne traiteroient ensemble que sur la frontiere.

Avant ce nouvel arrangement, il partoit tous les ans de Pétersbourg, une caravane, qui, après avoir traversé des déserts immenses, étoit reçue sur la frontiere de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortoient jusqu'à la capitale de l'empire. Là, tous ceux qui la composoient étoient renfermés dans un caravenserail, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinssent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & se retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur : mais comme ce commerce étoit pour le compte de la cour, & que la vente s'en faisoit toujours sous les yeux du souverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette espece de foire, étoit une grace que le despote n'accordoit guere qu'aux gens en faveur. Tous vouloient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissoit en poussant follement les encheres ; & en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette honteuse émulation, les objets offerts étoient si peu importans, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus.

Depuis la cessation des caravanes, on a établi à Kiatcha deux grands magasins, l'un Russe & l'au-

tre Chinois, où sont déposées toutes les choses qu'on se propose d'échanger. Des commissaires des deux nations président à ce commerce, où il entre rarement des métaux. Si les Russes, qui n'en donnent jamais, sont réduits quelquefois à recevoir de l'or, ils sont obligés de le livrer à la couronne à des conditions qui la dédommagent des droits qu'elle auroit perçus sur les marchandises.

La plus considérable de celles que les Chinois apportent dans cet entrepôt, c'est le thé verd. Il est infiniment supérieur à celui que l'Europe reçoit à travers des mers immenses. Aussi les Russes sont-ils forcés de le payer jusqu'à vingt francs la livre, quoiqu'ils le revendent rarement plus de quinze ou seize. Pour se dédommager de cette perte, ils ne manquent jamais de hausser le prix de leurs pelleteries : mais cette ruse est moins à leur avantage qu'au profit du gouvernement qui perçoit une imposition de vingt-cinq pour cent, sur tout ce qui se vend, sur tout ce qui s'achete. La Douane de Kiatcha produit quelquefois à l'état jusqu'à deux millions de livres. Alors, le commerce de la Russie avec la Chine doit s'élever à six millions.

Il n'étoit pas si considérable, lorsque Pierre I essaya d'établir, par la Tartarie indépendante, une communication entre la Sibérie & l'Inde. Ce grand prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan; & il envoya en 1719 deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'existoit plus. Ses eaux avoient été détournées & conduites par différens canaux dans le lac Arall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombrage des observations répétées

qu'ils avoient vu faire. Un accident si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. On avoit perdu cet objet de vue, lorsque, vers l'an 1738, les habitans des deux Bucharies, connus sous le nom de Bucharsis, souhaiterent eux-mêmes de négocier avec la Russie. Pour encourager ce desir inattendu, le fisc se relâcha d'une partie des droits énormes qu'il exige généralement. Orenbourg devint le théâtre de ce nouveau commerce. Les Tartares y portent, de leur propre territoire, ces belles toulopes de petits agneaux, dont on éventre les meres, pour avoir des peaux moirées, blanches & fines. Ils y portent différentes marchandises qu'ils ont tirées de l'Indostan, & en particulier une assez grande quantité de diamans bruts. Ils y portent environ quatre cents quintaux d'excellente rhubarbe. Chaque quintal coûte 500 livres, & le college du commerce le vend à peu près le double.

Il faut se former une idée moins avantageuse des liaisons de la Russie avec les Indes, par la mer Caspienne. Ce fut pourtant, dans les siecles les plus reculés, la voie par où l'Europe & l'Asie communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savans des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens & d'autres aussi authentiques, donnent de la vraisemblance au naufrage de quelques Indiens sur les côtes de l'Elbe du temps d'Auguste, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitans de l'Inde auroient

pu naviguer sur les mers germaniques. Mais étoit-il plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie? Les Indiens alloient en Perse, s'embarquoient sur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, & delà pouvoient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la Baltique.

Il y eut, & dans tous les temps il y aura des hommes entreprenans. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente; & que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulieres. Il est curieux, il désire de voir & de s'instruire. La soif des connoissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire & de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misere le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendroit que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorans & des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrepides qui courent après les dangers. Quelques-uns sans courage & sans vertus ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées, en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, & qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émi-

grations conſtantes, les vexations des mauvais gouvernemens, l'intolérance religieuſe, & la fréquence des peines infamantes, qui pouſſent le coupable d'une région où il ſeroit obligé de marcher la tête baiſſée, dans une région où il puiſſe effrontément ſe donner pour un homme de bien, & regarder ſes ſemblables en face.

Les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du ſeizieme ſiecle, & lié un commerce avec la Ruſſie, qu'ils formerent le projet de s'ouvrir, à la faveur du Volga & de la mer Caſpienne, une route en Perſe beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, pour ſe rendre dans le golfe Perſique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie ſeptentrionale de la Perſe, que baigne la mer Caſpienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les ſoies de Schirvan, du Manzeradan, & plus particuliérement celles du Ghilan, ſont les meilleures de l'Orient, & pouvoient ſervir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore aſſez formé, pour ſurmonter les obſtacles que devoit trouver une entrepriſe ſi vaſte & ſi compliquée.

Ces difficultés n'effrayerent pas quelques années après un duc de Holſtein, qui avoit établi dans ſes états des fabriques de ſoie. Il vouloit en tirer les matieres premieres de la Perſe, où il envoya des ambaſſadeurs, dont il n'eſt reſté que la relation de leur voyage.

Lorſque la France ſe fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ſes ports les ſoies de la Perſe par la Ruſſie. La funeſte paſſion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'au-

tres, imaginés par quelques hommes éclairés, pour la prospérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas possible que Pierre I, guidé par son génie, par son expérience, & par les étrangers qui le servoient de leurs lumieres, ne sentît, à la fin, que c'étoit à ses peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perse, & de proche en proche de celles des Indes. Aussi ce grand prince n'eût-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleversé l'empire des Sophis, qu'il s'empara, en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Caspienne. La chaleur du climat, l'humidité du sol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conserver ses conquêtes. Cependant la Russie ne se détermina à abandonner les provinces usurpées, que, lorsqu'en 1736, elle vit Koulikan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Péterslbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorsqu'un Anglois, nommé Elton, forma, en 1741, le projet de le donner à sa nation. Cet homme entreprenant servoit en Russie. Il conçut le dessein de faire passer par le Volga & par la mer Caspienne des draps de son pays, dans la Perse, dans le nord de l'Indostan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une suite de ses opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandises que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Asie, faisoient payer un prix excessif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloise de Moscovie, & le ministere Russe le favorisa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carriere, que Koulikan, auquel il falloit des instrumens hardis & actifs pour seconder son ambition, réussit à l'attacher à son service, & à

acquérir par son moyen l'empire de la mer Caspienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahison, révoqua, en 1746, tous les privileges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remede à un si grand mal. La mort violente du tyran de la Perse, étoit bien plus propre à rassurer les esprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les Etats du Sophi dans l'anarchie, fit repasser dans les mains des Russes le sceptre de la mer Caspienne. C'étoit un préliminaire nécessaire pour ouvrir le commerce avec la Perse & avec les Indes : mais il ne suffisoit pas pour le faire réussir. Les Arméniens opposoient au succès une barriere presque insurmontable. Une nation active, accoutumée aux usages de l'Orient, en possession de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaisons toutes formées de temps immémorial, descendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vastes spéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aisément supplantée. La cour de Russie ne l'espéra pas. Aussi chercha-t-elle à grossir le nombre de ces habiles négocians, très-anciennement établis à Astracan. Le succès n'a pas couronné ses vues. On travaille à surmonter les obstacles qui l'ont empêché ; & il faut beaucoup attendre du nouvel esprit qui paroît animer toute la Russie.

XX. Etendue, gouvernement, population, revenus de la Russie.

Cet empire qui, comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, est devenu, avec le temps, le plus vaste de l'univers. Son étendue, d'Orient en Occident, est de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cents du Sud au Nord.

A l'exception des provinces conquises au commencement du siecle sur les bords de la mer Baltique,

tique, qui ont conservé tous les droits dont elles jouissoient; de l'Ukraine, qui a été maintenue dans quelques-uns des siens; de ces hordes errantes qu'il n'étoit pas possible d'assujettir à une police réguliere: toutes les autres parties de l'empire sont asservies à la même forme de gouvernement.

Sous ses loix arbitraires, vit dans l'ignorance un clergé autrefois redoutable, mais devenu docile depuis qu'on l'a dépouillé des possessions que la superstition lui avoit prodiguées, & du million d'esclaves qui les exploitoit.

Vient ensuite un corps de noblesse qui tient dans ses mains la plupart des terres, & dans sa dépendance tous les malheureux qui les arrosent de leurs sueurs.

Après eux, marche la classe des hommes libres. Elle est si obscure, que l'Europe en a long-temps ignoré l'existence. On sait aujourd'hui qu'elle est composée de quelques étrangers, la plupart Allemands, que l'inquiétude à déterminés ou le besoin réduits à chercher une nouvelle patrie; de plusieurs nationaux heureux ou intelligens, dont on a successivement brisé les chaînes, & qui exercent dans les villes les arts & le commerce; d'un petit nombre de cultivateurs, qui ont la disposition absolue des foibles héritages que leur ont transmis leurs peres. La propriété de ces laboureurs, devient peu-à-peu la proie de quelque homme riche qui, par des avances intéressées, a favorisé leur paresse ou leurs profusions.

Enfin la derniere classe de l'état, si l'on peut lui donner ce nom, ce sont les esclaves. Au commencement du seizeme siecle, on n'en voyoit que peu, tous pris à la guerre. Les seigneurs possédoient alors des fiefs, & le peuple cultivoit des terres qui lui appartenoient. Un nouvel ordre de

choses s'établit, après la conquête de Cazan & d'Astracan. Ces belles & fertiles provinces attiroient si puissamment les paysans Russes, que pour arrêter une émigration qui devenoit générale, on publia en 1556, la loi rigoureuse qui les attachoit tous à la glebe. A cette funeste époque, ils cesserent d'avoir la propriété de leurs biens & de leur personne. Le joug s'est appesanti depuis, & l'espece humaine a été de plus en plus dégradée.

C'est sans doute la raison qui a retardé ou anéanti la population dans toute l'étendue de l'empire. En 1755, il n'avoit que huit millions neuf cents soixante-cinq mille trois cents seize mâles. En supposant le nombre des femmes égal à celui des hommes, c'étoit dix-sept millions neuf cents trente mille six cents trente-deux ames. On ajoutoit à ce nombre les douze cents mille habitans des provinces arrachées à la Suede, au commencement du siecle; & il se trouvoit que la Russie avoit alors sous sa domination dix-neuf millions cent trente mille six cents trente-deux sujets; sans compter le clergé, la noblesse & l'armée. Si les guerres contre la Prusse, contre la Pologne, contre la Turquie; si les maladies épidémiques; si les rebellions ont occasionné depuis une diminution sensible dans la population ancienne : les grandes acquisitions faites récemment dans la Lithuanie doivent avoir rempli le vuide formé par ces fléaux terribles.

Dans les états où les hommes ne sont pas multipliés, le revenu public ne sauroit être considérable. En argent il n'étoit presque rien, lorsque Pierre I arriva au trône. Ce prince le fit monter à trente-cinq millions. Anne le porta à soixante, & Elisabeth à cent vingt. Il fut poussé plus loin durant la guerre contre les Turcs, mais pour rede-

venir, à la paix, ce qu'il avoit été avant les troubles. A cette époque, le fisc devoit, aux Génois & aux Hollandois, d'assez grandes sommes qui depuis, ont été acquittées. Il devoit à la nation près de deux cents millions en billets de banque, pour lesquels il avoit hypothéqué une assez grande quantité de cuivre distribuée dans les différentes caisses de l'empire.

C'est une opinion généralement reçue que les peuples succombent sous le poids des taxes. Après même que le fardeau aura été beaucoup allégé, il le faudra alléger encore, si les arts ne se multiplient pas, si l'agriculture, en particulier, ne prend pas des accroissemens remarquables.

On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les contrées les plus septentrionales. Rien ne peut prospérer dans ces climats glacés. Ce sera toujours avec des oiseaux, avec des poissons, avec des bêtes fauves, que se nourriront, que s'habilleront, que payeront leur tribut, les habitans dispersés de loin en loin, dans ce climat dur & sauvage.

A mesure qu'on s'éloigne du Nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Dans la plupart des provinces, il ne manque au laboureur que des outils moins imparfaits, de meilleures méthodes, & de plus grands moyens d'exploitation. Le progrès des lumieres doit faire espérer que ces vices seront enfin corrigés. On portera une attention particuliere sur l'Ukraine, l'une des plus fertiles contrées du monde connu. La Russie en tire la plupart de ses consommations, la plupart des objets de son commerce; & elle n'en obtient pas la vingtieme partie de ce qu'on pourroit lui demander.

On réussira d'autant plus facilement à exciter les

travaux champêtres, que les Ruſſes n'aiment pas le ſéjour de villes, qu'ils ont ſous la main le fer, ce grand & ineſtimable mobile de l'agriculture. La nature l'a prodigué à la plupart des contrées de l'empire, & l'a donné à la Sibérie auſſi parfait qu'à la Suede même. A l'extraction du fer, on ajoutera celle de ces précieux métaux, qui ont enflammé la cupidité de toutes les nations & de tous les ſiecles. Les mines d'argent, près d'Agun, ſont connues très-anciennement; & l'on a découvert depuis peu des mines d'argent & d'or dans le pays des Baskirs. Il eſt des peuples auxquels il conviendroit de condamner à l'oubli ces ſources de richeſſe. Il n'en eſt pas ainſi de la Ruſſie, où toutes les provinces intérieures ſont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à peine ces ſignes de convention qui repréſentent toutes choſes dans le commerce.

XXI. Commerce général de la Ruſſie.

Celui que les Ruſſes ont ouvert avec la Chine, avec la Perſe, avec la Pologne, a principalement pour baſe les fourrures d'hermine, de zibeline, de loup blanc, de renard noir que fournit la Sibérie. Quoique le caprice des conſommateurs ait porté la valeur de ces précieuſes pelleteries au-delà de ce qu'on pouvoit eſpérer, le prix en augmente encore. On devroit étendre les liaiſons à de nouveaux objets.

Les échanges de l'empire avec les états du Grand Seigneur étoient comptés pour rien ou pour peu de choſe. Ils ne tarderont pas à devenir conſidérables, ſi l'on ſait profiter du droit acquis, par les derniers traités, de paſſer de la mer Noire dans la mer Méditerranée, & de la mer Méditerranée dans la mer Noire. Ce privilege qu'aucune nation n'avoit encore obtenu, qu'aucune nation n'a pu obtenir depuis, doit donner au commerce & à la

navigation des Ruſſes une extenſion, dont il ſeroit téméraire de fixer le terme.

Cependant, ce ſeroit toujours ſur les côtes de la mer Baltique que ſe feroient les plus grands enlévemens des productions du pays, puiſqu'il eſt prouvé qu'il ſort habituellement un neuvieme de plus en marchandiſes, par le ſeul port de Péterſbourg, que par les autres quarante-deux douanes de l'empire. En 1773, les exportations de la Ruſſie, en comptant le droit de vingt-cinq pour cent que prend le ſouverain, s'éleverent à 106,401,735 livres. Les importations, y compris le même droit, ne paſſerent pas 66,544,005 livres. Par conſéquent, la balance apparente fut de 39,557,830 livres. Nous avons dit la balance apparente. Il eſt connu, de tous ceux à qui ces matieres ſont familieres, que les objets qui entrent dans le pays étant généralement d'un moindre volume que ce qui en ſort, ils ſont une occaſion plus ordinaire de fraude.

Il n'eſt point d'état auſſi heureuſement ſitué que la Ruſſie pour étendre ſon commerce. Preſque toutes les rivieres y ſont navigables. Pierre I voulut que l'art ſecondât la nature, & que divers canaux joigniſſent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans ſont achevés. Il en eſt qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même, dont on n'a fait que donner le plan. Tel eſt le grand projet de réunir la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en creuſant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureuſement, ces moyens, qui rendent ſi facile la circulation des denrées dans tout l'empire, & qui ouvrent une communication aiſée avec toutes les parties du globe, ſont devenus inutiles par des obſtacles multipliés. Le gouvernement a levé une partie des gênes qu'oppoſoient des inſti-

tutions vicieuses. Les entraves qui tiennent aux mœurs feront plus de résistance.

Pierre I voulut que les serfs, qui auroient en leur possession 2,500 livres, eussent le droit de rompre leurs fers; à condition qu'eux & leurs descendans payeroient annuellement aux héritiers de leur ancien maître, ce qu'il exigeoit d'eux avant leur liberté. Ces nouveaux bourgeois, sans éducation & sans principes, devinrent la plupart marchands, porterent dans leur nouvel état les vices qu'ils avoient contractés dans la servitude, & les transmirent à leur postérité. La génération actuelle se sent encore de son origine.

Les loix ne permettent pas aux négocians étrangers d'acheter les productions de l'empire ailleurs que dans les ports; & par la nature du gouvernement, les nationaux n'ont pas ou ne peuvent pas paroître avoir des capitaux assez considérables pour y former de grands magasins. C'est donc une nécessité qu'on charge des achats quelque agent Russe qui, à l'époque du traité, exige toujours la moitié du prix convenu; le reste devant être payé à la livraison des marchandises. Elles sont rarement ce qu'elles devroient être; & cependant le commettant se dispense rarement de les recevoir, ou parce qu'il a des ordres à remplir, ou parce qu'il craint, avec raison, de perdre toutes ses avances.

L'étranger a-t-il des objets à vendre? Il ne trouve des acheteurs qu'en leur accordant un an ou dix-huit mois de crédit. Au terme du payement, ils demandent ordinairement un nouveau délai. Leur est-il refusé; on les condamne à un intérêt de dix-huit pour cent. Plus la dette s'accroît, plus la volonté ou la possibilité d'y satisfaire s'éloignent. L'atrocité même des réglemens imaginés pour empêcher ou pour punir les banqueroutes, est fa-

vorable aux débiteurs insolvables ou de mauvaise foi. Il est rare que la pitié des juges ou la corruption des courtisans ne les garantissent des peines décernées par la loi contre eux. Des protections puissantes assouviront bien, s'il le faut, les vengeances d'un créancier trompé : mais après ces arrêts, achetés à très-haut prix ; il n'en sera que plus surement déchu de l'espoir de rien sauver de ce qui lui étoit dû.

Ces infidélités, ces déprédations n'ont pas empêché que le commerce de l'empire ne fît d'assez grands progrès. Ils auroient été plus rapides, plus considérables, si les avantages physiques & naturels n'eussent été opiniâtrément combattus pas des causes morales ou politiques ; si un ministere séduit ou corrompu n'eût arrêté la concurrence, en favorisant l'Angleterre au préjudice des autres nations. Un meilleur esprit, dans cette partie intéressante d'administration, contribueroient beaucoup à la félicité publique. Voyons l'influence que peut y avoir l'armée.

XXII. Forces militaire de la Russie.

A l'élévation de Pierre I au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille strelits indisciplinés & féroces, qui n'avoient de courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le souverain qu'ils déposoient ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince cassa cette milice séditieuse, & parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe. Depuis la mort du réformateur de l'empire, les troupes ont été encore perfectionnées & surtout multipliées. On les a vues s'élever successivement jusqu'à trois cents soixante-quinze mille quatre cents cinquante-sept hommes.

Malgré la valeur, le nombre, la discipline de ses troupes, la Russie est de toutes les puissances

celle qui doit le plus ménager son sang. Le désir d'accroître un territoire, déjà trop étendu, ne doit pas l'entraîner loin de ses frontieres, & la déterminer à des hostilités. Jamais elle ne parviendra à former un état contigu & serré, à devenir un peuple éclairé & florissant, à moins qu'elle n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut la forcer à s'écarter de cet heureux systême.

Du côté du Nord, l'empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le seroit par des escadres ou des forteresses.

Un bataillon & quelques pieces de campagne disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'Orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne, ou dans l'immense désert qui la sépare de la Russie.

Au Midi, les séditions, l'ignorance & l'indiscipline, tous les genres de corruption qui dégradent un peuple, ébranloient depuis un siecle l'empire Ottoman. La Russie a surpris les Turcs dans cet état de dégradation, & les a affoiblis encore. Elle a rompu les liens qui attachoient les Tartares à cette domination; & en se faisant céder quelques forts, quelques rades dans la Crimée, s'est assurée à elle-même la faculté de mouvoir, au gré de sa politique, cette cavalerie infatigable, destructive & féroce.

Que peut craindre, à l'Occident, la Russie des Polonois qui n'ont jamais eu, ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui ont été dépouillés depuis peu de la moitié de leur territoire?

La Suede perdit, au commencement du siecle,

celles de ses conquêtes qui lui donnoient des forces & de la richesse. Ce que sa nouvelle constitution pourra lui rendre d'énergie, n'en fera jamais une puissance redoutable. Loin d'être en état de s'agrandir aux dépens des Russes, elle aura toujours à craindre de se voir dépouiller par eux de ce qui lui reste de la Finlande.

Il seroit possible que la faute qu'a faite la cour de Pétersbourg, en rapprochant le territoire Prussien de ses possessions, occasionnât un jour des hostilités. Des circonstances favorables détermineront peut-être ce nouveau voisin à faire valoir les prétentions des chevaliers Teutons sur la Livonie; & alors le sang des Russes & des Prussiens teindroit les eaux de la Baltique, & se mêleroit sous les murs de Riga. Cependant l'ambition du Brandebourg sera habituellement trop contrariée du côté de l'Allemagne, pour qu'elle puisse beaucoup alarmer le Nord.

On voit, par ces observations, que l'empire pourroit beaucoup diminuer ses forces de terre, si leur destination unique étoit de garantir ses provinces de l'invasion : mais comme leur principal emploi est de retenir sous le joug des peuples toujours mécontens d'un gouvernement oppresseur, il n'est pas aisé de déterminer à quel point elles devroient être réduites. La marine doit être envisagée sous un autre point de vue.

Les foibles relations de la Russie avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre, lorsque les Anglois, cherchant un passage par les mers du Nord pour arriver aux Indes Orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moscou, & y jetterent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de com-

munication pour la Ruſſie, quand Pierre I entreprit d'attirer, dans la mer Baltique, les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de ſon empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son eſprit de création le porta bientôt plus loin; & il eut l'ambition de devenir une puiſſance maritime.

Cependant ſes premiers ſoins ſe bornerent à faire conſtruire des bâtimens propres à la défenſe de ſes côtes, à l'attaque des côtes voiſines. Ce ſont des galeres de différentes grandeurs, dont quelques-unes ſont diſpoſées pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'infanterie. Comme ce ſont des ſoldats, tous inſtruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages, il n'y a ni retardement, ni dépenſe à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement ſe fait où l'on eſt le moins attendu.

La deſcente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un camp retranché. Une partie de l'armée eſt chargée de ſa garde; le reſte ſe répand dans le pays qu'il faut mettre à contribution. L'expédition faite, on ſe rembarque pour recommencer ailleurs le ravage & la deſtruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens!

Cet heureux eſſai enhardit le réformateur de la Ruſſie à vouloir de grands vaiſſeaux; & ce fut à Cronſtadt, qui ſert de port à Péterſbourg, qu'il plaça ſes flottes.

La mer n'eſt pas aſſez large devant le baſſin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer, ſont violemment pouſſés par l'impétuoſité de la Neva, ſur les côtes dangereuſes de la Finlande. On y arrive par un canal ſi rempli d'écueils, qu'il faut un temps fait exprès pour les éviter. Les navires s'y pour-

rissent vîte. L'expédition des escadres est retardée plus long-temps qu'ailleurs par les glaces. On ne peut sortir que par un vent d'Est, & les vents d'Ouest regnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'est qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaisseaux n'arrivent à Cronstadt, qu'après avoir passé, avec de grands dangers, un bas-fond qui se trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre I n'avoit eu cette prédilection aveugle que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aisément comprendre que Cronstadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de ses forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui se refusoit beaucoup moins à cette importante destination. Peut-être même des réflexions plus profondes l'auroient-elles convaincu qu'il n'étoit pas encore temps d'aspirer à ce genre de puissance.

Il est démontré, par la raison & par l'expérience, qu'une marine militaire doit avoir pour base une marine marchande. La Russie est de toutes les nations de l'Europe celle que l'abondance de ses munitions navales, que le volume & la quantité de ses productions appelleroient à une navigation plus vive & plus étendue. Cet empire n'avoit pas pourtant un seul bâtiment à l'époque où l'on voulut lui donner des flottes. Un instituteur qui auroit connu la marche naturelle des choses, auroit donc tourné ses premiers regards vers une navigation commerçante. Cet ordre politique fut interverti; & les successeurs de Pierre I ne se sont jamais écartés de ce mauvais système. Nul d'entre eux n'a pensé à surmonter les obstacles que des institutions vicieuses

opposoient à des expéditions mercantilles, qui auroient formé de bons équipages. Tous se sont bornés à maintenir, à multiplier des escadres, qui ne peuvent avoir, ni instruction, ni expérience. Au temps où nous écrivons, cette marine, inutilement ruineuse, est formée sur la Baltique par trente vaisseaux de ligne & vingt-une frégates; dans les mers d'Azoph, par onze bâtimens de guerre tirant à peine onze pieds d'eau; & aux embouchures du Danube, par sept à huit grandes barques armées d'assez gros canons. Il conviendroit de réformer la plus grande partie de ces forces, jusqu'à ce qu'on eût préparé les moyens de les rendre utiles.

XXIII. Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourroit employer pour les surmonter.

Les changemens que nous nous sommes permis d'indiquer, sont indispensables pour rendre la Russie florissante, mais ne sauroient suffire. Pour donner à cette prospérité quelque consistance, il faudroit donner de la stabilité à l'ordre de la succession. La couronne de cet empire fut long-temps héréditaire. Pierre I la rendit patrimoniale. Elle est devenue comme élective à la derniere révolution. Cependant, toute nation veut savoir à quel titre on lui commande; & le titre qui la frappe le plus est celui de la naissance. Otez aux regards de la multitude ce signe visible, & vous remplirez les états de révoltes & de dissentions.

Mais il ne suffit pas d'offrir aux peuples un souverain qu'ils ne puissent pas méconnoître. Il faut que ce souverain les rende heureux; ce qui est impossible en Russie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'esclavage, quelque sens qu'on veuille donner à cette expression, est l'état dans lequel est tombée toute la nation. Parmi les sujets, qu'on regarde comme libres dans cet empire, il n'en est aucun qui ait la sureté morale de sa personne, la

propriété conſtante de ſes biens, une liberté qu'il ne puiſſe perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

Sous un tel gouvernement, il ne ſauroit exiſter de lien entre les membres & leur chef. S'il eſt toujours redoutable pour eux, toujours ils ſont redoutables pour lui. La force publique, dont il abuſe pour les écraſer, n'eſt que le produit des forces particulieres de ceux qu'il opprime. Le déſeſpoir ou un ſentiment plus noble peuvent, à chaque inſtant, les tourner contre lui.

Le reſpect qu'on doit à la mémoire de Pierre I, ne doit pas empêcher de dire qu'il ne lui fut pas donné de voir l'enſemble d'un Etat bien conſtitué. Il étoit né avec du génie. On lui inſpira l'amour de la gloire. Cette paſſion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, oppoſoient à ſes entrepriſes. Avec ces vertus & les étrangers qu'il appella à lui, il réuſſit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit pluſieurs réglemens néceſſaires pour le ſuccès de ſes hardis projets : mais quoique la renommée lui ait prodigué de toutes parts le ſublime titre de légiſlateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractere féroce. On ne le vit pas s'élever juſqu'à combiner la félicité de ſes peuples avec ſa grandeur perſonnelle. Après ſes magnifiques établiſſemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la ſervitude & dans l'oppreſſion. Il ne voulut rien relâcher de ſon deſpotiſme; il l'aggrava peut-être, & laiſſa à ſes ſucceſſeurs cette idée atroce & deſtructive, que les ſujets ne ſont rien & que le ſouverain eſt tout.

Depuis ſa mort, ce mauvais eſprit s'eſt perpé-

tué. On n'a pas voulu voir que la liberté est le premier droit de tous les hommes; que le soin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute société raisonnablement ordonnée; & que le crime de la force est d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Ainsi l'a pensé Catherine II. A peine cette célèbre princesse avoit pris les rênes du gouvernement, qu'il se répandit de tous côtés qu'elle vouloit régner sur des hommes libres. Au moment où ses intentions commençoient à transpirer, plus de cent mille serfs se disposerent à la révolte contre leurs maîtres. Plusieurs des seigneurs, qui habitoient leurs terres, furent massacrés. Cette agitation, dont les suites pouvoient bouleverser l'état, fit comprendre qu'il falloit apprivoiser les ours avant de briser leurs chaînes, & que de bonnes loix & des lumieres devoient précéder la liberté.

Aussi-tôt est conçu un projet de législation; & l'on veut que ce code soit approuvé par les peuples eux-mêmes, pour qu'ils le respectent & le chérissent comme leur ouvrage. *Mes enfans*, dit la souveraine aux députés de ses vastes états : *Mes enfans, pesez avec moi l'intérêt de la nation; formons ensemble un corps de loix qui établisse solidement la félicité publique.*

Cathérine pensa ensuite à former des hommes; & ce fut un mot hardi, & d'une vérité frappante, adressé à Pierre I, qui dirigea son plan. Ce prince se promettoit le plus grand succès du retour des jeunes gens qu'il avoit envoyés puiser des lumieres dans les contrées les plus éclairées de l'Europe. Son bouffon, qui l'écoutoit, plia, le plus fortement qu'il put, une feuille de papier, la lui présenta, & le défia d'effacer ce pli. Mais s'il n'étoit pas possible d'amender le Russe barbare : com-

ment eſpérer d'amender le Ruſſe corrompu? S'il n'étoit pas poſſible de donner des mœurs à un peuple qui n'en avoit point : comment eſpérer d'en donner à un peuple qui n'en a que de mauvaiſes? Ces conſidérations déterminerent Cathérine à abandonner à elle-même la génération actuelle, pour ne s'occuper que des races futures.

Par ſes ſoins ſe ſont élevées des écoles, où la jeune nobleſſe des deux ſexes, eſt inſtruite dans les ſciences utiles, dans les arts agréables. Les ſages, qui ont vu de près ces inſtitutions, y ont blâmé trop de frivolité ou trop de faſte : mais la réflexion & l'expérience corrigeront, un peu plutôt, un peu plus tard, ce qu'elles peuvent avoir de défectueux.

D'autres établiſſemens, peut-être encore plus néceſſaires, ont été formés en faveur du peuple. C'eſt-là que de jeunes garçons, que de jeunes filles reçoivent ſéparément, pendans quinze ans, tous les genres d'inſtruction convenables aux emplois & aux métiers qu'ils doivent exercer. Lorſque les vertus ſociales auront jetté de profondes racines dans leur cœur; lorſqu'on y aura gravé que l'honneur eſt la plus noble récompenſe d'une ame honnête, que la honte en eſt le plus redoutable châtiment, ces éleves, nés dans l'eſclavage, n'auront plus de maître & ſeront citoyens dans toute l'étendue du terme. Les bons principes, dont on les aura nourris, ſe répandront, avec le temps, du centre de l'empire aux provinces les plus reculées; & avec les mœurs, qui en découlent néceſſairement, s'étendra une liberté bien ordonnée, d'où doit résulter le bonheur de la nation, ſous le joug facile des loix.

Pour accélérer les progrès, toujours trop lents, d'une ſage légiſlation, d'une bonne éducation, il

faudroit peut-être choiſir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maiſons, les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faudroit appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'aſile qu'on leur auroit préparé, leur aſſurer une ſubſiſtance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'eût aucun domaine dans la contrée. Il faudroit accorder la tolérance à toutes les religions, & par conſéquent permettre des cultes particuliers & domeſtiques, & n'en point permettre de public.

C'eſt de-là que le levain de la liberté s'étendroit dans tout l'empire. Les pays voiſins verroient le bonheur de ces colons, & ils voudroient être heureux comme eux. Jetté chez des ſauvages, je ne leur dirois pas, conſtruiſez une cabane qui vous aſſure une retraite contre l'inclémence des ſaiſons; ils ſe moqueroient de moi : mais je la bâtirois. Le temps rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance; le ſauvage le verroit, & l'année ſuivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple eſclave, ſois libre : mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la déſireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premieres dépenſes que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejetter ſur les ſurvivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient ſans l'avoir acquittée. Cette politique ſeroit auſſi fauſſe qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don ſa perſonne, ſes forces, ſes talens, ſa vie, ne vous gratifie-t-il pas aſſez? Faut-il qu'il vous paye la rente du don qu'il vous fait? Lorſqu'il ſera opulent;

opulent; alors vous le traiterez comme votre sujet : encore attendrez-vous la troisieme ou quatrieme génération, si vous voulez que votre projet prospere, & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le temps de connoître les avantages.

Ce plan est, à peu de chose près, celui qu'adopta Catherine, à son avénement au trône. Quarante mille Allemands, séduits par les avantages immenses qu'on leur offroit, prirent, en 1764 & en 1765 la route de la Russie, où ils ne trouverent que l'esclavage, la misere, la mort; & où le peu qui a échappé à ces calamités languit dans l'attente d'une fin prochaine. Le bien qu'on se proposoit a été beaucoup retardé par ce crime de l'humanité, par ce crime de la politique : mais il y faut encore tendre par tous les moyens possibles.

Dans ce nouvel ordre de personnes & de choses, où les intérêts du monarque ne seront plus que ceux de ses sujets, il faudra, pour donner des forces à la Russie, tempérer l'éclat de sa gloire; sacrifier l'influence qu'elle a prise dans les affaires générales de l'Europe; réduire Pétersbourg, devenu mal à propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce; transporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'est de ce centre de la domination, qu'un souverain sage, jugeant avec connoissance des besoins & des ressources, pourra travailler efficacement à lier entre elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantissement de tous les genres d'esclavage, il sortira un tiers état, sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumieres.

Jusqu'à cette époque, la cour de Russie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en

appellant des hommes célébres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangeres périssent dans nos serres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg; inutilement on enverra à Paris & à Rome des éleves sous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, seront forcés d'abandonner leur talent, pour se jetter dans des conditions subalternes qui les nourrissent. En tout il faut commencer par le commencement; & le commencement est de mettre en vigueur les arts méchaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs peres, se mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poëtes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. Leurs productions deviendront nécessaires aux hommes opulens, & ils les acheteront. Tant qu'on est dans le besoin, on travaille; on ne cesse de travailler que quand le besoin cesse. Alors naît la paresse; avec la paresse, l'ennui: & par-tout les beaux arts sont les enfans du génie, de la paresse & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la société, & vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs opposer à ces brigands une portion d'entre eux, & voilà des soldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font sentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au soldat: vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous soldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos

danſes & nos chanſons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le temps, cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef, contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple, contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature; auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenſes s'épuiſer ſans fruit; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez preſque au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y reſterez juſqu'à ce que les circonſtances faſſent ſortir de votre propre ſol une police indigene, dont les lumieres étrangeres peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en eſpérez pas davantage, & cultivez votre ſol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'eſt que les ſciences & les arts nés ſur votre ſol, s'avanceront peu à peu à leur perfection, & que vous ſerez des originaux; au lieu que ſi vous empruntez des modeles étrangers, vous ignorerez la raiſon de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'eſt permis de tracer de la Ruſſie, pourra paroître un hors-d'œuvre: mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puiſſance qui, depuis quelques années, joue un rôle ſi fier & ſi éclatant. Il faut parler maintenant des liaiſons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.

XXIV. Commerce de la Chine avec les régions voiſines.

La Chine eſt le pays de la terre où il y a le moins de gens oiſifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ſes productions, l'attente de la diſette qui s'avance, remplit tous les

citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas, faux & trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux monnoyeurs, qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare, par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans la suite, la cour paya les magistrats & l'armée, partie en cuivre & partie en papier. Les esprits se révolterent contre une innovation si dangereuse, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois siecles, la monnoie de cuivre est la seule monnoie légale.

Malgré le caractere intéressé des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-temps très-peu de chose. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on désira, plus qu'on n'avoit fait, de fréquenter les ports voisins, & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs, que l'ancien gouvernement, favorisa ce moyen d'accroître les richesses de la nation. Les expéditions qui, jusqu'alors, n'avoient été permi-

ses que par la tolérance intéressée des commandans des provinces maritimes, se firent ouvertement. Un peuple dont la sagesse étoit célèbre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandises qu'il pouvoit fournir; & son activité embrassa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été surement plusieurs fois conquise par eux, & qu'on a vue, tantôt esclave, tantôt indépendante des Chinois dont elle est actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achetent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils payent avec des moutons, des bœufs, des fourrures & sur-tout du ginseng. Cette plante croît sur les confins de la Tartarie, près de la grande muraille. On la retrouve aussi dans le Canada. Sa racine est un navet, tantôt simple, tantôt divisé en deux. Alors, elle a quelque ressemblance avec les parties inférieures de l'homme, d'où lui viennent les noms de ginseng à la Chine, & de garent-oguen chez les Iroquois.

La tige, qui se renouvelle tous les ans, laisse, en tombant, une impression sur le collet de la racine, de sorte qu'on connoît l'âge de la plante par le nombre des impressions, & son âge en augmente le prix. Cette tige basse, simple, garnie seulement de deux ou trois feuilles divisées en cinq folioles, se termine en une petite ombelle de fleurs. Les

fleurs sont composées de cinq pétales & autant d'étamines portées sur un pistil, qui, recouvert de son calice, devient un petit fruit charnu, rempli de deux ou trois petites semences. Il avorte dans quelques fleurs.

La racine du ginseng a plusieurs vertus, dont les plus reconnues sont de fortifier l'estomac & de purifier le sang. On lui donne de la transparence par un procédé à peu près pareil à celui que les Orientaux emploient pour le salep. Ce ginseng préparé est si précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher.

Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne pour le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déjà fait connoître le commerce des Chinois avec les Russes. Il deviendra considérable, si les deux gouvernemens cessent d'opprimer un jour leurs négocians.

Celui que l'empire a ouvert avec les habitans de la petite Bucharie se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps en échange des grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens ou dans leurs rivieres. Ces liaisons, actuellement languissantes, ne prendront un grand accroissement que lorsqu'on aura instruit ces barbares dans l'art d'exploiter les mines, dont leurs montagnes sont remplies.

La Chine est séparée des états du Mogol, & des autres contrées de l'Inde, par des sables mouvans

ou par des rochers entassés qui rendent impraticable toute communication avec ces régions si riches. Aussi n'ajoutent-elles rien au foible commerce que cette nation fait annuellement par terre. Celui que la mer lui ouvre est plus considérable.

L'empire ne confie guere à l'Océan que du thé, des soieries & des porcelaines. Au Japon, ces objets sont payés avec de l'or & du cuivre; aux Philippines, avec des piastres; à Batavia, avec des épiceries; à Siam, avec des bois de teinture & des vernis; au Tonquin, avec des soies grossieres, à la Cochinchine, avec de l'or & du sucre. Les retours ne passent pas trente-cinq ou quarante millions, quoique les Chinois doublent leurs capitaux dans ce commerce. Dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, ils ont pour agens ou pour associés les descendans de ceux de leurs concitoyens qui se refuserent au joug des Tartares.

Ces liaisons, qui d'un côté se terminent au Japon, & de l'autre aux détroits de Malaca & de la Sonde, auroient acquis vraisemblablement plus d'extension, si les constructeurs Chinois, moins asservis aux anciens usages, avoient daigné s'instruire à l'école des navigateurs Européens.

On imagineroit sans peine que ce dédain d'un peuple pour les connoissances d'un autre peuple est un des principaux caracteres de la barbarie, ou peut-être même de l'état sauvage. Cependant, il est aussi le vice d'une nation policée. Un sot orgueil lui persuade qu'elle sait tout, ou que la chose qu'elle ignore ne vaut pas la peine d'être apprise. Elle ne fait aucun progrès dans les sciences; & ses arts persistent dans une médiocrité dont ils ne se tireront que par un hasard que le temps peut amener ou ne pas amener. Il en est alors d'une con-

trée comme d'un cloître ; & c'est une image très-juste de la Chine que la lumiere environne, sans pouvoir y percer : comme s'il n'y avoit aucun moyen d'en bannir l'ignorance, sans y laisser entrer la corruption. Où en seroient les nations de l'Europe, si infectées d'une vanité masquée de quelque préjugé, elles ne s'étoient éclairées réciproquement ? Celle-ci doit à celle-là le germe de la liberté ; l'une & l'autre à une troisieme, les vrais principes du commerce ; & cette espece d'échange est bien d'une autre importance pour leur bonheur que celui de leurs denrées.

XXV. Commerce des Européens avec la Chine.

Les premiers Européens, que leur inquiétude poussa vers les côtes de la Chine, furent admis indistinctement dans toutes les rades de l'empire. Leur extrême familiarité avec les femmes ; leurs violences avec les hommes ; des actes répétés de hauteur & d'indiscrétion, les firent concentrer depuis à Canton ; le port le plus méridional de ces côtes étendues.

Leurs navires remonterent d'abord jusqu'aux murs de cette cité célebre, située à quinze lieues de l'embouchure du Tygre. Peu à peu, le port se combla, au point de n'offrir que douze à treize pieds d'eau. Alors nos bâtimens, qui de jour en jour avoient acquis plus de grandeur, furent forcés de s'arrêter à Hoang-pou, à trois milles de la place. C'est une assez bonne rade, formée par deux petites isles. Des circonstances particulieres firent accorder, en 1745, aux François la liberté d'établir leurs magasins dans celle de Wampou, qui est salubre & peuplée : mais les nations rivales sont toujours réduites à faire leurs opérations dans l'autre absolument déserte, & singuliérement mal-saine après que le riz y a été coupé.

Pendant les cinq ou six mois que les équipages

des navires Européens se morfondent ou périssent à Hoang-pou, les agens du commerce font leurs ventes & leurs achats à Canton. Lorsque ces étrangers commencerent à fréquenter ce grand marché, on les fit jouir de toute la liberté que comportoit le maintien des loix. Bientôt ils se lasserent de la circonspection nécessaire dans un gouvernement rempli de formalités. En punition de leurs imprudences, tout accès direct chez le dépositaire de l'autorité publique leur fut fermé, & ils furent tous réunis dans un seul quartier. Le magistrat ne permit une autre demeure qu'à ceux dont un hôte accrédité garantissoit les mœurs & la conduite. Ces liens furent encore resserrés en 1760. La cour avertie par les Anglois des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des commissaires qui se laisserent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maisons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilege exclusif. Ce monopole a depuis un peu diminué : mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés de nos liaisons avec la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, des porcelaines, des soies, des soieries, du vernis, du papier, de la rhubarbe & quelques autres objets moins importans.

XXVI. Quelles sont les connoissances qu'on a sur le thé que les Européens achetent à la Chine.

Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut de cinq ou six pieds, commun à la Chine & au Japon. Il se plaît dans les lieux escarpés. On le trouve plus souvent sur le penchant des colines & le long des rivieres. Les Chinois en sement des champs entiers ; les Japonois se contentent d'en garnir les lisieres de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de sept ans à sa plus grande hau-

teur. On coupe alors la tige, pour obtenir de nouveaux rejettons, dont chacun donne à peu près autant de feuilles qu'un arbrisseau entier.

Ces feuilles, la seule partie que l'on estime dans le thé, sont alternes, ovales, aiguës, lisses, dentelées dans leur contour & d'un verd foncé. Les plus jeunes sont tendres & minces. Elles deviennent plus fermes & plus épaisses en vieillissant. A leur base, se trouvent des fleurs isolées, qui ont un calice à cinq ou six divisions, autant de pétales blancs, souvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour d'un pistil. Celui-ci se change en une capsule ligneuse, arrondie, à trois côtes & trois loges remplies chacune d'une semence sphérique ou de plusieurs semences anguleuses.

Outre ce thé, connu sous le nom de thé bouy, on peut distinguer deux autres especes bien caractérisées. L'une est le thé verd dont la fleur est composée de neuf pétales; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, & garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'especes. Des trois, dont il a été fait mention, la premiere est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des provinces de la Chine : mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout, quoique par-tout on ait l'attention de le placer au Midi & dans les vallées. Celui qui croît sur un sol pierreux est plus supérieur à celui qui sort des terres légeres, & fort supérieur encore à celui qu'on trouve sur les terres jaunes. De-là les variétés que l'on qualifie improprement du nom d'especes.

La différence des terrains n'est pas la seule cause de la perfection plus ou moins grande du thé. Les

saisons où la feuille est ramassée, y influent encore davantage.

La premiere récolte se fait sur la fin de Février. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le *ficki-tsjaa* ou thé impérial, parce qu'il sert principalement à l'usage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la seconde récolte qui est au commencement d'Avril, sont plus grandes & plus développées, mais de moindre qualité que les premieres. Elles donnent le *toots-jaa* ou le thé Chinois, que les marchands distinguent en plusieurs sortes. Enfin, les feuilles cueillies au mois de Juin & parvenues à leur entiere croissance donnent le *bants-jaa*, ou le thé grossier, réservé pour le peuple.

Un troisieme moyen de multiplier les variétés du thé consiste dans la différente maniere de le préparer. Les Japonois, au rapport de Kœmpfer, ont des bâtimens particuliers qui contiennent une suite de petits fourneaux couverts chacun d'une platine de fer ou de cuivre. Lorsqu'elle est échauffée, on la charge de feuilles qui, auparavant, ont été plongées dans l'eau chaude ou exposées à sa vapeur. On les remue avec vivacité jusqu'à ce qu'elles aient acquis un degré de chaleur suffisant. On les verse ensuite sur des nattes & on les roule entre les mains. Ces procédés répétés deux ou trois fois, absorbent toute l'humidité. Au bout de deux ou trois mois, ils sont réitérés, sur-tout pour le thé impérial, qui devant être employé en poudre, demande une dessication plus complete. Ce thé précieux se conserve dans des vases de porcelaine; celui de moindre qualité dans des pots de terre; le plus grossier dans des corbeilles de paille. La préparation de ce dernier n'exige pas tant de précautions. On le desseche, à moins de frais, à l'air

libre. Outre ces thés, il en est d'autres que l'on apporte en gâteaux, en boule, en petits paquets liés avec de la soie. On en fait aussi des extraits.

La pratique des Chinois sur la culture, la récolte & la préparation du thé est moins connue : mais il ne paroît pas qu'elle s'éloigne de celle des Japonois. On a prétendu qu'ils ajoutoient à leur thé quelque teinture végétale. On a encore attribué, mais sans raison, sa couleur verte à un mélange de couperose ou à l'action de la platine de cuivre sur laquelle la feuille a été desséchée.

Le thé est la boisson ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduisit l'usage. Dans presque tout leur empire, les eaux sont mal-saines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un succès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On se persuada que c'étoit un excellent dissolvant, qui purifioit le sang, qui fortifioit la tête & l'estomac, qui facilitoit la digestion & la transpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrerent à la Chine se formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquerent leur enthousiasme, & cet enthousiasme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air est grossier & chargé de vapeurs.

Quelle que soit, en général, la force des préjugés, on ne peut guere douter que le thé ne produise quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus universellement adopté l'usage. Ce bien né doit pas être pourtant ce qu'il est à la Chine même. On sait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choisi & le mieux soigné. On

ſait qu'ils mêlent ſouvent au thé qui ſort de l'empire d'autres feuilles, qui, quoique reſſemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On ſait que la grande exportation qui ſe fait du thé, les à rendus moins difficiles ſur le choix du terrain, & moins exacts pour les préparations. Notre maniere de le prendre, ſe joint à ces négligences, à ces infidélités.

Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de ſucre, ſouvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuiſibles. Indépendamment de ces conſidérations, le long trajet qu'il fait par mer ſuffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ſes ſels bienfaiſans.

On ne pourra juger définitivement du thé, que lorſqu'il aura été naturaliſé dans nos climats. On commençoit à déſeſpérer du ſuccès, quoique les expériences n'euſſent été tentées qu'avec des graines, qui étant d'une nature très-huileuſe, ſont ſujettes à rancir. M. Linné, le plus célébre botaniſte de l'Europe, reçut enfin cet arbriſſeau germant, & il parvint à le conſerver hors des ſerres, en Suede même. Quelques pieds ont été depuis portés dans la Grande-Bretagne, où ils vivent, fleuriſſent & ſe multiplient en plein air. La France s'en eſt auſſi procuré; & ils réuſſiroient vraiſemblablement dans les provinces méridionales de ce royaume. Ce ſera un très-grand avantage, de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement autant perdre à changer de ſol qu'à moiſir dans la longue traverſée qu'elle eſt obligée de faire. Il n'y a pas long-temps, que nous étions tout auſſi éloignés du ſecret de faire de la porçelaine.

XXVII. Origine, nature & propriétés

Il exiſtoit il y a quelques années dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vaſe cru Egyptien, qui, dans des eſſais

de la porcelaine que les Européens achetent à la Chine.

faits avec beaucoup de soin & d'intelligence, se trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce savant ne s'est pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déjà connu dans les beaux temps de l'ancienne Egypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des temps.

Sans entrer dans le systême de ceux qui veulent donner à l'Egypte une antériorité de fondation, de loix, de sciences & d'art de toute espece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en sa faveur; qui sait si ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs institutions sociales d'un peuple formé dans le vaste espace de terre qui les sépare? Si les habitans sauvages des grandes montagnes de l'Asie, après avoir erré durant plusieurs siecles dans le continent, qui fait le centre de notre hémisphere, ne se sont pas dispersés insensiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nations séparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perse, en Egypte? Si les déluges successifs, qui ont pu désoler cette partie de la terre, n'ont pas emprisonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déserts? Ces conjectures sont d'autant moins étrangeres à l'histoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumieres sur l'histoire générale du genre-humain, de ses peuplades, de ses opinions, & de ses inventions de toute espece.

Celle de la porcelaine est, sinon une des plus merveilleuses, du moins l'une des plus agréables qui soient sorties des mains de l'homme. C'est la propreté du luxe, qui vaut mieux que sa richesse.

La porcelaine eſt une eſpece de poterie, ou plutôt c'eſt la plus parfaite de toutes les poteries. Elle eſt plus ou moins blanche, plus ou moins ſolide, plus ou moins tranſparente. La tranſparence ne lui eſt pas même tellement eſſentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle ſans cette propriété.

La porcelaine eſt couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'eſt autre choſe qu'une couche de verre fondu & glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-tranſparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui conſtitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette eſpece de vernis, ſe nomme biſcuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinſeque de l'autre : mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, ſa matiere eſt priſe immédiatement dans les ſubſtances de la terre même, ſans autre altération de l'art qu'une ſimple diviſion de leurs parties. Il ne doit entrer aucune ſubſtance métallique ni ſaline dans ſa compoſition, pas même dans ſa couverte, qui doit ſe faire avec des matieres auſſi ſimples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine, & communément la plus ſolide, ſera celle qui ſera faite avec le moins de matieres différentes ; c'eſt-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argile blanche & pure. C'eſt de cette derniere terre que dépend la ſolidité & la conſiſtance de la porcelaine, & de toute la poterie en général.

Les connoiſſeurs diviſent en ſix claſſes la porcelaine qui nous vient d'Aſie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon chiné & la porcelaine de

l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractere bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en est toujours fort grise, & la couverte en est gercée en mille manieres. Cette gerçure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit. Delà vient que cette porcelaine n'est presque point transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gerçures, on l'a barriolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite & sa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette espece de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien est certainement d'une grande beauté; soit qu'on s'en tienne à l'éclat de sa couverte; soit qu'on en examine le biscuit. Cette porcelaine est précieuse, assez rare & de peu d'usage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vases, ou des figures, & des magots dont la forme se prête à son défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroisse certain qu'il s'en fait de très-belle de la même espece à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crême précisément, l'autre qui joint à sa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui semble annoncer plus de transparence. En effet, la couverte semble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à Saint-Cloud,

Cloud, & il en est sorti des pieces qui paroissoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas soutenir le parallele.

Il est plus difficile qu'on ne pense de bien distinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoisseur que nous avons consulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon, a une ouverture plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y sont mis avec moins de profusion, que le bleu y est plus éclatant, que les dessins & les fleurs y sont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui disent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pieces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de solidité que les leurs, & qu'ils s'en servent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'usage, parce qu'elles soutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui est couvert d'un vernis coloré, soit en verd céladon, soit en couleur bleuâtre, soit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon, nous est venu, ou nous vient par la voie des Hollandois, les seuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne soit pas interdite. Il est possible qu'ils l'aient choisi dans les porcelaines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine, seroit fausse au fond, & n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus liée, plus grasse; son grain plus fin, plus serré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossiere, fort massive, & d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espece qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pieces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le temps & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin, ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine differe essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure & très-solide. Les pieces de cette porcelaine ont toujours en-dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pieces d'une hauteur, d'un diametre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espece & qu'on appelle Chiné moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverture plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, & leur transparence n'a rien de vitreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement; en sorte que la main de l'ou-

vrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que sur une excellente argile. Les porcelaines de cette espece varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main-d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme espece de porcelaine est celle à qui nous donnons le nom de Japon chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui sont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette espece de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle est d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi-transparence : car les couvertures de la Chine ne sont jamais tout-à-fait transparentes.

Les couleurs s'appliquent en général, de la même maniere sur toutes les porcelaines de la Chine, sur celles même qu'on a faites à son imitation. La premiere, la plus solide de ces couleurs, est le bleu qu'on retire du saffre, qui n'est autre chose que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud sur tous les vases, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four; en sorte que la couverte qu'on met ensuite pardessus lui sert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la composition de la palette, s'appliquent sur la couverte, & ont besoin d'être unies préalablement avec une matiere saline ou une chaux de plomb qui favorise leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & assez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'est de colorer la couverte toute entiere. Pour lors la couleur ne s'applique ni dessus, ni dessous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il se fait des choses de fantaisie très-extraordinaires en ce

genre. De quelque maniere que les couleurs ſoient appliquées, elles ſe tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle de cuivre eſt très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé ſe font à Kingto-ching, bourgade immenſe de la province de Kianſi. Elles y occupent cinq cents fours & un million d'hommes. On a eſſayé à Pékin, & dans d'autres lieux de l'empire, de les imiter; & les expériences ont été malheureuſes partout, malgré la précaution qu'on avoit priſe de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matieres. Auſſi a-t-on univerſellement renoncé à cette branche d'induſtrie, excepté au voiſinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous ſous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en eſt longue & facile; mais en général les couleurs, le bleu ſur-tout & le rouge de mars, y ſont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en boſſe, & ſont communément mal appliquées. On ne voit du pourpre que ſur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des taſſes, des aſſiettes, des autres vaſes que portent nos négocians, ſortent de cette manufacture, moins eſtimée à la Chine, que ne le ſont dans nos contrées celles de fayence.

Nous avons cherché à naturaliſer parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en eſt occupée plus heureuſement que les autres états. Sa porcelaine eſt de la vraie porcelaine, & vraiſemblablement compoſée de matieres fort ſimples, quoique dépendantes ſurement d'une combinaiſon plus recherchée que celle de l'Aſie. Cette combinaiſon

particuliere, & la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition, doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule & même espece de pâte, on a pensé, avec assez de vraisemblance, que les Saxons ne possedent que leur secret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celle de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroissent faites par une combinaison à peu près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-temps que différentes couvertes des porcelaines de la Chine. Ses couleurs jouent agréablement, & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, sans être noyées & glacées, comme la plupart de celle de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On sait qu'elles ne sont faites, ainsi que celles d'Angleterre, qu'avec des frittes, c'est-à-dire, avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fusion, en y joignant une quantité de sel plus ou moins considérable. Aussi sont-elles plus vitreuses, plus fusibles, moins solides & plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sevre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes, & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décele le plomb dont elle est chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des

dessinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelque-unes de ces pieces, qu'elles seront précieuses pour la postérité : mais en elle-même, elle ne sera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépense. Les supports seront une des principales causes de sa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée : elle a pour lors, de la mollesse, & pourroit être maniée comme le fer lorsqu'il est embrâsé. On n'en connoît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pieces qui sont tournées ont plus d'épaisseur & de saillie d'un côté que de l'autre, aussitôt le fort emporte le foible ; elles fléchissent de ce côté, & la piece est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaine, faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au-dessous ou contre les parties qui sont plus de saillie & courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matiere dont on fait les supports puisse se retraire aussi ; mais encore que sa retraite ne soit, ni plus, ni moins grande que celle de la piece qu'elle est destinée à soutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'ensuit que le support doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine est tendre au feu, & susceptible de vitrification, plus elle a besoin de support. C'est par cet inconvénient que peche essentiellement la porcelaine de Sevre, dont la pâte est d'ailleurs fort chere, & qui en consomme souvent plus en support, qu'il n'en entre dans la piece de porce-

laine même. La néceſſité de ce moyen diſpendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même temps que la porcelaine, qui eſt obligée par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui reſſemblent étant faites d'une pâte plus ſolide, moins ſuſceptible de vitrification, ont rarement beſoin d'être ſoutenues, & ſe cuiſent avec la couverture. Elles conſomment donc beaucoup moins de pâte, ſouffrent moins de perte, demandent moins de temps, de ſoins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Aſie ſur les nôtres, en diſant que ces dernieres réſiſtent moins au feu que celle qui leur a ſervi de modele, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'eſt plus faux que cette aſſertion, priſe dans toute ſon étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine qui réſiſtent autant au feu que celle de Saxe. Elles ſe déforment même & ſe bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauraguais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de choſe. La porcelaine n'eſt pas faite pour retourner dans les fours dont elle eſt ſortie. Elle n'eſt pas deſtinée à eſſuyer un feu de réverbere.

C'eſt par la ſolidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement ſur celles d'Europe; c'eſt par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de riſque, de ſouffrir ſans danger l'impreſſion ſubite des liqueurs froides ou bouillantes; c'eſt par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler : avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique, ſans peine, des pieces de toute grandeur, qu'on la cuit avec moins de riſque, qu'elle eſt à meilleur

marché, d'un usage universel, & qu'elle peut être par conséquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'est que sa pâte est admirable pour faire des creusets & mille autres ustensiles de ce genre, qui sont d'une utilité journaliere dans les arts. Non-seulement ces vases résistent plus long-temps au feu : mais ce qui est bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matieres qu'on y fait fondre. Leur matiere est si pure, si blanche, si compacte & si dure, qu'elle n'entre en fusion que difficilement, & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il est certain que M. le comte de Lauraguais, qui a cherché long-temps le secret de la porcelaine de la Chine, est parvenu à en faire qui lui ressemble. Ses matériaux ont le même caractere ; & s'ils ne sont pas exactement de la même espece, ils sont au moins des especes du même genre. Comme les Chinois, il peut faire sa pâte longue ou courte, & employer à son choix son procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cede en rien à celle des Chinois pour la facilité à se tourner, à se modeler, & lui est supérieure par la solidité de sa couverte, peut-être aussi par son aptitude à recevoir leurs couleurs. S'il parvient à lui donner la même finesse, la même blancheur du grain, nous nous passerons aisément de la porcelaine de la Chine.

Tandis que des obstacles, qui ne nous sont pas connus, réduisoient la découverte de M. de Lauraguais à de simples essais, la manufacture de Sevre abandonnoit peu-à-peu sa pâte de fritte, pour lui en substituer une autre faite avec une terre d'une extrême blancheur, trouvée dans le Limousin. La

nouvelle eſt beaucoup plus ſolide que l'ancienne, la mie en eſt plus belle, le grain plus agréable, la tranſparence moins vitreuſe. On lui applique une couverte d'une plus grande beauté. En changeant ainſi ſa compoſition, cette manufacture s'eſt rapprochée de la nature de la vraie porcelaine, & a ſimplifié ſes procédés.

Cependant, comme la terre dont on ſe ſert à Sevre eſt fort courte, & que la partie argileuſe qui peut ſeule donner du liant, de la facilité pour le travail, de la ſolidité dans la cuiſſon, entre peu dans la compoſition de cette terre, les ouvrages qui ſortiront de cette manufacture ſeront toujours néceſſairement très-chers. Il n'en ſeroit pas ainſi de la pâte de M. le comte de Lauraguais, à la vérité moins blanche, mais qui eſt ſous la main de l'artiſte comme de la cire qui ſe prête à tout ce qu'on lui demande.

La terre du Limouſin a ſubjugué tous les eſprits par ſon éclat. Auſſitôt Paris & ſon territoire ſe ſont remplis de fours à porcelaine. Tous ont tiré de cette province leurs matériaux, qui ſe ſont trouvés de la même nature : mais plus ou moins blancs, plus ou moins fuſibles, ſelon la partie de la couche très-étendue où on les a pris.

Lorſque M. Turgot étoit Intendant de Limoges, il y forma une manufacture de porcelaine ſur des principes très-bien combinés. Si cet établiſſement, qui eſt ſur les lieux mêmes, & qui a ſur tous les autres le choix des matieres, le bon marché de la main-d'œuvre, eſt conduit avec zele & intelligence, il doit finir toute concurrence. On ne verra plus ſubſiſter que Sevre, que la beauté de ſes formes, que le bon goût de ſes ornemens mettront toujours hors de toute comparaiſon. Mais en voilà aſſez & trop peut-être ſur le ſujet qui vient

de nous occuper. Il eſt temps de parler de la ſoie de la Chine.

XXVIII. Les Européens achetent de la ſoie à la Chine. En quoi elle differe de la nôtre.

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la ſoie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Ces princeſſes ſe firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la ſoie & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrain deſtiné à la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus diſtinguées de ſa cour, ſe rendoit en cérémonie dans le verger, & y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaiſſoit à ſa portée. Une politique ſi ſage, encouragea tellement cette branche d'induſtrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, ſe trouva habillée de ſoie. En peu de temps, l'abondance fut ſuivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de pluſieurs hommes éclairés, de quelques miniſtres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs obſervations ſur cet art nouveau. La Chine entiere s'inſtruiſit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produiſent la ſoie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, paſſa de la Chine aux Indes & en Perſe, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné juſqu'à la fin du troiſieme ſiecle une livre d'or, pour une livre de ſoie. La Grece ayant adopté cette induſtrie dans le huitieme ſiecle, les ſoieries ſe répandirent un peu plus, ſans devenir communes. Ce fut longtemps un objet de magnificence, réſervé aux places les plus éminentes & aux plus grandes ſolemnités. Roger, roi de Sicile, appella enfin d'Athenes des ouvriers en ſoie; & bientôt la culture des

mûriers s'étendit de cette isle au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richesses à l'Italie, & elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres causes, n'ont pas permis d'avoir par-tout le même succès.

Les soies de Naples, de Sicile, de Reggio, sont toutes communes, soit en organsin, soit en trame. On les emploie pourtant utilement, elles sont même nécessaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages où l'on a besoin de soie forte.

Les autres soies d'Italie, celles de Novi, de Venise, de Toscane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, sont employées en organsin pour chaîne, quoiqu'elles n'ayent pas toutes la même beauté, la même bonté. Les soies de Bologne eurent long-temps la préférence sur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la finesse, la légéreté. Celles de Bergame sont celles qui en approchent le plus.

Quoique les soies que fournit l'Espagne soient en général fort belles, celles de Valence ont une grande supériorité. Les unes & les autres sont propres à tout. Leur seul défaut est d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les soies de France, supérieures à la plupart des soies de l'Europe, ne cedent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légéreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles du Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame.

La diversité des soies que recueille l'Europe,

ne l'a pas mise en état de se passer de celle de la Chine. Quoique en général sa qualité soit pesante & son brin inégal, elle sera toujours recherchée pour sa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne seroit-il pas plus naturel de penser, que, lors de la filature, les Chinois jettent dans la bassine quelque ingrédient qui a la vertu de chasser toutes les parties hétérogenes, du moins les plus grossieres? Le peu de déchet de cette soie, en comparaison de toutes les autres, lorsqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en soit de cette idée, la blancheur de la soie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend seule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui substituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, soit qu'on ait employé des soies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les soies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de succès; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été si parfaits.

Dans le dernier siecle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de soie. La nôtre étoit suffisante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'usage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu à peu la consommation de cette production orientale. Elle s'est élevée dans les temps modernes à quatre-vingts milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a si fort augmenté, qu'en

1766, les Anglois ſeuls en tirerent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la conſommer, les manufacturiers en employerent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, ſur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils ſont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette ſoie d'une blancheur unique, qui ſe recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoiſſons en Europe ſous le nom de ſoie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particuliérement, la Chine produit des ſoies communes que nous appellons ſoies de Canton. Comme elles ne ſont propres qu'à quelques trames, & qu'elles ſont auſſi cheres que celles d'Europe qui ſervent aux mêmes uſages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en exportent, ne paſſent pas cinq ou ſix milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne ſont pas moins habiles à mettre les ſoies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais ſu paſſer ces métaux par la filiere; & leur induſtrie s'eſt toujours bornée à rouler leurs ſoies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes ſur les papiers mêmes. Les deux méthodes ſont également vicieuſes.

Quoique les hommes ſoient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guere moins rebutés de la défectuoſité de leur deſſin. On n'y voit que des figures eſtropiées & des grouppes ſans intention. Perſonne n'y a reconnu le moindre talent pour diſtribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui ſe

font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractere particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes même, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entiere, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Elles sont parfaites, ainsi que leurs couleurs, le verd & le rouge en particulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'emploient à cet ouvrage que des soies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fond, mais ils ne cuisent la trame qu'à demi. Cette méthode conserve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en sont roux, sans être jaunâtres, & délicieux à la vue, sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne se repose pas moins agréablement sur les vernis chinois.

XXIX. Les Européens achetent des vernis & du papier à la Chine. Digression sur les arts de cet empire.

Le vernis est une résine particuliere, qui découle d'un arbre nommé au Japon, *sitz-dsiu* & *tsi-chu* à la Chine. Il est peu rameux & de la hauteur du saule. Son écorce est blanchâtre & raboteuse, son bois cassant & rempli de moëlle. Ses feuilles, disposées alternativement sur l'extrémité des rameaux, ressemblent à celles d'un frêne, & laissent échapper de leur aisselle des grappes de fleurs qui sont mâles sur un individu & femelles sur un autre. Les premieres ont un calice à cinq divisions, cinq pétales & autant d'étamines. On

trouve dans les ſecondes, au-lieu d'étamines, un piſtil couronné de trois ſtyles, qui devient un petit fruit jaunâtre, gros comme un pois, légérement comprimé ſur les côtés & rempli d'un noyau oſſeux. Cet arbre vient fort bien de graine, mais on préfere de le multiplier de marcotte. Pour cet effet, on choiſit en automne les branches dont on veut faire de nouveaux plants. On entoure leur baſe d'une boule de terre détrempée, contenue avec de la filaſſe, juſqu'au temps des gelées, & entretenue fraîche par des arroſemens. Au printemps, lorſque la branche a pouſſé des racines dans cette terre, on la ſcie au-deſſous de la boule & on la tranſplante.

Cet arbre ne croît que dans quelques provinces tempérées de la Chine & du Japon. On le retrouve auſſi dans les régions de l'Amérique, ſituées ſous la même latitude, telles que la Louyſiane & la Caroline. Il proſpere dans tous les terrains & à toutes les expoſitions; mais ſon produit n'eſt pas égal par-tout en qualité & en quantité. Sa culture exige peu de ſoin. Il ſuffit de remuer un peu la terre au pied des arbres, & d'y raſſembler des feuilles mortes qui ſervent de fumier. Le tronc de ceux qui croiſſent ſans culture, dans les montagnes, a quelquefois un pied de diamettre. Il eſt beaucoup moindre dans les arbres cultivés qui ne durent pas plus de dix ans. Il faut attribuer cette différence aux inciſions qu'on fait à leur écorce pour en tirer le vernis. Cette liqueur laiteuſe, contenue dans toutes les parties de l'arbre, découle par les entailles, ſous la forme d'une poix liquide. Expoſée à l'air, elle prend une couleur rouſſâtre, qui ſe change bientôt en un noir brillant. Des coquilles, placées à chaque fente, reçoivent la liqueur. Elle eſt verſée enſuite dans des bambous, & portée de-là chez

les marchands, qui la mettent dans de plus grands vases. Le vernis frais exhale une vapeur dangereuse, qui fait naître des humeurs inflammatoires sur la peau de ceux qui la respirent. On se garantit de sa malignité, en détournant la tête, lorsqu'on le recueille ou qu'on le transvase. Quelques voyageurs ajoutent que les ouvriers se frottent les mains & le visage avec de l'huile avant & après le travail, qu'ils couvrent avec soin toutes les autres parties de leur corps.

La récolte du vernis se fait en été, & se répete jusqu'à trois fois dans la même saison, sur le même arbre : mais le premier qui découle est le meilleur. Lorsque l'arbre paroît épuisé, on coupe son tronc, & la racine pousse de nouveaux rejettons, propres à donner du vernis au bout de trois ans.

Le vernis le plus estimé se tire du Japon. Il n'a pas besoin de beaucoup de préparation. On se contente de le passer à travers un linge, pour en séparer les parties étrangeres. On en fait encore évaporer au soleil l'eau surabondante, & on ajoute au vernis du fiel de porc, pour lui donner du corps.

Il ne faut pas confondre avec ce vernis, un vernis très-inférieur qu'on y mêle en fraude. Celui-ci, connu sous le nom de vernis de Siam, découle de l'arbre qui donne l'anacarde. Il n'est employé qu'à enduire les ustensiles les plus communs. On le recueille à Siam, à Camboge & au Tonquin, où les Chinois l'achetent, parce que celui qu'ils tirent du tsi-chu ne suffit pas à leur consommation.

Le vrai vernis, dont on distingue à la Chine trois qualités différentes, s'emploie de deux manieres. Dans la premiere, l'on frotte le bois d'une huile particuliere aux Chinois, & dès qu'elle est seche l'on applique le vernis. Sa transparence est telle que les veines du bois paroissent peintes, si

l'on

l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere est plus compliquée. Avec le secours d'un mastic, on colle sur le bois une espece de carton. Ce fond uni & solide reçoit successivement plusieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide; & c'est à saisir ce juste milieu que consiste principalement le mérite de l'artiste.

De quelque maniere que le vernis soit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établissent que difficilement, & l'humidité n'y pénetre presque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à sa solidité. Il se prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chasses, des combats. Il ne laisseroit rien à désirer, si de mauvais dessins chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des soins extrêmement suivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne sauroient être trop légeres. Il faut laisser entre elles un intervalle suffisant, pour qu'elles puissent bien sécher. L'espace doit être encore plus considérable entre la derniere couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les atteliers fournissent la cour & les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages; qu'ils les veulent assortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de temps pour les exécuter : tout se fait avec pré-

cipitation. L'artiste, forcé de renoncer au bon, borne son ambition à produire des effets qui puissent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer sur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la suite ils tracerent leurs caracteres sur des pieces de soie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit besoin. Enfin le secret du papier fut trouvé il y a seize siecles.

Le papier de la Chine est de deux sortes. Celui dont on se sert pour l'écriture & pour l'impression, est fabriqué avec des chiffons de coton & de chanvre, par des procédés assez semblables à ceux qui sont en usage dans les manufactures de l'Europe. Il est comparable &, à quelques égards, supérieur à celui dont nous nous servons. Sa finesse & sa transparence ont fait imaginer qu'il étoit composé de soie. Mais ceux qui ont donné cours à cette opinion, ignoroient que la soie, quoique réduite en très-petites molécules, ne se mêle pas à l'eau, & ne peut jamais devenir une étoffe solide sur les formes.

Dans le papier de la seconde espece sont employées les écorces intérieures du mûrier, de l'orme, du cotonier, & sur-tout du bambou. Après avoir été pourries dans des eaux bourbeuses avec de la chaux, ces matieres sont hachées, blanchies à la rosée & au soleil, triturées dans des pilons & réduites dans des chaudieres en une pâte fluide. Cette pâte, étendue sur des formes faites avec de petites baguettes de rottin passées à la filiere, donne ces feuilles de papier qui ont quelquefois douze pieds de long, quatre de large, & qui servent généralement de tapisserie aux maisons chinoises. Quelque-

fois elles ſont deſtinées pour l'écriture ou pour l'impreſſion : mais il faut alors les faire paſſer à une diſſolution d'alun ; & encore après cette réparation ne peut-on écrire ou imprimer que ſur l'une des deux faces.

Quoique ce papier ſe coupe, qu'il prenne l'humidité & que les vers l'attaquent, il eſt devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Aſie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en compoſer des paravents. Les figures tracées ſur ces papiers offrent des graces dans les attitudes & dans les ajuſtemens : mais quoiqu'on y voie des têtes dont le trait a quelque choſe d'agréable, cependant elles ne ſont point correctement deſſinées. Les yeux, dans une tête de face, ſont fréquemment préſentés ſous l'aſpect qu'ils auroient dans des têtes de profil ; & les mains ſont toujours pitoyablement rendues. De plus, on n'y voit point d'ombres, & les objets ſont comme éclairés de tous les côtés. Ils ne portent pas même d'ombre ſur le terrain, & ſont en quelque ſorte diaphanes. Auſſi peut-on dire que les Chinois n'ont point du tout l'art de la peinture : car il n'y a point de peinture où il n'y a ni arrondiſſement, ni demi-teintes, ni ombres, ni reflets. Ce ſont tout au plus de légeres enluminures.

On ne doit rien conclure des eſtampes gravées à Paris pour l'empereur de la Chine. Les deſſins étoient faits par des miſſionnaires qui avoient appris à deſſiner en Europe, au moyen de quoi ils ſe ſont trouvés, en général, conformes aux principes d'effet que nous tirons de l'inſpection réfléchie de la nature. Cependant, pour ſe conformer ſans doute à l'uſage de l'empire, il s'en eſt trouvé un où les figures ne portoient point d'ombre ſur le terrain, ce qui mettoit ces figures comme en l'air.

On peut aussi attribuer aux connoissances prises en Europe, la perspective qu'on voit dans ces dessins. Quoiqu'elle ne soit pas exacte ni d'un bon choix, puisque tous les aspects y sont présentés comme à vue d'oiseau, néanmoins ces estampes sont, à cet égard, fort au-dessus des dessins vraiment chinois. Dans ceux-ci, on apperçoit, à la vérité, quelque idée de la diminution perspective & du fuyant des objets : mais on n'y voit rien qui fasse présumer qu'ils aient quelque connoissance de la perspective démontrée géométriquement.

Ces connoissances théoriques étant moins nécessaires dans la sculpture, leurs progrès y ont été plus loin. On trouve dans beaucoup de leurs figures, à tête mobile, des détails de nature vraie & exécutés avec beaucoup de soin, mais cependant sans goût dans le travail & servilement rendus, comme parmi nous, à la renaissance des arts. Ces artistes ne savent point voir la nature par ses beautés. Cela vient, vraisemblablement, de ce qu'ils n'étudient point le nud, & de ce qu'arrivés au point où sont restés leurs prédécesseurs, ils n'en cherchent pas davantage.

Cependant, il est possible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien chez eux, relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conserver à leurs vases les formes les plus simples & les premieres trouvées. Ce sont en effet les plus analogues à ce genre de sculpture. Elles sont les plus convenables à la nécessité de supporter un feu violent sans se déformer. Leurs formes, le plus souvent droites ou avec des sinuosités très-coulantes, paroissent plus propres à soutenir l'effet de la cuisson. Notre surabondance de génie & le désir de produire toujours du nouveau, nous engagent à tenter toutes sortes de courbes, & sou-

vent des choses en l'air qui ont de la peine à réussir, & qui, rendues irrégulieres par l'action du feu, produisent beaucoup de défectuosités & font perdre beaucoup de pieces. A quoi l'on peut ajouter que les premiers qui donnerent des formes de vase dans nos manufactures, étoient trop accoutumés à travailler pour l'orfévrerie qui permet de tout hasarder. Il faut espérer que le temps, l'expérience & le défaut de succès, dans beaucoup de tentatives, rameneront, dans cet art, la simplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre du papier en Angleterre & en France, celui de la Chine est moins recherché. Nos efforts pour nous passer de sa rhubarbe pourroient bien être aussi heureux.

XXX. La Chine fournit aux Européens de la rhubarbe & quelques autres marchandises.

La rhubarbe est une racine qui a la propriété de purger doucement, de fortifier l'estomac, de faciliter la digestion, & de tuer les vers des enfans. Elle est tubéreuse, un peu fangeuse, brune au dehors, jaune dans l'intérieur & marquée de veines rougeâtres. Sa saveur est amere & astringente, son odeur âcre & aromatique. On préfere celle qui est compacte, odorante & qui teint la salive en jaune. Les morceaux cariés, trop légers & d'une odeur foible, sont rejettés.

On n'a pas eu jusqu'ici de notion bien assurée sur la plante qui donne ce remede. Elle n'a été observée, sur les lieux, par aucun naturaliste. La rhubarbe de Moscovie, dont les feuilles sont ondulées, a passé, quelque temps, pour être la vraie rhubarbe : mais sa racine trop compacte & moins purgative paroît décider contre elle. Une autre espece, qui est le *rheum palmatum* des botanistes, & dont M. de Jussieu a reçu depuis peu des graines, par la Russie, sembleroit être la plante cher-

chée. Sa racine a la même texture, les mêmes signes distinctifs, les mêmes propriétés que celle de nos pharmacies. Elle est oblongue, tubéreuse, & pousse plusieurs feuilles, grandes, palmées, à lobes aigus, du milieu desquelles s'éleve, à la hauteur de six pieds, un pédicule de fleurs blanches assez petites, dont chacune est composée d'un calice coloré à six divisions de neuf étamines, & d'un pistil surmonté de trois styles qui devient, en mûrissant, une semence triangulaire.

On ignore le lieu précis dont cette espece est originaire : mais il est bien connu que la vraie rhubarbe croît sans culture, entre le trentieme & le trente-neuvieme degré de latitude boréale. Les provinces de Chensi, & de Setschuen, au nord-ouest de la Chine, la petite Bucharie & le royaume de Tangut, occupent une grande partie de ce vaste espace.

La racine de rhubarbe est tirée de la terre sur la fin de l'hiver, avant le développement des feuilles. On la coupe en morceaux, qui sont placés sur de longues tables & remués plusieurs fois par jour, jusqu'à ce que le suc qu'ils contiennent soit épaissi & concret. Sans cette précaution, la partie la plus active se dissiperoit, & il en résulteroit une diminution dans leur poids & dans leur vertu. On les enfile ensuite, dans de petites cordes, pour les dessécher, soit à l'air libre, dans un lieu ombragé; soit au cou des bestiaux, comme plusieurs voyageurs l'assurent. Ces racines sont ensuite enveloppées de coton & envoyées à leurs différentes destinations.

Ce sont les Tartares Calmouks & les habitans de la grande Bucharie qui portent la rhubarbe à Orembourg. Le gouvernement Russe l'y fait acheter. Les bonnes racines sont séparées des mauvai-

ſes avec attention. On brûle ce qui ne mérite pas d'être conſervé; & l'on fait éprouver une nouvelle deſſiccation au reſte. La partie qui n'eſt pas conſommée dans l'intérieur de l'empire, eſt livrée à des négocians Anglois, à un prix convenu & qui ne varie point. C'eſt la meilleure de toutes les rhubarbes.

Après celle-là, vient celle que les peuples de la grande Bucharie portent en Perſe, & qui après avoir traverſé par terre une partie de l'Aſie, arrive ſur les bords de la Méditerranée, où elle eſt achetée par les Vénitiens. Avant d'être revendue, cette rhubarbe reçoit à peu près les mêmes ſoins que celle qui a paſſé par les mains des Ruſſes.

Ce qui vient de rhubarbe par ces deux voies ne ſuffiſant pas à nos beſoins, l'on a été réduit à employer celle que nos navigateurs nous apportent de la Chine. Elle eſt très-inférieure aux autres; ſoit qu'elle n'ait été deſſéchée qu'au four, comme on le conjecture parce qu'elle n'eſt pas percée; ſoit que le voiſinage des autres marchandiſes lui ait communiqué un goût particulier; ſoit enfin qu'un long ſéjour ſur l'Océan l'ait dénaturée.

L'Europe a déſiré de s'approprier cette plante ſalutaire. Le pied qu'on en voit au jardin royal de Paris a déjà fourni des graines & des rejettons qui ont proſpéré, en pleine terre, dans pluſieurs provinces du royaume. La ſociété formée à Londres pour l'encouragement des arts & du commerce, diſtribua en 1774, des médailles à deux cultivateurs Anglois qui avoient recueilli de la rhubarbe d'une qualité ſupérieure. Ces premiers eſſais doivent avoir des ſuites favorables.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achetent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, du rottin, de la gomme-laque, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe un marc d'or vaut à peu près quatorze marcs & demi d'argent. S'il existoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même destination. Cette activité continueroit jusqu'à ce que la valeur relative des deux métaux se trouvât à peu près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-temps à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies exclusives ne firent jamais ce commerce, parce qu'un pareil bénéfice, quelque considérable qu'il paroisse, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faisoient sur les marchandises. Leurs agens, qui n'avoient pas la liberté du choix, se livrerent à ces spéculations pour leur propre compte. Ils pousserent cette branche d'industrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouverent pas un avantage suffisant à la continuer. L'or est plus ou moins cher à Canton, suivant la saison où on l'achete. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les temps les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'ayent pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient : mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastres qui provenoient de leur vente, étoient portées à Aca-

pulco, d'où elles passoient aux Philippines, & de-là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carriere dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

XXXI. Quels sont les peuples de l'Europe qui ont formé des liaisons avec la Chine. A quelle somme s'élevent leurs achats.

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On leur céda, avec un espace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrain stérile & inégal, sur la pointe d'une petite isle située à l'embouchure de la riviere de Canton. Ils obtinrent la disposition de la rade trop resserrée, mais sûre & commode, en s'assujettissant à payer à l'empire tous les droits d'entrée; & ils acheterent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37,500 livres. Tout le temps que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt important. Sa prospérité diminua dans les mêmes proportions que la puissance qui en disposoit. Insensiblement elle s'est anéantie. A peine se souviendroit-on de ce lieu, autrefois renommé, si pendant une partie de l'année, il ne servoit d'asile aux facteurs Européens qui, après le départ de leurs navires, sont obligés de quitter Canton, où ils ne peuvent rentrer qu'à leur arrivée. Cependant ces foibles restes d'une colonie autrefois si florissante, jouirent d'une espece d'indépendance jusqu'en 1744.

A cette époque, l'assassinat d'un Chinois détermina le vice-roi de la province à demander à sa cour un magistrat pour instruire les barbares de Macao : ce furent les propres termes de la requête. On envoya un mandarin qui prit possession de la place au nom de son maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers, pour lesquels on a un si grand

mépris, & il fixa sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un siecle. Ces républicains, qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Asie, s'étoient vus exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontens de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tenterent d'élever un fort auprès de Hoang-pou, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-temps se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y aborderent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere, elle ne soutiendroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles

n'étoient autrefois, mais non pas aussi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont formé des liaisons avec les Chinois, cette nation est celle qui en a eu de plus suivies. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du temps que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsqu'elles eurent été concentrées dans Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, détermina ce corps à y entretenir assez constamment des facteurs chargés de les vendre. Cette pratique jointe au goût qu'on prit dans les possessions Britanniques pour le thé, fit tomber dans ses mains, au commencement du siecle, presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le parlement sur cette consommation étrangere, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particuliere pour ces parages. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entreprise. Elle fut commencée avec des fonds insuffisans, & eut une issue malheureuse. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquenterent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la premiere. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion.

Les Danois & les Suédois ont commencé à fréquenter les ports de la Chine à peu près dans le même temps, & s'y sont gouvernés suivant les mêmes principes. Il est vraisemblable que la société formée à Embden les auroit adoptés, si elle eût eu le temps de prendre quelque consistance.

Les achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1776, qui s'éleverent à 26,754,494 livres. Cette somme, dont le thé seul absorba plus des quatre cinquiemes, fut payée en piastres ou en marchandises, apportées par vingt-trois vaisseaux. La Suede fournit, 1,935,168 livres en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandises, 427,500 livres. Le Danemarc, 2,161,630 livres, & en fer, plomb, & pierres à fusil, 231,000 liv. La France, 4,000,000 livres en argent, & 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 livres en lainages, & 4,000,150 livres en productions de ses colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 livres en argent, 2,000,475 livres en étoffes de laine, & 3,375,000 livres en plusieurs objets tirés de diverses parties de l'Inde. Toutes ces sommes réunies formerent un total de 26,754,494 livres. Nous ne faisons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent, que les Anglois porterent de plus que nous n'avons dit; parce qu'ils étoient destinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages.

XXXII. Que deviendra le commerce de l'Europe avec la Chine?

Il n'est pas aisé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque passion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ses ports aux Européens, que disposée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A mesure que l'esprit Tartare s'est affoibli, que les conquérans se

ſont nourris des maximes du peuple vaincu; ils ont adopté ſes idées, ſon averſion, ſon mépris en particulier pour les étrangers. Ces diſpoſitions ſe ſont manifeſtées par des gênes humiliantes, qui ont ſucceſſivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette ſituation équivoque à une expulſion entiere, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en ſecret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voient, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour pluſieurs productions chinoiſes. Ils doivent penſer, que l'impoſſibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la conſommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ſes ſujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandiſes. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pouſſer loin leur navigation, ils ne pourroient les dépoſer qu'à Batavia ou à Malaca. Dès-lors la nation à laquelle ces colonies appartiennent, verroit tomber ce commerce entier dans ſes mains. Il eſt horrible de ſoupçoner ces républicains d'une politique ſi baſſe : mais perſonne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieuſes.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il eſt vraiſemblable qu'ils le feroient pour toujours. L'obſtination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir ſur ſes pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a ſéparés par un eſpace de huit mille lieues? Il n'eſt point de gouvernement aſſez dépourvu de lumieres, pour imaginer que des équipages fatigués oſaſſent tenter des conquêtes dans

un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on ſuppoſe une nation avec laquelle les Européens ne ſe ſont pas encore meſurés. Les coups qu'on lui porteroit ſe réduiroient à intercepter ſa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéreſſe ni ſes commodités ni ſa ſubſiſtance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un temps fort borné. Les vaiſſeaux deſtinés à cette croiſiere de piraterie, ſeroient écartés de ces parages une partie de l'année par les mouſſons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui ſont particulieres aux mers de la Chine.

Après avoir développé la maniere dont les nations de l'Europe ont conduit juſqu'à préſent le commerce des Indes, il convient d'examiner trois queſtions qui ſemblent naître du fond du ſujet, & qui ont partagé juſqu'ici les eſprits. Doit-on continuer ce commerce? les grands établiſſemens ſont-ils néceſſaires pour le faire avec ſuccès? Faut-il le laiſſer dans les mains des compagnies excluſives? Nous porterons dans cette diſcuſſion l'impartialité d'un homme, qui n'a, dans cette cauſe, d'autre intérêt que celui du genre-humain.

L'ignorance ou la mauvaiſe foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ſes vues; le commerce que d'après ſes intérêts Il n'y a que le philoſophe qui ſache douter; qui ſe taiſe, quand il manque de lumieres; & qui diſe la vérité, quand il ſe détermine à parler. En effet, quelle récompenſe, aſſez importante à ſes yeux, pourroit le déterminer à tromper les hommes & à renoncer à ſon caractere? La fortune? il eſt aſſez riche, s'il a de quoi ſatisfaire à ſes beſoins ſinguliérement bornés. L'ambition? s'il a le bonheur d'être ſage, on peut lui porter envie : mais il n'y a rien ſous le ciel qu'il puiſſe envier. Les dignités? on ne les lui

offrira pas, il le sait; & on les lui offriroit, qu'il ne les accepteroit pas sans la certitude de faire le bien. La flatterie? il ignore l'art de flatter, & il en dédaigne les méprisables avantages. La réputation? en peut-il obtenir autrement que par la franchise? La crainte? il ne craint rien, pas même de mourir. S'il est jetté dans le fond d'un cachot, il sait bien que ce ne sera pas la premiere fois que des tyrans ou des fanatiques y ont conduit la vertu, & qu'elle n'en est sortie que pour aller sur un échafaud. C'est lui qui échappe à la main du destin qui ne sait par où le prendre, parce qu'il a brisé, comme dit le Stoïcien, les anses par lesquelles le fort saisit le foible, pour en disposer à son gré.

XXXIII. L'Europe doit-elle continuer son commerce avec les Indes.

Ceux qui voudront considérer l'Europe comme ne formant qu'un seul corps, dont les membres sont unis entre eux par un intérêt commun, ou du moins semblable, ne mettront pas en problême si ses liaisons avec l'Asie lui sont avantageuses. Le commerce des Indes augmente évidemment la masse de nos jouissances. Il nous donne des boissons saines & délicieuses, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaisirs, une existence plus agréable. Des attraits si puissans ont également agi sur les peuples qui, par leur position, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardiesse de leurs entreprises, pouvoient aller puiser ces délices à leur source; & sur les nations qui n'ont pu se les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faisoit refluer dans tout notre continent la surabondance de ces voluptés. La passion des Européens pour ce luxe étranger a été si vive, que, ni les plus fortes impositions, ni les prohibitions, & les peines les plus séveres, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un

penchant qui s'irritoit par les obstacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés universels, cimentés par le temps & l'habitude leur fissent regarder cette complaisance comme nuisible à la stabilité du bonheur général des nations.

Il étoit temps que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers? La société universelle existe pour l'intérêt commun & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appellé tous les hommes, a attaché leur bonheur & même leurs vertus. Disons plus; nous ne les voyons libres que dans le commerce; ils ne le deviennent que par les loix qui favorisent réellement le commerce: & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même-temps qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs: mais en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir; si son imagination le promene sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent, laissez à son ame inquiete un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pou-

vons

vons atteindre : c'eſt-là le fruit de la ſageſſe. Mais exiger que la raiſon nous perſuade de rejetter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous poſſédons, c'eſt contredire la nature, c'eſt anéantir peut-être les premiers principes de la ſociabilité, c'eſt transformer l'univers en un vaſte monaſtere, & les hommes en autant d'oiſeux & triſtes anachoretes. Suppoſons ce projet rempli ; & jettant un coup-d'œil ſur le globe, demandons-nous à nous-mêmes, ſi nous l'aimerions mieux tel que nous le verrions que tel qu'il étoit.

Comment réduire l'homme à ſe contenter de ce peu que les moraliſtes preſcrivent à ſes beſoins ? Comment fixer les limites du néceſſaire, qui varie avec ſa ſituation, ſes connoiſſances & ſes déſirs ? A peine eut-il ſimplifié par ſon induſtrie les moyens de ſe procurer la ſubſiſtance, qu'il employa le temps qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ſes facultés & le domaine de ſes jouiſſances. De-là naquirent tous les beſoins factices. La découverte d'un nouveau genre de ſenſations excita le déſir de les conſerver, & la curioſité d'en imaginer d'une autre eſpece. La perfection d'un art introduiſit la connoiſſance de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les haſards de la navigation jetterent les hommes dans la néceſſité de ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations ſéparées par la mer, comme des pactes de ſociété entre les hommes ſemés & rapprochés par la nature ſur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des aſſociations. La guerre & la navigation ont mêlé les ſociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes ſe ſont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'al-

liage des nations fondues ensemble dans l'incendie des guerres, s'épure & se polit par le commerce. Dans sa destination, le commerce veut que toutes les nations se regardent comme une société unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans son objet & ses moyens, le commerce suppose le désir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur satisfaction mutuelle. Désir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux ressorts d'activité, que ces deux principes de sociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent opposer à ces raisons d'une communication libre & universelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte considérable d'hommes; qu'il arrête le progrès de notre industrie; qu'il diminue la masse de notre argent? Il est aisé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de se choisir une profession, d'employer à leur gré leurs facultés, ne soyons pas inquiets de leur destinée. Comme dans l'état de liberté chaque chose a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en seront payés. Dans des sociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à son goût, à ses intérêts, tant qu'il ne blesse en rien la propriété, la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre-humain à mourir de faim, & priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux; & sans sortir de l'Europe, on trou-

veroit des professions beaucoup plus destructives de l'espece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde; comment résister à ce double principe de destruction?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître? Qu'on jette un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie, ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens : mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espece humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas donné naissance? La navigation lui doit une grande extension. Nos colonies en ont reçu la culture du sucre, du café & de l'indigo. Plusieurs de nos manufactures sont alimentées par ses soies & par ses cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines; si Valence fabrique des pékins supérieurs à ceux de la Chine même; si la Suisse imite les mousselines & les toiles brodées de Bengale; si l'Angleterre & la France impriment supérieurement des toiles; si tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artistes, n'est-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages?

Allons plus loin, & supposons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoissance à l'Asie, la consommation que nous faisons de ses marchandises n'en doit pas nuire davantage à notre industrie. Car avec quoi les payons-nous? N'est-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique? Je vends à un Espagnol pour cent francs de toile, & j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Est-ce qu'au fond notre opération n'est pas la même? Est-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un seul. Supposez que les Espagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandises dont l'Inde soit curieuse: est-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandises aux Indes? N'est-ce pas la même

chose que si j'y avois porté nos productions en nature? Je pars d'Europe avec des marchandises de manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du Sud contre des piastres. Je porte ces piastres aux Indes. J'en rapporte des choses utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'industrie de l'Etat? Non, j'ai étendu la consommation de ses produits, & j'ai multiplié ses jouissances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'est que les piastres arrivent en Europe avant d'être transportées en Asie. En derniere analyse, que l'argent soit ou ne soit pas employé comme gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie, des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tous les temps les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connoissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice, pâle, inquiete, n'a pas quitté ces rochers stériles, où la nature avoit enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujours continué de se répandre sur sa surface, d'où, malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vu disparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crime en Amérique. Tandis que les Espagnols

épuisent le sang de leurs esclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar, où nous les avons portées. Après avoir épuisé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloignement pour les choses qui nous servent de nourriture. Comme leurs usages, leurs mœurs, leur gouvernement sont restés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleversé leur pays, il n'est pas permis d'espérer qu'ils puissent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde sera ce qu'elle est. Tout le temps qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandises. Mais avant de se récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en suivre la marche, en voir le résultat.

D'abord il est constant que notre or ne passe pas aux Indes. Ce qu'elles en produisent est augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Bassora; de celui de Perse, qui prend la double route de l'Océan & du continent. Jamais

celui que nous tirons des colonies Espagnoles & Portugaises ne grossit cette masse énorme. En général, nous sommes si éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Asie, que pendant long-temps nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une aussi grosse somme qu'on seroit tenté de le croire, en voyant la quantité immense de marchandises que nous en tirons. Leur vente annuelle s'éleve depuis quelque temps à cent soixante millions. En supposant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être passé dans l'Inde pour leur achat quatre-vingts millions, sans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établissemens. On ne craindra pas d'assurer, que depuis quelque temps toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions sortent de France, six millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Danemarc, deux millions de la Suede & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraisemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général, les Indes n'aient nul besoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laissent pas de recevoir de nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquieme au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables de beaucoup, sont celles que les isles à épiceries fournissent aux Hollandois & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore

l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangeres, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siecles? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroit pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Koulikan dans l'Inde: mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliars en especes, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables & sans nombre. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles & de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la figure d'un paon, qui, étendant sa queue & ses aîles, couvroit le monarque de son ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, représentoient au naturel les cou-

leurs de cet oiſeau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richeſſes eſt rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce temps-là, ont déſolé la Perſe, auront fait enterrer bien des tréſors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'eſt pas poſſible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, ſi l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous, la cauſe de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il ſe fait avec des métaux, n'en ſera pas meilleure. Il eſt aiſé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'eſt une production de l'Amérique, qui nous eſt tranſmiſe en échange de nos productions. Si l'Europe ne le verſoit pas en Aſie, bientôt l'Amérique ſeroit dans l'impoſſibilité de le verſer en Europe. Sa ſurabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de ſa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut préſentement vingt ſols, ſera montée à une piſtole, les Eſpagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépenſe de cette exploitation ſera décuplée, ſans que l'argent ait augmenté de prix, cette exploitation, plus onéreuſe que profitable à ſes entrepreneurs, ſera néceſſairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du Nouveau-Monde, dans l'Ancien. L'Amérique ceſſera d'exploiter ſes meilleures mines; comme par degrés, elle s'eſt vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement ſeroit même déjà arrivé, ſi elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliars en Aſie, par la route du cap de Bonne-Eſpérance ou par celle des Philippines. Ainſi ce

versement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés, ont regardé jusqu'ici comme si ruineux, a été également utile, & à l'Espagne dont il a soutenu l'unique manufacture, & aux autres peuples, qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

XXXIV. L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce?

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, donnerent, les premiers, l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contens de s'être rendus les maîtres des isles, dont les productions étoient précieuses, d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar; qui, partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres, fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrerent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puissance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas assujetti le reste de cet immense archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voisins; il faut chercher la cause de leur inaction dans les trésors de l'Amérique, qui, sans assouvir leurs désirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enleverent aux Portugais les meilleurs postes qu'ils avoient dans le continent, & les chasserent de toutes les isles où croissent les épiceries. Ils n'ont réussi à conserver ces possessions, de

même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établissant un gouvernement moins vicieux que celui du peuple sur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François, ne leur ont pas permis pendant long-temps de former de grands projets ou de les suivre. Dès qu'ils se sont trouvés en force, ils ont profité du renversement de l'autorité Mogole, pour usurper l'empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou se faire céder par négociations artificieuses, un terrain plus étendu qu'aucune puissance Européenne n'en avoit jamais possédé dans l'Indostan.

Les Anglois, plus sages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorsqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverser. La certitude de n'avoir enfin que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandises propres pour les marchés d'Asie & d'Europe, celle qui devoit le plus consommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aisément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, & ils se flattent de jouir long-temps du fruit de leurs victoires.

Leurs succès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend sans peine comment des isles abandonnées à elles-mêmes, sans aucune liaison avec leurs voisins, sans avoir ni l'art, ni les moyens de se défendre, ont pu être subjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou six cents Européens, sur des armées innombrables de Gentils & de Mahométans, instruits la plupart dans les arts de la guerre, causent un étonnement dont on ne revient

pas. Les esprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges scenes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaisseaux & de soldats y bouleverserent les royaumes. Il ne fallut que l'établissement de quelques comptoirs, la construction de quelques forts, pour abattre les puissances de l'Inde. Lorsqu'elles cesserent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chassoient & les remplaçoient. L'histoire de ces délicieuses contrées, cessa d'être l'histoire des naturels du pays, & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis sur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même espece que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problême, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens; & nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation, qui, en se poliçant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; & il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramenent par-tout, un peu plutôt, un peu plus tard, le regne de la liberté. On ne connoît guere

que l'Indostan, où les habitans ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie : on n'y connoît point de loi qui la protege contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit : l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite ; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive : les terres & leurs productions appartiennent au souverain ; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie : tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court risque d'être destiné au service du chef de l'empire, de ses lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à sa fantaisie. Il n'est pas le maître de ses richesses : pour se soustraire aux vexations, il dépose son or dans le sein de la terre, & l'y laisse enseveli même à sa mort, avec la folle persuasion qu'il lui servira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité absolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainsi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brise tous les ressorts de son ame, & ne le rende incapable des sacrifices qu'exige le courage ?

Le climat de l'Indostan s'oppose aussi à de généreux efforts. La mollesse qu'il inspire, met un obstacle invincible aux révolutions grandes & hardies, si ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'esprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'esclavage. A la seconde, au

plus tard à la troisieme génération, les Tartares, les Turcs, les Persans, les Européens même, prennent la nonchalance indienne. Sans doute que des institutions religieuses ou morales pourroient vaincre les influences physiques. Mais les superstitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenses dans une autre vie, au citoyen généreux qui mourroit pour la défense ou la gloire de la patrie. En conseillant, en ordonnant même quelquefois le suicide, par l'appât séduisant des délices futures, elles ont sévérement défendu l'effusion de sang.

C'étoit une suite nécessaire du systême de la métempsycose. Ce dogme doit inspirer à ses sectateurs une charité habituelle & universelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'est-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on soit soldat, quand on peut se dire : peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de ma race? Ainsi aux Indes, la religion fortifie la lâcheté, née du despotisme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions, le plaisir de l'amour est le premier des plaisirs : mais le désir n'en est pas aussi ardent dans une zone que dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du Midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société : mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est, pour eux,

qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit Gentils, soit Mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails; & on les puisera dans les écrits d'un officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célébre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfans, & de deux domestiques, dont l'un doit panser le cheval & l'autre aller au fourrage. Le cortege des officiers & des généraux, est proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le souverain lui-même, plus occupé, lorsqu'il se met en campagne, de l'étalage de sa magnificence que des besoins de la guerre, traîne à sa suite, son sérail, ses éléphans, sa cour, la plupart des sujets de sa capitale. La nécessité de pourvoir aux besoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une espece de ville, remplie de magasins & d'inutilités. Les mouvemens d'un monstre si pesant & si mal constitué, sont nécessairement fort lents. Il regne une grande confusion dans ses marches, dans ses opérations. Quelque sobres que soient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer souvent; & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuse mortalité.

Cependant, elle n'emporte presque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indostan affectent une grande passion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu assez de succès dans les combats pour obtenir des titres honora-

bles, ſont diſpenſés, pendant quelque temps, du ſervice; & il eſt rare qu'ils ne profitent pas de ce privilege. La retraite de ces vétérans, réduit les armées à n'être qu'un vil aſſemblage de ſoldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'empire, & qui ne connoiſſoit nulle diſcipline.

La maniere de vivre des troupes eſt digne d'une conſtitution ſi vicieuſe. Elles mangent le ſoir une quantité prodigieuſe de riz, & prennent après leur ſouper des drogues qui les plongent dans un ſommeil profond. Malgré cette mauvaiſe habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, deſtinée à prévenir les ſurpriſes; & rien ne peut déterminer le ſoldat à ſe lever matin pour l'exécution des entrepriſes qui éxigeroient le plus de célérité.

Les oiſeaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, reglent les opérations. Les trouve-t-on peſans, engourdis? c'eſt un mauvais augure qui empêche de livrer bataille. Sont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raiſons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette ſuperſtition, ainſi que l'obſervation des jours heureux ou malheureux, décident du ſort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque ſoldat va ſelon ſon caprice, & ſe contente de ſuivre le gros du corps auquel il eſt attaché. Souvent on lui voit ſur la tête ſes ſubſiſtances, & les uſtenſiles néceſſaires pour les préparer; tandis que ſes armes ſont portées par ſa femme, communément ſuivie de pluſieurs enfans. Si un fantaſſin a des parens ou des affaires dans l'armée ennemie, il y paſſe ſans inquiétude, & rejoint enſuite ſes drapeaux, ſans trouver la moindre oppoſition à ſon retour.

L'action n'eſt pas mieux dirigée que ſes préparatifs.

ratifs. La cavalerie, qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge assez bien à l'arme blanche, mais ne soutient jamais le feu du canon ou de la mousqueterie. Elle craint de perdre ses chevaux, la plupart Arabes, Persans ou Tartares, qui font toute sa fortune. Ceux qui composent ce corps, également respecté & bien payé, ont tant d'attachement pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la traîner, & celle de s'en servir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, & qui sont la plupart d'une grandeur gigantesque, sont plutôt un obstacle au succès qu'un instrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de se distinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le sang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivresse passagere, ils ressemblent bien plus, par leur habillement & par leur fureur impuissante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes méprisables, monte toujours sur un éléphant richement caparaçonné, où il est à la fois, & le général & l'étendard de l'armée entiere qui a les yeux sur lui. Prend-il la fuite? est-il tué? la machine se détruit. Tous les corps se dispersent, ou se rangent sous les enseignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, sans le charger, rend croyables nos succès dans l'Indostan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré sur les côtes, pensent que la conquête entiere

de ces contrées, pourroit s'entreprendre sans témérité. Cette extrême confiance leur est venue de ce que dans des positions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler sur leurs derrieres, ni intercepter les secours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des tisserands & des marchands timides, des armées sans courage & sans discipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voisins ou avec leurs sujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carriere. La chaleur excessive du climat, les fatigues continuelles, des maladies sans nombre, le défaut de subsistances, cent autres causes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien; quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir de dangers d'aucune espece.

Supposons cependant, si l'on veut, que dix mille soldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre : qu'en résultera-t-il? Ces forces suffiront-elles pour assurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton; & si elles ne suffisent pas, qu'on nous dise de quelle augmentation de troupes on aura besoin?

Qu'on admette la domination solidement établie, la situation du conquérant ne sera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indostan seront absorbés dans l'Indostan même. Il ne restera à la puissance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'usurpation, qu'un grand vuide dans sa population, & la honte d'avoir embrassé des chimeres.

La question que nous venons d'agiter est devenue assez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs succès dans l'In-

doſtan plus difficiles. En aſſociant à leurs jalouſies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la diſcipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux ſouverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a ſaiſis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans ſes mouvemens; & leur infanterie, juſqu'alors ſi mépriſée, a pris la conſiſtance de nos bataillons. Une artillerie nombreuſe & bien ſervie, a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compoſées, & plus réguliérement payées, ont été en état de tenir plus long-temps la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le temps aſſez conſidérable pour mettre des obſtacles inſurmontables à la paſſion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indoſtan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien? Sera-ce un mal? C'eſt ce que nous allons diſcuter.

Lorſque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, & les autres par des rois Patanes. Les haines qui les diviſoient leur mettoient preſque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque ſouverain & ſes ſujets. Elle étoit entretenue par des régiſſeurs ou fermiers, qui pour ſe rendre agréables à la cour, faiſoient toujours outrer la meſure des impôts. Ces barbares ajoutoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour con-

ferver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raifon.

Cette anarchie, ces violences, nous perfuaderent, que pour établir un commerce fûr & permanent, il falloit le mettre fous la protection des armes; & nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Dans la fuite, la jaloufie, qui divife les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenfes plus confidérables. Chacun de ces peuples étrangers fe crut obligé, pour n'être pas la victime de fes rivaux, d'augmenter fes forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos forterefles. Les marchandifes y arrivoient des terres affez paifiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas infurmontables. Après même que les conquêtes de Koulikan eurent plongé dans la confufion le nord de l'Indoftan, la tranquillité continua fur la côte du Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, fouba du Décan, y alluma un incendie qui fume encore.

La difpofition de cette immenfe dépouille, appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foibleffe enhardit les enfans de Nizam à fe difputer l'héritage de leur pere. Pour fe fupplanter ils eurent recours tour à tour aux armes, aux trahifons, au poifon, aux affaffinats. La plupart des aventuriers qu'ils affocierent à leurs haines & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les feuls Marattes qui formoient une nation, qui époufoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient fouvent des troupes dans tous, paroiffoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la fouveraineté du Décan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverfer ce deffein profond, mais fecret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, sont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne respectent point le droit des gens; ils n'ont aucune connoissance du droit naturel, ou du droit civil; ils portent par-tout avec eux la désolation. Le seul bruit de leur approche fait un désert des contrées les plus habitées. On ne voit que confusion dans tous les pays qu'ils ont subjugués, & les manufactures y sont anéanties.

Cette opinion fit penser aux nations Européennes, prépondérantes à la côte du Coromandel, que de tels voisins y ruineroient entiérement le commerce, & qu'il ne seroit plus possible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandises de l'intérieur des terres, sans que ces fonds fussent enlevés par ces brigands. Le désir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établissemens qu'elles avoient formés, suggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau systême.

Dans la situation actuelle de l'Indostan, publierent-ils, il est impossible d'y entretenir des liaisons utiles sans la protection d'un état de guerre. La dépense, dans un si grand éloignement de la métropole, ne peut être soutenue par les seuls bénéfices du commerce, quelque considérables qu'on les suppose. C'est donc une nécessité de se procurer des possessions suffisantes pour fournir à ces frais énormes; & par conséquent des possessions qui ne soient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraisemblablement pour masquer une grande avidité ou une ambition sans bornes, mais que la passion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un si grand poids, pourroit bien n'être qu'un sophisme. Il se présente pour le combattre, une foule de raisons physiques, mo-

rales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce sera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandissement, jusqu'aux Anglois qui terminent la liste fatale des usurpateurs, il n'y a pas une seule acquisition, ni grande ni petite, qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croissent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenses qu'a entraînées sa conquête, qu'a exigées sa conservation. Plus les possessions ont été vastes, plus elles ont été onéreuses à la puissance ambitieuse, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réussi à les obtenir.

Il en sera toujours ainsi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conserver. Elle ne verra sa sureté que dans des places fortifiées, & l'on en élevera sans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur & l'artiste, également alarmés pour leur tranquillité. L'esprit des princes voisins se remplira de soupçons, & ils craindront, avec raison, de se voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès lors, ils méditeront la ruine d'un oppresseur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs trésors & leur puissance. Si les circonstances les réduisent à des traités, ils ne les signeront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le mensonge sera la base de tous leurs accords. Plus long-temps ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loisir pour aiguiser le poignard destiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, déterminera les usurpateurs à se tenir toujours en force. Auront-ils pour défenseurs des Européens ? Quelle consommation d'hommes pour la métropole ! Quelle dépense pour les assembler, pour leur faire passer les mers, pour les entretenir, pour les recruter. Si,

par principe d'économie, l'on se borne aux troupes Indiennes; que pourra-t-on se promettre d'un amas confus de gens sans aveu, dont les expéditions dégénerent toujours en brigandages, & finissent habituellement par une fuite honteuse & précipitée? Leur ressort moral & physique est relâché au point, que la défense de leurs dieux & de leurs foyers, n'a jamais inspiré aux plus hardis d'entre eux, que quelques mouvemens passagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur âme avilie & corrompue; Ne doit-on pas plutôt présumer qu'ils seront toujours dans la disposition prochaine de trahir une cause odieuse, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & sensible?

A ces inconvéniens, se joindra un esprit de concussion & de rapine, qui, même dans les temps les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agens, chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richesses. Les gains lents & méthodiques du commerce, ne leur paroîtront pas dignes de leur attention, & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacs de roupies. Leur audace aura fait des maux sans nombre, avant que l'autorité, éloignée de six mille lieues, se soit occupée des soins de la réprimer. Les réformateurs seront impuissans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renversement d'un édifice qui n'aura jamais eu de base bien solide.

Ce résultat nous dispensera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puissances de l'Inde. Si ces grandes acquisitions sont nuisibles, les traités faits pour se les procurer, ne sauroient être raisonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils sont sages,

renoncent en même-temps, & à la fureur des conquêtes, & à l'espoir flatteur de tenir dans leurs mains la balance de l'Asie.

La cour de Delhy achevera de succomber sous le faix des divisions intestines, ou la fortune suscitera un prince capable de la relever. Le gouvernement restera féodal, ou redeviendra despotique. L'empire sera partagé en plusieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un seul maître. Ce seront les Marattes ou les Mogols, qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indostan, quelle que soit sa destinée, fabriquera des toiles. Nos marchands les acheteront, ils nous les vendront ; voilà tout.

Inutilement on objecteroit, que l'esprit, qui, de tout temps, a régné dans ces contrées, nous a forcés de sortir des regles ordinaires du commerce ; que nous sommes armés sur les côtes ; que cette position nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voisins ; que chercher à nous trop isoler, c'est tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raisonnables, qui savent que la guerre, en ces régions éloignées, ne peut qu'être encore plus funeste aux Européens qu'aux habitans ; & qu'elle nous mettra dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre ; ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains, malgré le caractere atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens, qui trafiquoient avec eux, se louerent toujours de leur

candeur, de leur bonne foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle & pour nous. Notre ambition y a semé partout la discorde; & notre cupidité y a inspiré de la haine, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans, usurpateurs, oppresseurs, aussi prodigues de sang qu'avides de richesses: voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons enseigné à se défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis sur la bonne foi, si nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque est la base du commerce; si nous avions encouragé leur culture & leur industrie, par des échanges également avantageux pour eux & pour nous: insensiblement, on se seroit concilié l'esprit de ces peuples. L'heureuse habitude de traiter surement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés & changé peut-être leur gouvernement. Nous en serions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations stables & solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissemens par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe une nouvelle patrie où nous aurions trouvé une sûreté entiere. Notre situation dans l'Inde, est une suite de nos déréglemens, des systêmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyions tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Asie, & ils font des vœux ardens pour une heureuse révolution. Le désordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes dispositions.

Pour qu'il résultât un rapprochement solide de cette unité d'intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il suffiroit peut-être que les nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinssent entre elles, pour ces mers éloignées, d'une neutralité que les orages, si fréquens dans leur continent, ne dussent jamais altérer. Si elles pouvoient se regarder comme membres d'une même république, elles seroient dispensées d'entretenir des forces, qui les rendent odieuses & qui les ruinent. En attendant un changement que l'esprit de discorde, qui nous agite, ne permet pas d'espérer si-tôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes, par des compagnies exclusives, ou de le rendre libre? C'est la dernière question qui nous reste à examiner.

XXXV. L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies exclusives?

Si nous voulions la décider par des généralités, elle ne seroit pas difficile à résoudre. Demandez si dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part, la réponse est si simple, qu'elle n'est pas même susceptible de discussion. Il seroit affreux que des sujets, qui partagent également le fardeau des chaînes sociales & des dépenses publiques, ne participassent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils eussent à gémir, & de porter le joug de leurs institutions, & d'avoir été trompés en s'y soumettant.

D'un autre côté, les notions politiques se concilient parfaitement avec ces idées de justice. Tout le monde sait que c'est la liberté qui est l'ame du commerce, & qu'elle est seule capable de le porter à son dernier terme. Tout le monde convient que c'est la concurrence qui développe l'industrie, & qui lui donne tout le ressort dont elle est susceptible. Cependant depuis plus d'un siecle, les

faits n'ont cessé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies exclusives; & il faut convenir que des faits de cette espece sont imposans, parce qu'il est bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès, se soient constamment trompées pendant plus de cent années sur un objet si important, sans que l'expérience & la discussion aient pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenseurs de la liberté aient donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenseurs du privilege exclusif aient porté trop loin la nécessité de l'exemption. Peut-être aussi en embrassant des opinions extrêmes, a-t-on passé le but de part & d'autre, & s'est-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette question fameuse, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement simple; on a toujours supposé qu'une compagnie des Indes étoit essentiellement exclusive, & que son existence tenoit à celle de son privilege. Delà les défenseurs de la liberté ont dit : les privileges exclusifs sont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adversaires au contraire ont répondu : la nature des choses exige une compagnie, donc il faut un privilege exclusif. Mais si nous parvenons à faire voir que les raisons qui s'élevent contre les privileges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonstances qui peuvent rendre une compagnie des Indes nécessaire, ne font rien en faveur de son privilege; si nous prouvons que la nature des choses exige à la vérité une association puissante, une compagnie pour le commerce des Indes : mais que le privilege exclusif tient à des causes particulieres,

en ſorte que cette compagnie peut exiſter ſans être privilégiée, nous aurons trouvé la ſource de l'erreur commune & la ſolution de la difficulté.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matiere de commerce ? Ce ſont les climats, les productions, la diſtance des lieux, la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y ſont ſoumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à ſix mille lieues de l'Europe chercher les marchandiſes que fourniſſent ces contrées. Il faut y arriver dans une ſaiſon déterminée, & attendre qu'une autre ſaiſon ramene les vents néceſſaires pour le retour. Il réſulte delà, que les voyages conſomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent eſpérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Premiere circonſtance eſſentielle.

La nature d'un gouvernement, ſous lequel il n'y a ni ſureté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magaſins particuliers. Qu'on ſe repréſente des hommes accablés & corrompus par le deſpotiſme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'eſt avide, fourniſſant à des peuples pareſſeux une ſubſiſtance qui ſuffit à leurs beſoins, à leurs déſirs; & l'on ſera étonné qu'il y ait la moindre induſtrie dans l'Inde. Auſſi pouvons-nous aſſurer qu'il ne s'y fabriqueroit preſque rien, ſi l'on n'alloit exciter les tiſſerands l'argent à la main, & ſi l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandiſes dont on a beſoin. On paye un tiers du prix, au moment où on les commande; un ſecond tiers, lorſque l'ouvrage eſt à moitié fait; & le dernier tiers enfin, à l'inſtant de la livraiſon. Il réſulte de cet arrangement, une différence fort conſidérable ſur le prix

& sur la qualité : mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au lieu de deux : nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation & les risques étant immenses, il faut nécessairement pour les courir, rapporter des cargaisons completes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négocians ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois années? Il y en a sans doute très-peu en Europe; & parmi ceux qui en auroient la puissance, il n'y en a presque aucun qui en eût la volonté. Consultez le cœur humain. Ce sont des gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands risques, pour faire de grands profits. Mais lorsqu'une fois la fortune d'un homme est parvenue à un certain degré, il veut jouir, & jouir avec sureté. Ce n'est pas que les richesses éteignent la soif des richesses, au contraire, elles l'allument souvent : mais elles fournissent en même-temps mille moyens de la satisfaire, sans peine & sans danger. Ainsi, d'abord sous ce point de vue, commence à naître la nécessité de former des associations, où un grand nombre de gens n'hésiteront point de s'intéresser, parce que chacun d'eux en particulier ne risquera qu'une petite partie de sa fortune, & mesurera l'espérance des profits sur la réunion des moyens que peut employer la société entiere. Cette nécessité deviendra plus sensible encore, si l'on considere de près la maniere dont se font les achats dans l'Inde & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaison d'avance, il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les unes des autres. Il faut, quand l'ouvrage est fini, le vérifier, l'auner, sans quoi les marchandises seroient bientôt défectueuses par la mauvaise foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois siecles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne sont pas moins nécessaires. Il faut des blanchisseurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchisseries même qui renferment des étangs dont les eaux soient choisies. Il est bien difficile, sans doute, à des particuliers, de saisir & d'embrasser cet ensemble de précautions : mais en supposant que leur industrie leur en fournît la possibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce suivi, & des expéditions toujours successives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne se créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent se maintenir que par des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de suite, d'expédier successivement un vaisseau chaque année, c'est-à-dire, de débourser 4,000,000 de livres. On sent bien que cela est impossible, & qu'il n'y a qu'une société qui puisse former une pareille entreprise.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maisons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaisons toutes prêtes pour les vaisseaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établissement des maisons de commerce à six

mille lieues de la métropole, avec des fonds immenses pour faire les avances nécessaires aux tisserands, nous paroît une chimere démentie par la raison & par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Asie, pour y former des magasins de mousselines, dans l'espérance de voir arriver des vaisseaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre & avec des fonds insuffisans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'esprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats; & qu'au-lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde & le service des compagnies, ils se pressent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples? Voyez ce qui se passe en Amérique.

Si l'on pouvoit supposer que le commerce & l'espoir des profits qu'il donne, fussent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce seroit sans doute pour aller se fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Asie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il semble qu'il seroit tout simple de voir des négocians acheter d'avance le sucre des colons, pour le livrer aux vaisseaux d'Europe à l'instant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorsqu'ils en auroient besoin. C'est cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique ne sont que de simples commissionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui sont

si peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorsqu'un vaisseau n'a pu trouver le débit de sa cargaison, elle reste en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commissionnaire auquel elle avoit été adressée. D'après cela, on doit conclure que ce qui ne se fait pas en Amérique se feroit encore moins en Asie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établissement supposé des maisons de commerce dans l'Inde, ne détruiroit point la nécessité de former en Europe des sociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourser pour chaque armement douze ou quinze cents mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troisieme année au plutôt.

Cette nécessité une fois prouvée dans tous les cas, il en résulte que le commerce de l'Inde est dans un ordre particulier, puisqu'il n'y a point, ou presque point de négocians qui puissent l'entreprendre & le suivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & sans le secours d'un grand nombre d'associés. Il nous reste à prouver que ces sociétés démontrées nécessaires, seroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choses, à se réunir en une seule & même compagnie.

Deux raisons principales viennent à l'appui de cette proposition, le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la nécessité des assortimens.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandises à leur juste valeur. Lorsque la concurrence des vendeurs est plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandises tombe au-dessous de leur valeur; comme il est plus considérable, lorsque le nombre des acheteurs surpasse

celui

celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorsque vous supposez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y destinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'est pas en votre pouvoir d'augmenter celle des vendeurs. C'est comme si vous conseilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchere à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font presque aucune consommation des productions de notre sol & de notre industrie. Ils ont peu de besoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils se passeroient facilement de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui loin de leur procurer des jouissances, n'est qu'un aliment de plus à la tyrannie sous laquelle ils gémissent. Ainsi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre mesure que le besoin & la fantaisie des échangeurs, il est évident que dans l'Inde nos marchandises valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaisseaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas besoin de nous, & qu'il nous fera nécessairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De-là il suit que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera; & qu'enfin ce ne sera qu'avec des exportations immenses que nous nous procurerons les marchandises qui nous viennent de l'Asie. Mais si, par une suite de cet ordre de choses, chacune des sociétés particulieres est obligée d'exporter plus d'argent, sans rap-

porter plus de marchandises, il en résultera pour elles une perte certaine; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Asie, les poursuivra encore en Europe pour la consommer, parce que le nombre des vendeurs étant alors plus considérable, tandis que celui des acheteurs est toujours le même, les sociétés seront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des assortimens n'est pas moins important. On entend par assortiment la combinaison de toutes les especes de marchandises que fournissent les différentes parties de l'Inde, combinaison proportionnée à l'abondance ou à la disette connue de chaque espece de marchandise en Europe. C'est delà principalement que dépendent tous les succès & tous les profits du commerce. Mais rien ne seroit plus difficile dans l'exécution pour des sociétés particulieres. En effet, comment voudroit-on que ces petites sociétés isolées, sans communication, sans liaison entre elles, intéressées au contraire à se dérober la connoissance de leurs opérations, remplissent cet objet essentiel? Comment voudroit-on qu'elles dirigeassent cette multitude d'agens & de moyens, dont on vient de montrer la nécessité? Il est clair que les subrécargues ou les commissionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même-temps la même espece de marchandise, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conséquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baisser en Europe, & causeroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettans & à l'état.

Toutes ces considérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitalistes, qu'on solliciteroit d'entrer dans ces sociétés. La

crainte de ſe trouver en concurrence avec d'autres ſociétés, ſoit dans les achats, ſoit dans les ventes, ſoit dans la compoſition des aſſortimens, ralentiroit leur activité. Bientôt le nombre des ſociétés diminueroit; & le commerce, au lieu de s'étendre, ſe renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces ſociétés particulieres ſeroient donc intéreſſées, comme nous l'avons dit, à ſe réunir; parce qu'alors tous leurs agens, ſoit à la côte de Coromandel, ſoit à la côte du Malabar, ſoit dans le Bengale, liés & dirigés par un ſyſtême ſuivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à aſſortir les cargaiſons qui devroient être expédiées du comptoir principal : tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaiſons formées ſur un plan uniforme concourroient à produire un aſſortiment complet, meſuré ſur les ordres & les inſtructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on eſpéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer ſans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont beſoin d'être excités; & c'eſt principalement, comme dans celui-ci, lorſqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuſe une protection qui leur eſt néceſſaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de ſon côté ne ſeroit pas moins intéreſſé à favoriſer cette aſſociation, puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt le moyen le plus ſûr, & peut-être l'unique, de ſe procurer au meilleur marché poſſible les marchandiſes de l'Inde, néceſſaires à la conſommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au dehors. Cette vérité deviendra plus ſenſible par un exemple très-ſimple.

Suppoſons un négociant qui expédie un vaiſſeau

aux Indes avec des fonds considérables. Ira-t-il changer plusieurs commissionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandises dont il a besoin ? Non, sans doute ; parce qu'il sentira qu'en exécutant fort secretement ses ordres chacun de leur côté, ils se nuiroient les uns aux autres, & feroient monter nécessairement le prix des marchandises demandées, ensorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même somme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un seul commissionnaire. L'application n'est pas difficile à faire : c'est l'état qui est le négociant, & c'est la compagnie qui est le commissionnaire.

Nous avons prouvé jusqu'à présent que dans le commerce des Indes, la nature des choses exigeoit que les citoyens d'un état fussent réunis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'état même : mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être exclusive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'exclusif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des causes particulieres qui ne sont point de l'essence de ce commerce.

Lorsque les différentes nations de l'Europe imaginerent successivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faisoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-temps, il fallut bien former des compagnies, & leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entreprise. On leur avança des fonds ; on les décora de tous les attributs de la puissance souveraine ; on leur permit d'envoyer des ambassadeurs ; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & malheureusement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop

ufé de ce droit funefte. On fentit en même temps qu'il étoit néceffaire de leur affurer les moyens de s'indemnifer des dépenfes d'établiffement, qui devoient être très-confidérables. Delà les privileges exclufifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui fe font enfuite perpétués par des circonftances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges impofées au commerce. Le droit d'avoir des fortereffes, emportoit la néceffité de les conftruire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les payer. Il en étoit de même de la permiffion d'envoyer des ambaffadeurs, & de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après foi des dépenfes de pure repréfentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en arrivant fe croyoient des fouverains, & agiffoient en conféquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Afie des efpeces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; & comme en laiffant toutes les dépenfes à la charge des compagnies, il étoit jufte de leur affurer tous les profits, les privileges ont été maintenus. Mais fi au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté fes regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amene naturellement dans fon cours, on auroit vu que les dépenfes de fouveraineté, dont il eft impoffible de déterminer la mefure, parce qu'elles font fubor-

données à une infinité de circonſtances politiques, abſorberoient plutôt ou plus tard, & les bénéfices & les capitaux du commerce : qu'il faudroit alors que le tréſor public s'épuiſât pour venir au ſecours de la compagnie privilégiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remede qu'au mal déjà fait, ſans en détruire la cauſe, laiſſeroient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité, & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin de cette erreur ? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier ſur eux ? Alors la néceſſité de l'excluſif s'évanouiroit. Les compagnies exiſtantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieuſes, ſeroient ſoigneuſement conſervées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilege ne leur auroient pas permis d'embraſſer. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, ſe fertiliſeroit ſous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entrepriſes nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, ſûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations, meſureroient leurs envois & leurs retours ſur les progrès du commerce particulier ; & cette concurrence, dont perſonne ne ſeroit la victime, tourneroit au profit des différens états.

Ce ſyſtême nous ſemble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît ſuſceptible d'aucune objection raiſonnable, ſoit de

la part des défenſeurs du privilege excluſif, ſoit de la part des défenſeurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies ſans privilege excluſif n'auroient qu'une exiſtence précaire, & ſeroient bientôt ruinées par les particuliers ?

Vous étiez donc de mauvaiſe foi, leur répondrois-je, lorſque vous ſouteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réuſſir ? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la ſupériorité de ſes moyens & par l'aſcendant de la liberté, de toutes les branches dont elles ſont en poſſeſſion. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui conſtitue réellement vos compagnies ? Ce ſont leurs fonds, leurs vaiſſeaux, leurs comptoirs ; & non pas leur privilege excluſif. Qu'eſt-ce qui les a toujours ruinées ? Ce ſont les dépenſes exceſſives, les abus de tout genre, les entrepriſes folles, en un mot, la mauvaiſe adminiſtration, bien plus deſtructive que la concurrence. Mais ſi la diſtribution de leurs moyens & de leurs forces eſt faite avec ſageſſe & économie ; ſi l'eſprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obſtacle qu'elles ne puiſſent vaincre, point de ſuccès qu'elles ne puiſſent eſpérer.

Ces ſuccès feroient-ils ombrage aux défenſeurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies, riches & puiſſantes, épouvanteroient les particuliers, & détruiroient en partie cette liberté générale & abſolue, ſi néceſſaire au commerce.

Cette objection ne nous ſurprendroit pas de leur part : car ce ſont preſque toujours des mots qui conduiſent les hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de

cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutélaires du genre-humain. Mais sans nous laisser séduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté? Que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, & qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune: Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin; & en faisant abstraction des privileges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la maniere dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce; & vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre, en pa-

roiſſant le borner; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuſe au peuple la conſervation d'un établiſſement qui lui ouvre une carriere que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réuſſiroient également, ſans que les ſuccès des uns puſſent nuire aux ſuccès des autres, ou leur donner de la jalouſie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets, qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embraſſés que par une aſſociation puiſſante. Les particuliers, au contraire, s'adonneroient à des objets, qui ſont à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le ſecours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une ſource de richeſſes.

C'eſt aux hommes d'état appellés par leurs talents au maniement des affaires publiques, à prononcer ſur les idées d'un citoyen obſcur que ſon inexpérience peut avoir égaré. La politique ne ſauroit s'appliquer aſſez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéreſſe ſi eſſentiellement le ſort des nations; & qui vraiſemblablement, l'intéreſſera toujours.

Pour que les liaiſons de l'Europe avec les Indes diſcontinuaſſent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès ſi rapides, jetté de ſi profondes racines, fût également proſcrit dans tous les états. Il faudroit que la molleſſe ne nous ſurchargeât plus de mille beſoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce ceſsât d'agiter, de diviſer les nations avides de richeſſes. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les uſages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes

d'une nature ſimple, dont nous paroiſſons ſortis pour toujours.

Telles ſont les dernieres réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Aſie. Il eſt temps de s'occuper de l'Amérique.

Fin du cinquieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE SIXIEME.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissemens Espagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique spectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques & d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéressant, à mesure qu'il sera plus rare de trouver quelque chose qui lui ressemble. Il est passé, le temps de la fondation & du renversement des empires! Il ne se

I. Parallele de l'histoire ancienne & moderne.

trouvera plus, l'homme devant qui *la terre se taisoit!* Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition & de la liberté, semblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la servitude. On combat aujourd'hui avec la foudre, pour la prise de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puissans : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'histoire des peuples est seche & petite, sans que les peuples soient plus heureux. Une oppression journaliere a succédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des esclaves plus ou moins avilis, s'assommer avec leurs chaînes, pour amuser la fantaisie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paroît avoir pris une assiette solide & durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, sans être jamais renversée. Le fanatisme de religion & l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étoient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre & le point d'appui dans le ciel, est rompu ou très-affoibli. Les souverains commencent à s'appercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sureté & les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un esprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vastes spécula-

tions dans les têtes des particuliers : mais cet esprit est ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, est un incendie qui les ravage toutes. Le temps n'est pas loin, où la sanction des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des sujets d'un peuple avec les sujets d'un autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'état. Dans ces sociétés mercantilles, la découverte d'une isle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes ; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philosophes, comme elles l'étoient autrefois par des historiens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit seule fournir des alimens à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage ! Mais l'image de la nature brute & sauvage, est déjà défigurée. Il faut se hâter d'en rassembler les traits à demi effacés, après avoir peint & livré à l'exécration les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux hasard conduisit d'abord dans cet autre hémisphere.

II. Anciennes révolutions de l'Espagne.

L'Espagne, connue dans les premiers âges sous le nom d'Hespérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui, défendus d'un côté par la mer, &

gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & se gouvernoient par leurs usages. La partie de la nation qui occupoit le Midi, étoit un peu sortie de la barbarie, par quelque foible liaison qu'elle avoit avec les étrangers : mais les habitans des côtes de l'Océan ressembloient à tous les peuples qui ne connoissent d'autre exercice que celui de la chasse. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laissoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire supporter les fatigues, en formant tous les ans une assemblée générale, où celles qui s'étoient le plus distinguées dans cet exercice, recevoient des éloges publics.

Voilà donc le sexe le plus foible livré aux travaux les plus durs de la vie, soit sauvage, soit civilisée; la jeune fille tenant dans ses mains délicates les instrumens du labour, sa mere, peut-être enceinte d'un second, d'un troisieme enfant, le corps penché sur la charrue, en enfonçant le soc ou la bêche dans le sein de la terre pendant des chaleurs brûlantes. Ou je me trompe fort, ou ce phénomene est, pour celui qui réfléchit, un des plus surprenans qui se présentent dans les annales bizarres de notre espece. Il seroit difficile de trouver un exemple plus frappant de ce que l'hommage national peut obtenir : car il y a moins d'héroïsme à exposer sa vie qu'à la consacrer à de longues fatigues. Mais si tel est le pouvoir des hommes rassemblés sur l'esprit de la femme, quel ne seroit point celui des femmes rassemblées sur le cœur de l'homme ?

Telle étoit la situation de l'Espagne, lorsque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richesses inconnues à ses habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditer-

ranée de leurs vaiſſeaux, ſe préſenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités ſans nombre. L'appât d'un commerce en apparence ſi avantageux, ſéduiſit à tel point les Eſpagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir ſur les côtes, des maiſons pour ſe loger, des magaſins pour la ſureté de leurs marchandiſes, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établiſſemens devinrent inſenſiblement des fortereſſes, dont une puiſſance plus ruſée que guerriere profita, pour aſſervir des peuples crédules, toujours diviſés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de ſubjuguer l'Eſpagne, avec les ſoldats & les tréſors de l'Eſpagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuſe partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriſer les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fourniſſoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet eſprit de tyrannie paſſa de la république au général, à l'officier, au ſoldat, au négociant même. Une conduite ſi violente jetta les provinces ſoumiſes dans le déſeſpoir, & inſpira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug ſi dur. Ces diſpoſitions déterminerent les unes & les autres à accepter des ſecours auſſi funeſtes que leurs maux étoient cruels. L'Eſpagne devint un théâtre de jalouſie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement, pour ſavoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne ſeroit-il reſté ni à l'une, ni à l'autre;

si les Espagnols, spectateurs tranquilles des événemens, eussent laissé le temps aux nations rivales de se consumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces scenes sanglantes, ils se trouverent esclaves des Romains, & continuerent à l'être jusqu'au cinquieme siecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inspira aux peuples sauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, passerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils se firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, soumirent leurs ennemis, & composerent de toutes les Espagnes un état, qui, malgré le vice de ses institutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les seuls commerçans, se soutint jusqu'au commencement du huitieme siecle.

A cette époque, les Maures qui avoient subjugué l'Afrique avec cette impétuosité qui distinguoit toutes leurs entreprises, passent la mer. Ils trouvent un roi sans mœurs & sans talens; beaucoup de courtisans & point de ministres; des soldats sans valeur & des généraux sans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & disposés à changer de maître; des rebelles qui se joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout massacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens est détruit, & celui des infideles établi sur des fondemens solides.

L'Espagne dut à ses vainqueurs des semences de goût; d'humanité, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, & un assez grand commerce. Ces jours brillans ne durerent pas long-temps. Ils furent éclipsés par les innombrables sectes qui se formerent

rent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination.

Pendant ce temps-là, les Goths qui, pour se dérober au joug des Mahométans, avoient été chercher un asile au fond des Asturies, succomboient sous le joug de l'anarchie, croupissoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languissoient dans une pauvreté inexprimable; ne sortoient d'une guerre civile que pour rentrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de songer à profiter des divisions de leurs ennemis. Mais aussi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme siecle; que la noblesse & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple sorti d'esclavage eût été appellé au gouvernement, on vit se ranimer l'esprit national. Les Arabes, pressés de tous les côtés, furent dépouillés successivement. A la fin du quinzieme siecle, il ne leur restoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puissance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faisoit sur eux. Les choses ne se passerent pas ainsi. Les Mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Espagne fut divisée en autant de souverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de temps, de successions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états se trouvassent fondus dans ceux de Castille & d'Aragon! Enfin le mariage d'Isabelle & de Ferdinand ayant heureusement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Es-

pagne, on se trouva des forces suffisantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faisoit à peine la huitieme partie de la péninsule, avoit été toujours florissant, depuis l'invasion des Sarrasins : mais il avoit vu croître ses prospérités, à mesure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un grand nombre d'infideles à s'y réfugier. Le reste de l'Europe n'offroit pas des terres aussi-bien cultivées, des manufactures aussi nombreuses & aussi parfaites; une navigation aussi suivie, aussi étendue. Le revenu public montoit, dit-on, à 7,000,000 livres, richesse prodigieuse dans un temps où l'or & l'argent étoient très-rare.

Tant d'avantages, loin de détourner les souverains de la Castille & de l'Aragon d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pousserent le plus vivement à cette entreprise. Il leur fallut dix ans d'une guerre sanglante & opiniâtre, pour subjuguer cette florissante province. La conquête en fut achevée par la prise de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

III. Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.

Ce fut dans ces circonstances glorieuses, qu'un homme obscur, plus avancé que son siecle dans la connoissance de l'astronomie & de la navigation, proposa à l'Espagne, heureuse au dedans, de s'agrandir au dehors. Christophe Colomb sentoit, comme par instinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimere, & la superstition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité incontestable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui soient entrées dans l'esprit humain, il proposa à Gênes sa patrie, de mettre sous ses loix un autre hémisphere. Méprisé par cette petite républi-

que, par le Portugal où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver disposée à toutes les entreprises maritimes, il porta ses vues & ses projets à Isabelle.

Les ministres de cette princesse prirent d'abord pour un visionnaire un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-temps avec cette hauteur insultante que les hommes en place affectent si souvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthousiasme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petitesses de l'avarice, les délais de la paresse. Son ame ferme, élevée, courageuse, sa prudence & son adresse, le firent enfin triompher de tous les obstacles. On lui accorda trois petits navires & quatre-vingt-dix hommes. Sur cette foible escadre, dont l'armement ne coûtoit pas cent mille francs, il mit à la voile le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des isles & des terres qu'il découvriroit, & arriva aux Canaries où il s'étoit proposé de relâcher.

IV. Colomb cingle d'abord vers les Canaries. Détails sur ces isles.

Ces isles, situées à cinq cents milles des côtes d'Espagne & à cent milles du continent d'Afrique, sont au nombre de sept. L'antiquité les connut sous le nom d'isles Fortunées. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel que le célebre Ptolomée, qui vivoit dans le second siecle de l'ere chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la position géographique. Il auroit pu, selon la remarque judicieuse des trois astronomes François qui ont publié en 1778 la relation si curieuse & si instructive d'un voyage fait en 1771 & en 1772, il auroit pu choisir Alexandrie : mais il

O 2

craignit, sans doute, que cette prédilection pour son pays ne fût imitée par d'autres, & qu'il ne résultât quelque embarras de ces variations. Le parti auquel s'arrêta ce philosophe, de prendre pour premier méridien celui qui paroissoit laisser à son orient toute la partie alors connue de la terre, fut généralement approuvé, généralement suivi pendant plusieurs siecles. Ce n'est que dans les temps modernes que plusieurs nations lui ont mal-à-propos substitué la capitale de leur empire.

L'habitude qu'on avoit contractée d'employer le nom des isles Fortunées, n'empêchoit pas qu'on ne les eût perdues entiérement de vue. Quelque navigateur avoit sans doute reconnu de nouveau ces terres infidelles, puisqu'en 1344, la cour de Rome en donna la propriété à Louis de la Cerda, un des Infans de Castille. Obstinément traversé par le chef de sa famille, ce prince n'avoit encore pu rien tenter pour mettre à profit cette étrange libéralité, lorsque Béthencourt partit de la Rochelle le 6 Mai 1402, & s'empara deux mois après de Lancerote. Dans l'impossibilité de rien opérer de plus avec les moyens qui lui restoient, cet aventurier se détermina à rendre hommage au roi de Castille de toutes les conquêtes qu'il pourroit faire. Avec les secours que lui donna ce souverain, il envahit Fortaventure en 1404, Gomere en 1405, l'isle de Fer en 1406. Canarie, Palme & Teneriff ne subirent le joug qu'en 1483, en 1492 & en 1496. Cet archipel, sous le nom d'isles Canaries, a fait toujours depuis partie de la domination Espagnole, & a été conduit par les loix de Castille.

Les Canaries jouissent d'un ciel communément serein. Les chaleurs sont vives sur les côtes : mais l'air est agréablement tempéré sur les lieux un peu élevés, & trop froid sur quelques montagnes

couvertes de neige la plus grande partie de l'année.

Les fruits & les animaux de l'Ancien, & du Nouveau-Monde, prosperent tous ou presque tous sur le sol varié de ces isles. On y récolte des huiles, quelque soie, beaucoup d'orseille, & une assez grande quantité de sucre inférieur à celui que donne l'Amérique. Les grains qu'il fournit suffisent le plus souvent à la consommation du pays; & sans compter les boissons de moindre qualité, ses exportations en vin s'élevent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoisie.

En 1768, les Canaries comptoient cent cinquante-cinq mille cent soixante-six habitans, indépendamment de cinq cents huit ecclésiastiques, de neuf cents vingt-deux moines, & de sept cents quarante-six religieuses. Vingt-neuf mille huit cents de ces citoyens étoient enrégimentés. Ces milices n'étoient rien alors : mais depuis on les a un peu exercées, comme toutes celles des autres colonies Espagnoles.

Quoique l'audience ou le tribunal supérieur de justice, soit dans l'isle spécialement appellée Canarie, on regarde comme la capitale de l'Archipel celle de Teneriff, connue par ses volcans & par une montagne qui, selon les dernieres & les meilleures observations, s'éleve mille neuf cents quatre toises au-dessus de la mer. C'est la plus étendue, la plus riche & la plus peuplée. Elle est le séjour du commandant général & le siege de l'administration. Les navigateurs, presque tous Anglois ou Américains, font leurs ventes dans son port de Sainte-Croix, & y prennent leur chargement.

L'argent que ces négocians y versent, circule rarement dans les isles. Ce ne sont pas les impôts qui l'en font sortir, puisqu'ils se réduisent au monopole

du tabac, & à une taxe de six pour cent sur ce qui sort, sur ce qui entre : foibles ressources que doivent absorber les dépenses de souveraineté. Si les Canaries envoient annuellement quinze ou seize cents mille francs à la métropole, c'est pour la superstition de la croisade : c'est pour la moitié de leurs appointemens que doivent la premiere année à la couronne ceux des citoyens qui en ont obtenu quelque place : c'est pour le droit des lances, substitué sur toute l'étendue de l'empire, à l'obligation anciennement imposée à tous les gens titrés de suivre le roi à la guerre : c'est pour le tiers du revenu des évêchés, qui, dans quelque partie du monde que ce puisse être, appartient au gouvernement : c'est pour le produit des terres acquises ou conservées par quelques familles en Espagne : c'est enfin pour payer les dépenses de ceux que l'inquiétude, l'ambition ou le désir d'acquérir quelques connoissances font sortir de leur archipel.

Une exportation si considérable de métaux a tenu les Canaries dans un épuisement continuel. Elles en feroient sorties, si on les eût laissé paisiblement jouir de la liberté qui, en 1657, leur fut accordée, d'expédier tous les ans pour l'autre hémisphere cinq bâtimens chargés de mille tonneaux de denrées ou de marchandises. Malheureusement, les entraves que mit Cadix à ce commerce, le réduisit peu à peu à l'envoi d'un très-petit navire à Caraque. Cette tyrannie expire ; & nous parlerons de sa chûte, après que nous aurons suivi Colomb sur le grand théâtre où son génie & son courage vont se développer.

Ce fut le 6 Septembre qu'il quitta Gomere, où ses trop frêles bâtimens avoient été radoubés & ses vivres renouvellés ; qu'il abandonna les routes suivies par les navigateurs qui l'avoient précédé ; qu'il

fit voile à l'Ouest pour se jetter dans un océan inconnu.

Bientôt, ses équipages épouvantés de l'immense étendue des mers qui les séparoient de leur patrie, commencerent à s'effrayer. Ils murmuroient, & les plus intraitables des mutins proposerent à plusieurs reprises de jetter l'auteur de leurs dangers dans les flots. Ses plus zélés partisans même étoient sans espoir; & il ne pouvoit plus rien se promettre, ni de la sévérité, ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance,* dit alors l'amiral. Le discours étoit hardi, sans être téméraire. Depuis quelque temps, il trouvoit le fond avec la sonde; & des indices qui trompent rarement, lui faisoient juger qu'il n'étoit pas éloigné du but qu'il s'étoit proposé.

V. Arrivée de Colomb dans le Nouveau-Monde.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le Nouveau-Monde. Colomb aborda à une des isles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit possession au nom d'Isabelle. Personne en Europe n'étoit capable de penser, qu'il pût y avoir quelque injustice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les insulaires, à la vue des vaisseaux & de ces hommes si différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Espagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de caresses & de présens. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer toute la nation.

Ces peuples vinrent sans armes sur le rivage. Plusieurs entrerent dans les vaisseaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Espagnols sur leurs épaules, pour les aider à descendre à terre. Les habitans des isles voisines montrerent la même douceur

& les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On remplissoit du coton le plus fin, les lits suspendus dans lesquels ils couchoient.

Lecteur, dites-moi, sont-ce des peuples civilisés qui sont descendus chez des sauvages, ou des sauvages chez des peuples civilisés? Et qu'importe qu'ils soient nus; qu'ils habitent le fond des forêts, qu'ils vivent sous des huttes; qu'il n'y ait parmi eux ni code de loix, ni justice civile, ni justice criminelle, s'ils sont doux, humains, bienfaisans, s'ils ont les vertus qui caractérisent l'homme. Hélas! par-tout on auroit obtenu le même accueil avec les mêmes procédés. Oublions, s'il se peut, ou plutôt rappellons-nous ce moment de la découverte, cette premiere entrevue des deux mondes pour bien détester le nôtre.

C'étoit de l'or que cherchoient les Espagnols: ils en virent. Plusieurs sauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la simplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, sans barbe & sans poil sur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, sans l'intérêt qu'on avoit de savoir d'eux des détails importans sur les contrées voisines, & dans quels pays étoient les mines d'or.

VI. C'est à S. Domingue que les Espagnols for-

Après avoir reconnu quelques isles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au Nord d'une grande isle, que les insulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Espagnole : elle porte aujourd'hui le nom

de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques sauvages des autres isles, qui l'avoient suivi sans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande isle étoit le pays qui leur fournissoit ce métal, dont les Espagnols étoient si avides.

ment leur premier établissement en Amérique.

Mœurs des habitans de cette isle.

L'isle de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'Est à l'Ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entiérement nus. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de maïs, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur temps s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement, difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le temps & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passion.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun

désir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur histoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chansons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables sur l'origine du genre-humain.

On sait peu de chose de leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés, & il y a apparence que sur cet article comme sur beaucoup d'autres, leurs destructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces insulaires si doux adoroient une multitude d'êtres malfaisans. On ne le sauroit croire. Les adorateurs d'un dieu cruel n'ont jamais été bons. Et qu'importoient leurs dieux & leur culte ? Firent-ils aux nouveaux venus quelque question sur leur religion ? Leur croyance fut-elle un motif de curiosité, de haine ou de mépris pour eux ? C'est l'Européen qui se conduisit comme s'il eût été conseillé par les démons de l'insulaire ; c'est l'insulaire qui se conduisit comme s'il eut obéi à la divinité de l'Européen.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entre elles avoit quelques privileges, quelques distinctions : mais sans autorité sur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il se croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle se faisoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un usage, un devoir, un point d'honneur ; c'étoit dans la femme une impossibilité de survivre à ce que son cœur avoit de plus cher. Les Espagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autorisée par les loix & par les mœurs ; & ils attribuoient aux pré-

tendus excès des insulaires, l'origine d'un mal honteux & destructeur qu'on croit communément avoir été inconnu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces insulaires n'avoient pour armes, que l'arc avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arêtes de poisson. Les simples habits des Espagnols, étoient des cuirasses impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adresse. Ces armes jointes à de petites massues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes classes, dont une s'arrogeoit une espece de noblesse : mais on sait peu quelles étoient les prérogatives de cette distinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant & sauvage, avoit aussi des sorciers, enfans ou peres de la superstition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces insulaires. Mais il leur fit sentir aussi, que sans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets surprenans de son artillerie, dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel ; & les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des sonnettes, & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union, Co-

lomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit le fort de la Nativité avec le ſecours des inſulaires, qui travailloient gayement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre à Barcelone, où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au-devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires, qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des morceaux d'or, des oiſeaux, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers expoſée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, leur fit voir au loin, dans le temps & l'eſpace, une ſource inépuiſable de richeſſes qui devoit couler éternellement dans ſon ſein. L'enthouſiaſme gagna juſqu'aux ſouverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'aſſeoir, comme un grand d'Eſpagne. Il leur raconta ſon voyage. Ils le comblerent de careſſes, de louanges, d'honneurs; & bientôt après, il repartit avec dix-ſept vaiſſeaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A ſon arrivée à Saint-Domingue, avec quinze cents hommes, ſoldats, ouvriers, miſſionnaires; avec des vivres pour leur ſubſiſtance; avec les ſemences de toutes les plantes qu'on croyoit pouvoir réuſſir ſous ce climat humide & chaud; avec les animaux domeſtiques de l'ancien hémiſphere dont le nouveau n'avoit pas un ſeul, Colomb ne

trouva que des ruines & des cadavres, où il avoit laissé des fortifications & des Espagnols. Ces brigands avoient provoqué leur ruine par leur orgueil, par leur licence & leur tyrannie. L'amiral n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner; & il sut persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre temps. Un fort, honoré du nom d'Isabelle, fut construit aux bords de l'Océan, & celui de Saint-Thomas sur les montagnes de Cibao, où les insulaires ramassoient, dans des torrens, la plus grande partie de l'or qu'ils faisoient servir à leur parure, & où les conquérans se proposoient d'ouvrir des mines.

Pendant qu'on étoit occupé de ces travaux, les vivres apportés d'Europe avoient été consommés ou s'étoient corrompus. La colonie n'en avoit pas assez reçu de nouveaux pour remplir le vuide; & des soldats, des matelots n'avoient eu ni le temps, ni le talent, ni la volonté de créer des subsistances. Il fallut recourir aux naturels du pays qui ne cultivant que peu étoient hors d'état de nourrir des étrangers qui, quoique les plus sobres de l'ancien hémisphere, consommoient chacun ce qui auroit suffi aux besoins de plusieurs Indiens. Ces malheureux livroient tout ce qu'ils avoient, & l'on exigeoit davantage. Ces exactions continuelles les firent sortir de leur caractere naturellement timide; & tous les caciques, à l'exception de Guacanahari, qui le premier avoit reçu les Espagnols dans ses états, résolurent d'unir leurs forces pour briser un joug qui devenoit chaque jour plus intolérable.

VII. Cruautés commises par les con-

Colomb interrompit le cours de ses découvertes pour prévenir ou pour dissiper ce danger inattendu. Quoique la misere, le climat & la débauche eus-

quérans à S. Domingue. Ce qu'elles produisent.

ſent précipité au tombeau les deux tiers de ſes compagnons; quoique la maladie empêchât pluſieurs de ceux qui avoient échappé à ces fléaux terribles, de ſe joindre à lui; quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cents fantaſſins & vingt cavaliers, cet homme extraordinaire ne craignit pas d'attaquer, en 1495, dans les plaines de Vega-Real, une armée que les hiſtoriens ont généralement portée à cent mille combattans. La principale précaution qu'on prit fut de fondre ſur elle durant la nuit.

Les inſulaires étoient vaincus avant que l'action s'engageât. Ils regardoient les Eſpagnols comme des êtres d'une nature ſupérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur reſpect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit ſur-tout frappés d'admiration. Pluſieurs étoient aſſez ſimples pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un ſeul & même animal, ou une eſpece de divinité. Quand une impreſſion de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible réſiſtance. Le feu du canon, les piques, une diſcipline inconnue les auroient aiſément diſperſés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Pour les punir de ce qu'on appelloit leur rebellion, chaque Indien au-deſſus de quatorze ans fut aſſervi à un tribut en or ou en coton, ſelon la contrée qu'il habitoit.

Cet ordre de choſes, qui exigeoit un travail aſſidu, parut le plus grand des maux à un peuple qui n'avoit pas l'habitude de l'occupation. Le déſir de ſe débarraſſer de ſes oppreſſeurs devint ſa paſſion unique. Comme l'eſpoir de les renvoyer au-delà des mers par la force ne lui étoit plus permis, il imagina, en 1496, de les y contraindre par la famine. Dans cette vue, il ne ſema plus de maïs, il arracha les racines de manioc qui étoient plantées,

& il se réfugia dans les montagnes les plus arides, les plus escarpées.

Rarement les résolutions désespérées sont-elles heureuses. Celle que venoient de prendre les Indiens leur fut infiniment funeste. Les dons d'une nature brute & ingrate ne purent les nourrir, comme ils l'avoient inconsidérément espéré ; & leur asile, quelque difficile qu'en fût l'accès, ne put les soustraire aux poursuites d'un tyran irrité qui, dans cette privation absolue de toutes les ressources locales, reçut, par hasard, quelques subsistances de sa métropole. La rage fut portée au point de former des chiens à découvrir, à dévorer ces malheureux. On a même prétendu que quelques Castillans avoient fait vœu d'en massacrer douze, chaque jour, en l'honneur des douze apôtres. Il est reçu qu'avant cet événement, l'isle comptoit un million d'habitans. Le tiers d'une si grande population périt en cette occasion, par la fatigue, par la faim & par le glaive.

A peine ceux de ces infortunés qui avoient échappé à tant de désastres étoient rentrés dans leurs foyers, où des calamités d'un autre genre leur étoient préparées, que leurs persécuteurs se diviserent. La translation du chef-lieu de la colonie, du Nord au Sud, d'Isabelle à San-Domingo, put bien servir de prétexte à quelques plaintes : mais les discordes tiroient principalement leur source des passions mises en fermentation par un ciel ardent, & trop peu réprimées par une autorité mal affermie. On obéissoit au frere, au représentant de Colomb, lorsqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, un canton à piller, des bourgades à exterminer. Après le partage du butin, l'esprit d'indépendance redevenoit l'esprit dominant : les haines & les jalousies étoient seules écoutées. Les factions finirent par

tourner leurs armes les unes contre les autres : elles se firent ouvertement la guerre.

Durant le cours de ces divisions, l'amiral étoit en Espagne. Il y avoit passé pour dissiper les accusations qu'on ne cessoit de renouveller contre lui. Le récit de ce qu'il avoit fait de grand, l'exposé de ce qu'il se proposoit d'exécuter d'utile, lui regagnerent assez aisément la confiance d'Isabelle. Ferdinand lui-même se réconcilia un peu avec les navigations lointaines. L'on traça le plan d'un gouvernement régulier qui seroit d'abord essayé à Saint-Domingue, & ensuite suivi, avec les changemens dont l'expérience auroit démontré la nécessité, dans les divers établissemens que la succession des temps devoit élever sur l'autre hémisphere. Des hommes habiles dans l'exploitation des mines furent choisis avec beaucoup de soin ; & le fisc se chargea de leur solde, de leur entretien pour plusieurs années.

La nation pensa autrement que ses souverains. Le temps, qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait tomber le désir, originairement si vif, d'aller dans le Nouveau-Monde. Son or ne tentoit plus personne. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus ; les maladies cruelles & honteuses de la plupart ; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, des disettes qui s'y faisoient sentir ; la répugnance d'obéir à un étranger dont la sévérité étoit généralement blâmée ; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire : toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fut permis d'y passer jusqu'en 1593.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa

de les prendre dans les prisons; de dérober des criminels à la mort, à l'infamie pour l'agrandissement d'une patrie dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet eut eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix auroit contenu ou réprimé des sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des scélérats. L'Amérique ne se purgera peut-être jamais du levain, de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jetta, & Colomb lui-même ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit ouvert un mauvais avis.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré, dans la traversée, des principes peut-être élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant, à leur arrivée, le plus grand nombre, ils auroient donné l'exemple de la soumission, & auroient nécessairement fait rentrer dans l'ordre ceux qui s'en étoient écartés. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets. Les Indiens eussent été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. Encouragée, par le succès, à de nouveaux efforts, la métropole auroit formé d'autres établissemens qui eussent étendu la gloire, les richesses, la puissance de l'Espagne. Quelques années devoient amener ces événemens. Une idée peu réfléchie gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui infestoient Saint-Domingue, formerent un des peuples les plus dénaturés que le globe eût jamais portés. Leur association les mit en état de braver audacieusement l'autorité; & l'impossibilité de les réduire fit recourir aux moyens de les gagner. Plusieurs furent inutilement tentés.

Enfin on imagina, en 1499, d'attacher aux terres que recevoit chaque Espagnol, un nombre plus ou moins considérable d'insulaires qui devroient tout leur temps, toutes leurs sueurs à des maîtres sans humanité & sans prévoyance. Cet acte de foiblesse rendit une tranquillité apparente à la colonie, mais sans concilier à l'amiral l'affection de ceux qui en profitoient. Les plaintes formées contre lui furent même plus suivies, plus ardentes, plus appuyées, & plus accueillies qu'elles ne l'avoient encore été.

Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquises. Sa vie fut un contraste perpétuel d'élévation & d'abaissement. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour fiere & orageuse, qui, tour à tour, le récompensoit & le punissoit, le réduisoit à d'humiliantes justifications, & lui rendoit sa confiance.

La prévention du ministere d'Espagne, contre l'auteur de la plus grande découverte qui eût jamais été faite, alla si loin, qu'on envoya dans le Nouveau-Monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus avide, le plus injuste, le plus féroce de tous ceux qui étoient passés en Amérique, arrive, en 1500, à Saint-Domingue, dépouille l'amiral de ses biens, de ses honneurs, de son autorité, & l'envoie en Europe chargé de fers. L'indignation publique avertit les souverains que l'univers attend, sans délai, la punition d'un forfait si audacieux, la réparation d'un si grand outrage. Pour concilier les bienséances avec leurs préjugés, Isabelle & Ferdinand rappellent, avec une indignation vraie ou simulée, l'agent qui avoit si cruellement abusé du pouvoir qu'ils lui avoient com-

mis : mais ils ne renvoient pas à son poste la déplorable victime de son incompréhensible scélératesse. Plutôt que de languir dans l'oisiveté, plutôt que de vivre dans l'humiliation, Colomb se détermine à faire, comme aventurier, un quatrieme voyage dans des régions qu'on pouvoit presque dire de sa création. Après ce nouvel effort, que la malice des hommes, que le caprice des élémens ne réussirent pas à rendre inutile, il termina, en 1506, à Valladolid une carriere brillante, que la mort récente d'Isabelle lui avoit ôté toute espérance de voir jamais heureuse. Quoiqu'il n'eut que cinquante-neuf ans, ses forces physiques étoient très-affoiblies : mais ses facultés morales n'avoient rien perdu de leur énergie.

Telle fut la fin de cet homme singulier qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-temps dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner, à cet hémisphere étranger, le nom du premier navigateur qui y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire : mais, soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Améric Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Ses malheurs avoient commencé avec la découverte. Malgré son humanité & ses lumieres, Colomb les multiplia lui-même, en attachant des Américains aux champs qu'il distribuoit à ses sol-

dats. Ce qu'il s'étoit permis pour sortir des embarras où le jettoit une insubordination rarement interrompue, Bovadilla le continua & l'étendit dans la vue de se rendre agréable. Ovando, qui le remplaça, rompit tous ces liens, selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le repos fut la premiere jouissance des êtres foibles que la violence avoit condamnés à des travaux que leur nourriture, leur constitution & leurs habitudes ne comportoient pas. Ils erroient au hasard, ou restoient accroupis sans rien faire. La suite de cette inaction fut une famine qui leur fut funeste, & qui le fut à leurs oppresseurs. Avec de la douceur, des réglemens sages & beaucoup de patience, il étoit possible d'opérer d'heureux changemens. Ces voies lentes & tempérées ne convenoient pas à des conquérans pressés d'acquérir, pressés de jouir. Ils demanderent, avec la chaleur inséparable d'un grand intérêt, que tous les Indiens leur fussent répartis pour être employés à l'exploitation des mines, à la culture des grains, aux différentes occupations dont on les jugeroit capables. La religion & la politique furent les deux voiles dont se couvrit cet affreux systême. Tout le temps, disoit-on, que ces sauvages auront le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront pas le christianisme; & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. La cour, après bien des discussions, se décida pour un ordre de choses, si contraire à tous les bons principes. L'isle entiere fut divisée en un grand nombre de districts que les Espagnols obtinrent plus ou moins étendus, selon leur grade, leur crédit ou leur naissance. Les Indiens, attachés à ces possessions précaires, furent des esclaves que la loi voulut toujours protéger, & qu'elle ne protégea jamais efficacement,

ni à Saint-Domingue, ni dans les autres parties du Nouveau-Monde, où cette horrible disposition s'établit depuis généralement.

Quelques commotions suivirent cet arrangement : mais elles furent arrêtées par des perfidies ou étouffées dans le sang. Lorsque la servitude fut imperturbablement établie, les mines donnerent un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié; elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner au cinquieme.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue enflammerent la cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point passer les mers. Les grands, les favoris & les gens en place se firent donner de ces propriétés qui procuroient des richesses, sans soins, sans avances & sans inquiétude. Ils les faisoient régir par des agens, qui avoient leur fortune à faire, en augmentant celle de leurs commettans. En moins de six ans soixante mille familles Américaines se trouverent réduites à quatorze mille. Il fallut aller chercher sur le continent & dans les isles voisines d'autres sauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faisoit relever, à force de coups, ceux qui plioient sous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux sexes, qu'à la dérobée. Les hommes périssoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante, achevoit d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissoit dans le sein des meres. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs fils & leurs épouses. Leur race n'est plus. Il faut que je

m'arrête ici un moment. Mes yeux se remplissent de larmes, & je ne vois plus ce que j'écris.

VIII. Navigation qui conduisent les Espagnols à la connoissance du mexique.

Avant que ces scenes d'horreur eussent consommé la ruine des premieres plages reconnues par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, quelques aventuriers de cette nation avoient formé des établissemens moins considérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velasquès, fondateur de ce dernier, désiroit que sa colonie partageât, avec celle de Saint-Domingue, l'avantage de faire des découvertes dans le continent; & il trouva très-disposés à seconder ses vues, la plupart de ceux qu'une avidité active & insatiable avoit conduits dans son isle. Cent dix s'embarquerent, le 8 Février 1517, sur trois petits bâtimens à Saint-Iago; cinglerent à l'Ouest; débarquerent successivement à Yucatan, à Campeche; furent reçus en ennemis sur les deux côtes; périrent en grand nombre des coups qu'on leur porta, & regagnerent dans le plus grand désordre le port d'où, quelques mois auparavant, ils étoient partis avec de si flatteuses espérances. Leur retour fut marqué par la fin du chef de l'expédition Cordova, qui mourut de ses blessures.

Jusqu'à cette époque, l'autre hémisphere n'avoit offert aux Espagnols que des sauvages nus, errans, sans industrie, sans gouvernement. Pour la premiere fois, on venoit de voir des peuples logés, vêtus, formés en corps de nation, assez avancés dans les arts pour convertir en vases des métaux précieux.

Cette découverte pouvoit faire craindre des dangers nouveaux : mais elle présentoit aussi l'appât d'un butin plus riche; & deux cents quarante Espagnols se précipiterent dans quatre navires qu'armoit, à ses dépens, le chef de la colonie. Ils commencerent par vérifier ce qu'avoient publié les aventuriers qui les avoient précédés, pousserent ensuite leur navi-

gation jusqu'à la riviere de Panuco, & crurent appercevoir par-tout des traces encore plus décisives de civilisation. Souvent ils débarquerent. Quelquefois on les attaqua très-vivement; & quelquefois on les reçut avec un respect qui tenoit de l'adoration. Dans une ou deux occasions, ils purent échanger contre l'or du nouvel hémisphere quelques bagatelles de l'ancien. Les plus entreprenans d'entre eux, opinoient à former un établissement sur ces belles plages; leur commandant, Grijalva, qui, quoique actif, quoique intrépide, n'avoit pas l'ame d'un héros, ne trouva pas ses forces suffisantes pour une entreprise de cette importance. Il reprit la route de Cuba, où il rendit un compte plus ou moins exagéré, de tout ce qu'il avoit vu, de tout ce qu'il avoit pu apprendre de l'empire du Mexique.

La conquête de cette vaste & opulente région est aussi-tôt arrêtée par Velasquès. Le choix de l'instrument qu'il y employera, l'occupe plus long-temps. Il craint également de la confier à un homme qui manquera des qualités indispensables pour la faire réussir, ou qui aura trop d'ambition pour lui en rendre hommage. Ses confidens le décident enfin pour Fernand Cortès, celui de ses lieutenans que ses talens appellent le plus impérieusement à l'exécution du projet, mais le moins propre à remplir ses vues personnelles. L'activité, l'élévation, l'audace que montre le nouveau chef dans les préparatifs d'une expédition dont il prévoit & veut écarter les difficultés, réveillent toutes les inquiétudes d'un gouverneur naturellement trop soupçonneux. On le voit occupé, d'abord en secret & publiquement ensuite, du projet de retirer une commission importante qu'il se reproche d'avoir inconsidérément donnée. Répentir tardif. Avant que soient achevés les arrangemens imaginés pour rete-

nir la flotte composée de onze petits bâtimens, elle a mis à la voile, le 10 février 1519, avec cent neuf matelots, cinq cents huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbaletes, un grand nombre d'épées & de piques, quatre fauconneaux & dix pieces de campagne.

Ces moyens d'invasion, tout insuffisans qu'ils pourront paroître, n'avoient pas même été fournis par la couronne qui ne contribuoit alors que de son nom aux découvertes, aux établissemens. C'étoient les particuliers qui formoient des plans d'agrandissement, qui les dirigeoient par des combinaisons bien ou mal réfléchies, qui les exécutoient à leurs dépens. La soif de l'or & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient principalement la fermentation. Ces deux aiguillons faisoient à la fois courir dans le Nouveau-Monde, des hommes de la premiere & de la derniere classe de la société; des brigands qui ne respiroient que le pillage, & des esprits exaltés qui croyoient aller à la gloire. C'est pourquoi la trace de ces premiers conquérans fut marquée par tant de forfaits & par tant d'actions extraordinaires; c'est pourquoi leur cupidité fut si atroce & leur bravoure si gigantesque.

La double passion des richesses & de la renommée paroît animer Cortès. En se rendant à sa destination, il attaque les Indiens de Tabasco, bat plusieurs fois leurs troupes, les réduit à demander la paix, reçoit leur hommage, & se fait donner des vivres, quelques toiles de coton, & vingt femmes qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu

attribuer cette dépravation à la foiblesse physique qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes, dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles pas à rapprocher l'homme de l'homme? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché, avec raison, des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans répugnance dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du Nouveau-Monde, on doit compter cette fureur des femmes Améri-

caines pour les Eſpagnols. Ce furent elles qui leur ſervirent communément de guides, qui leur procurerent ſouvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conſpirations.

La plus célébre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique aſſez puiſſant, elle fut, par des événemens ſinguliers, eſclave chez les Mexicains dès ſa premiere enfance. De nouveaux haſards l'avoient conduite à Tabaſco avant l'arrivée des Eſpagnols. Frappés de ſa figure & de ſes graces, ils la diſtinguerent. Leur général lui donna ſon cœur, & lui inſpira une paſſion très-vive. Dans de tendres embraſſemens, elle apprit bientôt le Caſtillan. Cortès, de ſon côté, connut l'étendue de l'eſprit, la fermeté du caractere de ſon amante; & il n'en fit pas ſeulement ſon interprete, mais encore ſon conſeil. De l'aveu de tous les hiſtoriens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

IX. Les Eſpagnols abordent au Mexique. Leurs premiers combats ſont contre la république de Tlaſcala.

Cet empire obéiſſoit à Montezuma, lorſque les Eſpagnols y aborderent. Le ſouverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. Dans cette vaſte domination, des couriers placés de diſtance en diſtance, inſtruiſoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches conſiſtoient en des toiles de coton, où étoient repréſentées les différentes circonſtances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hyérogliphiques, qui ſuppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que ſa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuſes & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui oſoient in-

fester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; & les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation ne craignirent pas de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du Nouveau-Monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'Orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse avec le plus de dégoût; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils crurent trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere trouva longtemps des partisans dans les deux hémispheres; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

D'anciennes révolutions, dont l'époque est inconnue, ont bouleversé la terre; & l'astronomie nous montre la possibilité de ces catastrophes, dont l'histoire physique & morale du monde offre une infinité de preuves incontestables. Un grand nombre de cometes se meuvent dans tous les sens autour du soleil. Loin que les mouvemens de leurs orbites soient invariables, ils sont sensiblement altérés par l'action des planetes. Plusieurs de ces grands corps ont passé près de la terre, & peuvent l'avoir rencontrée. Cet événement est peu vraisemblable dans le cours d'une année ou même d'un siecle: mais sa probabilité augmente tellement par

le nombre des révolutions de la terre, qu'on peut presque assurer que cette planete n'a pas toujours échappé au choc des différentes cometes qui traversoient son orbite.

Cette rencontre a dû occasionner, sur la surface du globe, des ravages inexprimables. L'axe de rotation changé; les mers abandonnant leur ancienne position pour se précipiter vers le nouvel équateur; la plus grande partie des animaux noyée par le déluge, ou détruite par la violente secousse imprimée à la terre par la comete; des especes entieres anéanties : tels sont les désastres qu'une comete a dû produire.

Indépendamment de cette cause générale de dévastation, les tremblemens de terre, les volcans, mille autres causes inconnues, qui agissent dans l'intérieur du globe & à sa surface, doivent changer la position respective de ses parties, & par une suite nécessaire la situation de ses pôles de rotation. Les eaux de la mer, déplacées par ces changemens, doivent quitter un pays pour couvrir l'autre, & causer ainsi ces inondations, ces déluges successifs qui ont laissé par-tout des monumens visibles de ruine, de dévastation, & des traces profondes de leurs ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'océan dans ses cavités intérieures; de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abîmes; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir.

Delà ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être exempte, engendrent & perpétuent la frayeur parmi les hommes. On la trouve répandue & consacrée dans toutes les superstitions. Elle est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes.

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planetes, ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. Delà les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées : terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout à la fois le principe & la mesure

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse, alors si commune. Mais sa conduite poli-

tique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein de la mollesse, il méprisoit ses sujets, il opprimoit ses tributaires. L'arrivée des Espagnols ne rendit pas du ressort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations, le temps qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des présens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortès, à qui cet engourdissement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour le perpétuer. Ses discours étoient d'un ami. Sa mission se bornoit, disoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient, le puissant maître du Mexique. A toutes les instances qu'on faisoit pour presser son rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambassadeur sans lui donner audience. Cette obstination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, selon leurs instructions, aux menaces, & à vanter les trésors & les forces de leur patrie : *voilà*, dit le général Espagnol, en se tournant vers ses soldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richesses.* Il avoit alors fini ses préparatifs, & acquis toutes les connoissances qui lui étoient nécessaires. Résolu à vaincre ou à périr, il brûla ses vaisseaux & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur sa route se trouvoit la république de Tlascala, de tout temps ennemie des Mexicains, qui vouloient la soumettre à leur domination. Cortès ne doutant pas qu'elle ne dût favoriser ses projets, lui fit demander passage, & proposer une alliance. Des peuples qui s'étoient interdit presque toute communication avec leurs voisins, & que ce principe insociable avoit accoutumés à une défiance universelle, ne devoient pas être favorablement dis-

posés pour des étrangers, dont le ton étoit impérieux & qui avoient signalé leur arrivée par des insultes faites aux dieux du pays. Aussi repousserent-ils, sans ménagement, les deux ouvertures. Les merveilles qu'on racontoit des Espagnols étonnoient les Tlascalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Espagnols furent rompus. Cortès se crut obligé de se retrancher, & les Indiens se firent tuer sur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité : un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au siege de Troye, qui se fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez plusieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlascalteques. C'étoit la crainte & la honte d'abandonner à l'ennemi leurs blessés & leurs morts. A chaque moment, le soin de les enlever rompoit les rangs & ralentissoit les attaques.

Une constitution politique, qu'on ne se seroit pas attendu à trouver dans le Nouveau-Monde, s'étoit formée dans cette contrée. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts & rendoient la justice : mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement séveres. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son pere, le péché contre nature. Le larcin, l'adultere & l'ivrognerie étoient en horreur : ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Les loix permettoient la

pluralité des femmes; le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples ſauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlaſcalteques portoient dans leurs carquois deux fleches, ſur leſquelles étoient gravées les images de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville, ils étoient vêtus : mais ils ſe dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchiſe dans les traités : & entre eux ils honoroient les vieillards.

Leur pays, quoiqu'inégal, quoique peu étendu, quoique médiocrement fertile, étoit fort peuplé, aſſez bien cultivé, & l'on y vivoit heureux.

Voilà les hommes que les Eſpagnols ne daignoient pas admettre dans l'eſpece humaine. Une des qualités qu'ils mépriſoient le plus chez les Tlaſcalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un ſeul; ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus; parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'eſprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de ſes préjugés, au point où l'étoient alors, où le ſont peut-être encore aujourd'hui les Eſpagnols. Ces préjugés faiſoient le fond de toutes leurs penſées, influoient ſur leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de ſophiſmes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraiſon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus ſubtile. Ils étoient

attachés

attachés à leurs usages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoissent qu'eux dans l'univers de sensés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fut jamais, ils auroient eu pour Athenes, le mépris qu'ils avoient pour Tlascala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes ; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévasté.

Malgré cette maniere de penser si hautaine & si dédaigneuse, les Espagnols firent alliance avec les Tlascalteques, qui leur donnerent six mille soldats pour les conduire & les appuyer.

X. Introduits dans la capitale de l'Empire, les Espagnols sont obligés de l'évacuer après plusieurs événemens extraordinaires.

Avec ce secours, Cortès s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé, couvert de bois, de champs cultivés, de villages & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fécondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient

empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui, d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes : Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortès du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient considérables, & son pouvoir absolu. Il paroît que ses sujets avoient quelques connoissances & de l'industrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût su faire usage de ces moyens, son trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il se devoit, ce qu'il devoit à sa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Espagnols de toute sa puissance, malgré l'avantage de leur discipline & de leurs armes, il voulut employer contre eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de présens, d'égards, de caresses, & il faisoit attaquer la Vera-Crux, colonie que les Espagnols avoient fondée dans le lieu où ils avoient débarqué, pour s'assurer une retraite, ou pour recevoir des secours. *Il faut*, dit Cortès à ses compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai résolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de sa personne.* Ce dessein fut approuvé. Aussi-tôt, accompagné de ses officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Ce prince, par une bassesse égale à la témérité de ses ennemis, se met entre leurs mains. Il est obligé de livrer au supplice les généraux qui n'avoient agi que par ses ordres; & il met le comble à son avi-

dissement, en rendant hommage de sa couronne au roi d'Espagne.

Au milieu de ces succès, on apprend que Narvaès vient d'arriver de Cuba avec huit cents fantassins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pieces de canon, pour prendre le commandement de l'armée, & pour exercer des vengeances. Ces forces étoient envoyées par Velasquès, mécontent que des aventuriers partis sous ses auspices eussent renoncé à toute liaison avec lui, qu'ils se fussent déclarés indépendans de son autorité, & qu'ils eussent envoyé des députés en Europe, pour obtenir la confirmation des pouvoirs qu'ils s'étoient arrogés eux-mêmes. Quoique Cortès n'ait que deux cents cinquante hommes; il marche à son rival; il le combat, le fait prisonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend en leur proposant de le suivre. Il gagne leur cœur par sa confiance & sa magnanimité. Ces soldats se rangent sous ses drapeaux; & avec eux, il reprend, sans perdre un moment, la route de Mexico où il n'avoit pu laisser que cent cinquante Espagnols qui, avec les Tlascalteques, gardoient étroitement l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la noblesse Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de son prince; & le zele indiscret des Espagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverserent les autels & massacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains avoient des superstitions barbares; & leurs prêtres étoient des monstres, qui faisoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient imposé à la crédulité de la nation. Elle reconnoissoit, comme tous les peuples poli-

cés, un être suprême, une vie à venir, avec ses peines & ses récompenses : mais ces dogmes sublimes étoient mêlés d'absurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque siecle ; & cette année étoit dans l'empire un temps de deuil & de désolation.

Les Mexicains invoquoient des puissances subalternes, comme les autres nations en ont invoquées, sous les noms de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ses temples, ses images, ses fonctions, son autorité particuliere, & toutes faisoient des miracles.

Ils avoient une eau sacrée dont on faisoit des aspersions. On en faisoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les processions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoissoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs superstitions leur étoient particulieres. Tous les ans ils choisissoient un esclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encensoit, on l'invoquoit, & on finissoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une superstition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétrissoient en certains jours une statue de pâte qu'ils faisoient cuire. Ils la plaçoient sur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, se rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la statue. Ils en donnoient un morceau à chacun des assistans, qui le mangeoit, & se croyoit sanctifié après avoir mangé son dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hom-

mes : mais les Mexicains immoloient aussi des prisonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient ensuite ces prisonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux seigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque temps, les prêtres faisoient dire à l'empereur que les dieux avoient faim; & dans la seule vue de faire des prisonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes ses cérémonies étoient lugubres & sanglantes. Elle tenoit sans cesse l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puissans.

On ne peut faire un crime aux Espagnols d'avoir été révoltés de ces absurdes barbaries : mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés; il ne falloit pas se jetter sur le peuple assemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger; il ne falloit pas assassiner les nobles pour les dépouiller.

Cortès, à son retour à Mexico, trouva les siens assiégés dans le quartier où il les avoit laissés. C'étoit un espace assez vaste pour contenir les Espagnols & leurs alliés, & entouré d'un mur épais, avec des tours placées de distance en distance. On y avoit disposé l'artillerie le mieux qu'il avoit été possible; & le service s'y étoit toujours fait avec autant de régularité & de vigilance que dans une place assiégée ou dans le camp le plus exposé. Le général ne pénétra dans cette espece de forteresse qu'après avoir surmonté beaucoup de difficultés; & quand il y fut enfin parvenu, les dangers continuoient encore. L'acharnement des naturels du pays étoit tel qu'ils hasardoient de pénétrer par les em-

brasures du canon, dans l'asile qu'ils vouloient forcer.

Pour se tirer d'une situation si désespérée, les Espagnols ont recours à des sorties. Elles sont heureuses sans être décisives. Les Mexicains montrent un courage extraordinaire. Ils se dévouent gaiement à une mort certaine. On les voit se précipiter, nus & sans défense, dans les rangs de leurs ennemis pour rendre leurs armes inutiles ou pour les leur arracher. Tous veulent périr pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner.

Le combat le plus sanglant se donne sur une élévation dont les Américains s'étoient emparés, & d'où ils accabloient de traits plus ou moins meurtriers tout ce qui se présentoit. La troupe chargée de les déloger est trois fois repoussée. Cortès s'indigne de cette résistance, & quoiqu'assez grièvement blessé veut se charger lui-même de l'attaque. A peine est-il en possession de ce poste important, que deux jeunes Mexicains jettent leurs armes & viennent à lui comme déserteurs. Ils mettent un genou à terre, dans la posture de supplians, le saisissent & s'élancent avec une extrême vivacité dans l'espérance de le faire périr, en l'entraînant avec eux. Sa force ou son adresse le débarrassent de leurs mains, & ils meurent victimes d'une entreprise généreuse & inutile.

Cette action, mille autres d'une vigueur pareille, font désirer aux Espagnols qu'on puisse trouver des moyens de conciliation. Montezuma, toujours prisonnier, consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre, avec tout l'appareil du trône, sur la muraille, pour engager ses sujets à cesser les hostilités. Leur indignation lui apprend que son regne est fini; & les traits qu'ils lui lancent le percent d'un coup mortel.

Un nouvel ordre de choſes ſuit de près cet événement tragique. Les Mexicains voient à la fin que leur plan de défenſe, que leur plan d'attaque ſont également mauvais; & ils ſe bornent à couper les vivres à un ennemi que la ſupériorité de ſa diſcipline & de ſes armes rend invincible. Cortès ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de ſyſtême, qu'il penſe à ſe retirer chez les Tlaſcalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un ſecret impénétrable, des meſures bien combinées. On ſe met en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en ſilence & en ordre ſur une digue, lorſque ſon arriere-garde fut attaquée avec impétuoſité par un corps nombreux, & ſes flancs par des canots diſtribués aux deux côtés de la chauſſée. Si les Mexicains, qui avoient plus de forces qu'ils n'en pouvoient faire agir, euſſent eu la précaution de jetter des troupes à l'extrémité des ponts qu'ils avoient ſagement rompus, les Eſpagnols & leurs alliés auroient tous péri dans cette action ſanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne ſût pas profiter de tous ſes avantages; & ils arriverent enfin ſur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le déſordre où ils étoient, les expoſoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur ſecours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient reſtés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts un fils & deux filles de Montezuma, que les Eſpagnols emmenoient avec quelques autres priſonniers. Ce ſpectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir maſſacré les enfans après avoir immolé le pere, étoit trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéiſſance aveugle, puſſent la

ſoutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide ; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un temps qu'ils devoient au ſalut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu ſon artillerie, ſes munitions, ſes bagages, ſon butin, cinq ou ſix cents Eſpagnols, deux mille Tlaſcalteques, & à laquelle il ne reſtoit preſque pas un ſoldat qui ne fût bleſſé, ſe remettoit en marche. On ne tarda pas à la pourſuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mouſqueterie, le fer des lances, & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nus qu'ils étoient, d'approcher, & de ſe jetter ſur leurs ennemis avec une grande animoſité. La valeur alloit céder au nombre, lorſque Cortès décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du Nouveau-Monde, le ſort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occaſions les plus importantes, étoit aſſez près de lui. Il s'élance avec ſes plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le ſaiſit & l'emporte dans les rangs des Eſpagnols. Les Mexicains perdent courage ; ils prennent la fuite en jettant leurs armes. Cortès pourſuit ſa marche, & arrive ſans obſtacle chez les Tlaſcalteques.

XI. Les Eſpagnols imaginent de nouveaux moyens pour ſubjuguer le Mexique, & ils y réuſſiſſent.

Il n'avoit perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de ſoumettre l'empire du Mexique : mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit ſe ſervir d'une partie des peuples, pour aſſujettir l'autre. La forme du gouvernement, la diſpoſition des eſprits, la ſituation de Mexico, favoriſoient ce projet, & les moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou ca-

ciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le temps qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite : mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus.

Presque toutes les formes de la justice, & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout : mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la

ſuperſtition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient bleſſé la ſainteté de la religion, & ceux qui auroient bleſſé la majeſté du prince. On voit combien des loix ſi peu préciſes facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéreſſées des prêtres & des courtiſans.

On ne parvenoit à la nobleſſe, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faiſoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans les armées; & enſuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, ſe dévouoient aux fonctions les plus viles dans les palais des empereurs.

Cortès penſa que dans la multitude des vaſſaux du Mexique, il y en auroit qui ſecoueroient volontiers le joug, & s'aſſocieroient aux Eſpagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire, & combien les empereurs faiſoient ſentir durement leur puiſſance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces déteſtoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les grands, les hommes riches, dans qui l'eſprit de ſociété diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Pluſieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Depuis ſix mois, Cortès mûriſſoit, en ſilence, ſes grands projets, lorſqu'on le vit ſortir de ſa retraite, ſuivi de cinq cents quatre-vingt-dix Eſpagnols, de dix mille Tlaſcalteques, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux & traînant huit ou neuf pieces de campagne. Sa marche vers le centre des états Mexicains fut facile & ra-

pide. Les petites nations, qui auroient pu la retarder ou l'embarrasser, furent toutes aisément subjuguées, ou se donnerent librement à lui. Plusieurs des peuplades qui occupoient les environs de la capitale de l'empire, furent aussi forcés de subir ses loix ou s'y soumirent d'elles-mêmes.

Des succès propres à étonner, même les plus présomptueux, auroient dû naturellement livrer tous les cœurs au chef intrépide & prévoyant dont ils étoient l'ouvrage. Il n'en fut pas ainsi. Parmi ses soldats Espagnols, il s'en trouvoit un assez grand nombre qui avoient trop bien conservé le souvenir des dangers auxquels ils avoient si difficilement échappé. La crainte de ceux qu'il falloit courir encore les rendit perfides. Ils convinrent entre eux de massacrer leur général & de faire passer le commandement à un officier, qui, abandonnant des projets qui leur paroissoient extravagans, prendroit des mesures sages pour leur conservation. La trahison alloit s'exécuter, quand le remords conduisit un des conjurés aux pieds de Cortès. Aussi-tôt ce génie hardi, dont les événemens inattendus développoient de plus en plus les ressources, fait arrêter, juger & punir Villafagna, moteur principal d'un si noir complot : mais après lui avoir arraché une liste exacte de tous ses complices. Il s'agissoit de dissiper les inquiétudes que cette découverte pouvoit causer. On y réussit, en publiant que le scélérat a déchiré un papier qui contenoit, sans doute, le plan de la conspiration ou le nom des associés, & qu'il a emporté son secret au tombeau, malgre la rigueur des supplices employés pour le lui arracher.

Cependant, pour ne pas donner aux troupes le temps de trop réfléchir sur ce qui vient de se passer, le général se hâta d'attaquer Mexico, le grand

objet de son ambition & le terme des espérances de l'armée. Ce projet présentoit de grandes difficultés.

Des montagnes, qui la plupart avoient mille pieds d'élévation, entouroient une plaine d'environ quarante lieues. La majeure partie de ce vaste espace étoit occupée par des lacs qui communiquoient ensemble. A l'extrémité septentrionale du plus grand, avoit été bâtie, dans quelques petites isles, la plus considérable cité qui existât dans le Nouveau-Monde, avant que les Européens l'eussent découvert. On y arrivoit par trois chaussées plus ou moins longues, mais toutes larges & solidement construites. Les habitans des rivages trop éloignés de ces grandes voies, s'y rendoient sur leurs canots.

Cortès se rendit maître de la navigation par le moyen des petits navires dont on avoit préparé les matériaux à Tlascala; & il fit attaquer les digues par Sandoval, par Alvarado & par Olid, à chacun desquels il avoit donné un nombre égal de canons, d'Espagnols & d'Indiens auxiliaires.

Tout étoit disposé de longue main pour une résistance opiniâtre. Les moyens de défense avoient été préparés par Quetlavaca, qui avoit remplacé Montezuma son frere : mais la petite vérole, portée dans ces contrées par un esclave de Narvaès, l'avoit fait périr; & lorsque le siege commença, c'étoit Guatimosin qui tenoit les rênes de l'empire.

Les actions de ce jeune prince furent toutes héroïques & toutes prudentes. Le feu de ses regards, l'élévation de ses discours, l'éclat de son courage faisoient sur ses peuples l'impression qu'il désiroit. Il disputa le terrain pied à pied; & jamais il n'en abandonna un pouce qui ne fût jonché des cadavres de ses soldats & teint du sang de ses ennemis. Cinquante mille hommes accourus de toutes les

parties de l'empire à la défenſe de leur maître & de leurs dieux, avoient péri par le fer ou par le feu; la famine faiſoit tous les jours des ravages inexprimables; des maladies contagieuſes s'étoient jointes à tant de calamités, ſans que ſon ame eût été un inſtant, un ſeul inſtant ébranlée. Les aſſaillans, après cent combats meurtriers & de grandes pertes, étoient parvenus au centre de la place, qu'il ne ſongeoit pas encore à céder. On le fit enfin conſentir à s'éloigner des décombres qui ne pouvoient plus être défendus, pour aller continuer la guerre dans les provinces. Dans la vue de faciliter cette retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès: mais cette noble ruſe n'eut pas le ſuccès qu'elle méritoit; & un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Eſpagnol imagina que Guatimoſin avoit des tréſors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre ſur des charbons ardens. Son favori, expoſé à la même torture, lui adreſſoit des triſtes plaintes : *Et moi*, lui dit l'empereur, *ſuis-je ſur des roſes?* Mot comparable à tous ceux que l'hiſtoire a tranſmis à l'admiration des hommes. Les Mexicains le rediroient à leurs enfans, ſi quelque jour ils pouvoient rendre aux Eſpagnols ſupplice pour ſupplice, noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le ſang. Ce peuple auroit peut-être les actes de ſes martyrs, les annales de ſes perſécutions. On y liroit, ſans doute, que Guatimoſin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que, trois ans après, il fut pendu publiquement, ſous prétexte d'avoir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux.

XII. Idée qu'on doit ſe former du Me-

Si l'on en croit les Eſpagnols, Mexico, dont après deux mois & demi d'une attaque vive & réguliere, ils s'étoient enfin emparés avec le ſecours

xique avant qu'il fût soumis à l'Espagne.

de soixante ou de cent mille Indiens alliés, & par la supériorité de leur discipline, de leurs armes & de leurs navires : ce Mexico étoit une ville superbe. Ses murs renfermoient trente mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais du chef de l'état, bâti de marbre & de jaspe, avoit une étendue prodigieuse. Des bains, des fontaines, des statues le décoroient. Il étoit rempli de tableaux, qui, quoique faits avec des plumes seulement, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des grands avoient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent. Des plantes de toute espece couvroient leurs jardins. Ce que le sol & le climat avoient de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez une nation riche, où la nature étoit belle & les arts imparfaits. Les temples étoient en grand nombre & la plupart magnifiques : mais teints du sang & tapissés des têtes des malheureux qu'on avoit sacrifiés.

Une des plus grandes beautés de cette cité imposante étoit une place, ordinairement remplie de cent mille hommes, couverte de tentes & de magasins, où les marchands étaloient toutes les richesses des campagnes, tous les ouvrages de l'industrie des Mexicains. Des oiseaux de toute couleur, des coquillages brillans, des fleurs sans nombre, des émaux, des ouvrages d'orfévrerie, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus beau & plus éclatant que ne peuvent l'avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient sans cesse des rivages à la ville, de la ville aux rivages. Les lacs étoient bordés de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Le reste de l'empire, autant que le permettoient

les sites, présentoit le même spectacle : mais avec la différence qu'on trouve par-tout entre la capitale & les provinces. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, sans communication avec des nations éclairées, sans l'usage du fer, sans le secours de l'écriture, sans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, placés sous un climat où les facultés de l'homme ne sont pas éveillées par ses besoins : ce peuple, nous dit-on, s'étoit élevé à cette hauteur, par son seul génie.

La fausseté de cette description pompeuse, tracée dans des momens de vanité par un vainqueur naturellement porté à l'exagération, ou trompé par la grande supériorité qu'avoit un état réguliérement ordonné sur les contrées sauvages, dévastées jusqu'alors dans l'autre hémisphere : cette fausseté peut être mise aisément à la portée de tous les esprits. Pour y parvenir, il ne suffiroit pas d'opposer l'état actuel du Mexique à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les déplorables effets d'une tyrannie destructive, d'une longue oppression? Mais qu'on se rappelle les ravages que les barbares, sortis du Nord, exercerent autrefois dans les Gaules & en Italie. Lorsque ce torrent fut écoulé, ne resta-t-il pas sur la terre de grandes masses qui attestoient, qui attestent encore la puissance des peuples subjugués. La région qui nous occupe, offre-t-elle de ces magnifiques ruines? Il doit donc passer pour démontré que les édifices publics & particuliers, si orgueilleusement décrits, n'étoient que des amas informes de pierres entassées les unes sur les autres; que la célebre Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes rustiques répandues irréguliérement sur un grand espace; & que les autres

lieux dont on a voulu exalter la grandeur ou la beauté, étoient encore inférieurs à cette premiere des cités.

Les travaux des hommes ont toujours été proportionnés à leur force & aux instrumens dont ils se servoient. Sans la science de la méchanique & l'invention de ses machines, point de grands monumens. Sans quarts de cercle & sans télescope, point de progrès merveilleux en astronomie, nulle précision dans les observations. Sans fer, point de marteaux, point de tenailles, point d'enclumes, point de forges, point de scies, point de haches, point de coignées, aucun ouvrage en métaux qui mérite d'être regardé, nulle maçonnerie, nulle charpente, nulle menuiserie, nulle architecture, nulle gravure, nulle sculpture. Avec ces moyens, quel temps ne faut-il pas à nos ouvriers pour séparer de la carriere, enlever & transporter un bloc de pierre ? Quel temps pour l'équarrir ? Sans nos ressources, comment en viendroit-on à bout ? Ç'auroit été un homme d'un grand sens que le sauvage qui, voyant pour la premiere fois un de nos grands édifices, l'auroit admiré, non comme l'œuvre de notre force & de notre industrie, mais comme un phénomene extraordinaire de la nature, qui auroit élevé d'elle-même ces colonnes, percé ces fenêtres, posé ces entablemens & préparé une si merveilleuse retraite. Ç'eût été la plus belle des cavernes que les montagnes lui eussent encore offertes.

Dépouillons le Mexique de tout ce que des récits fabuleux lui ont prêté, & nous trouverons que ce pays, fort supérieur aux contrées sauvages que les Espagnols avoient jusqu'alors parcourues dans le Nouveau-Monde, n'étoit rien en comparaison des peuples civilisés de l'ancien continent.

L'empire

L'empire étoit soumis à un despotisme aussi cruel que mal combiné. La crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, y tenoit lieu de morale & de principes. Le chef de l'état étoit devenu peu à peu une espece de divinité sur laquelle les plus téméraires n'osoient porter un regard, & dont les plus imprudens ne se seroient pas permis de juger les actions. On conçoit comment des citoyens achetent tous les jours, par le sacrifice de leur liberté, les douceurs & les commodités de la vie auxquelles ils sont accoutumés dès l'enfance : mais que des peuples à qui la nature brute offroit plus de bonheur que la chaîne sociale qui les unissoit, restassent tranquillement dans la servitude, sans penser qu'il n'y avoit qu'une montagne ou une riviere à traverser pour être libres : voilà ce qui seroit incompréhensible, si l'on ne savoit combien l'habitude & la superstition dénaturent par-tout l'espece humaine.

Plusieurs des provinces, qu'on pouvoit regarder comme faisant partie de cette vaste domination, se gouvernoient par leurs premieres loix & selon leurs maximes anciennes. Tributaires seulement de l'empire, elles continuoient à être régies par leurs caciques. Les obligations de ces grands vassaux se réduisoient à couvrir ou à reculer les frontieres de l'état lorsqu'ils en recevoient l'ordre ; à contribuer sans cesse aux charges publiques, originairement d'après un tarif réglé, & dans les derniers temps suivant les besoins, l'avidité ou les caprices du despote.

L'administration des contrées, plus immédiatement dépendantes du trône, étoit confiée à des grands qui, dans leurs fonctions, étoient soulagés par des nobles d'un rang inférieur. Ces officiers eurent d'abord de la dignité & de l'importance :

mais ils n'étoient plus que les instrumens de la tyrannie, depuis que le pouvoir arbitraire s'étoit élevé sur les ruines d'un régime qu'on eût pu appeller féodal.

A chacune de ces places étoit attachée une portion de terre, plus ou moins étendue. Ceux qui dirigeoient les conseils, qui conduisoient les armées, que leurs postes fixoient à la cour, jouissoient du même avantage. On changeoit de domaine en changeant d'occupation, & l'on le perdoit dès qu'on rentroit dans la vie privée.

Il existoit des possessions plus entieres, & qu'on pouvoit aliéner ou transmettre à ses descendans. Elles étoient en petit nombre, & devoient être occupées par les citoyens des classes les plus distinguées.

Le peuple n'avoit que des communes. Leur étendue étoit réglée sur le nombre des habitans. Dans quelques-unes, les travaux se faisoient en société, & les récoltes étoient déposées dans des greniers publics, pour être distribuées selon les besoins. Dans d'autres, les cultivateurs se partageoient les champs & les exploitoient pour leur utilité particuliere. Dans aucune, il n'étoit permis de disposer du territoire.

Plusieurs districts, plus ou moins étendus, étoient couverts d'especes de serfs attachés à la glebe, passant d'un propriétaire à l'autre, & ne pouvant prétendre qu'à la subsistance la plus grossiere & la plus étroite.

Des hommes plus avilis encore, c'étoient les esclaves domestiques. Leur vie étoit censée si méprisable, qu'au rapport d'Herrera, on pouvoit les en priver, sans craindre d'être jamais recherché par la loi.

Tous les ordres de l'état contribuoient au main-

tien du gouvernement. Dans les sociétés un peu avancées, les tributs se payent avec des métaux. Cette mesure commune de toutes les valeurs étoit ignorée des Mexicains, quoique l'or & l'argent fussent sous leurs mains. Ils avoient, à la vérité, commencé à soupçonner l'utilité d'un moyen universel d'échange, & déjà ils employoient les grains de cacao dans quelques menus détails de commerce : mais leur emploi étoit très-borné & ne pouvoit s'étendre jusqu'à l'acquittement de l'impôt. Les redevances dues au fisc étoient donc toutes soldées en nature.

Comme tous les agens du service public recevoient leur salaire en denrées, on retenoit pour leur contribution une partie de ce qui leur étoit assigné.

Les terres attachées à des offices, & celles qu'on possédoit en toute propriété, donnoient à l'état une partie de leurs productions.

Outre l'obligation imposée à toutes les communautés de cultiver une certaine étendue de sol pour la couronne, elles lui devoient encore le tiers de leurs récoltes.

Les chasseurs, les pêcheurs, les potiers, les peintres, tous les ouvriers sans distinction rendoient chaque mois la même portion de leur industrie.

Les mendians même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Au Mexique, l'agriculture étoit très-bornée, quoique le plus grand nombre de ses habitans en fissent leur occupation unique. Ses soins se bornoient au maïs & au cacao, & encore récoltoit-on fort peu de ces productions. S'il en eût été autrement, les premiers Espagnols n'auroient pas manqué si souvent de subsistances. L'imperfection de

ce premier des arts pouvoit avoir plusieurs causes. Ces peuples avoient un grand penchant à l'oisiveté. Les instrumens dont ils se servoient étoient défectueux. Ils n'avoient dompté aucun animal qui pût les soulager dans leurs travaux. Des peuples errans ou des bêtes fauves ravageoient leurs champs. Le gouvernement les opprimoit sans relâche. Enfin leur constitution physique étoit singuliérement foible, ce qui venoit en partie d'une nourriture mauvaise & insuffisante.

Celles des hommes riches, des nobles & des gens en place avoit pour base, outre le produit des chasses & des pêches, les poules d'Inde, les canards & les lapins, les seuls animaux, avec de petits chiens, qu'on eût su apprivoiser dans ces contrées. Mais les vivres de la multitude se réduisoient à du maïs, préparé de diverses manieres; à du cacao délayé dans l'eau chaude & assaisonné avec du miel & du piment; aux herbes des champs qui n'étoient pas trop dures ou qui n'avoient pas de mauvaise odeur. Elle faisoit usage de quelques boissons qui ne pouvoient pas enivrer. Pour les liqueurs fortes, elles étoient si rigoureusement défendues, que pour en user il falloit la permission du gouvernement. On ne l'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement, dans quelques solemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une mesure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On rasoit publiquement ceux qui en étoient convaincus, & leur maison étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais posséder des charges.

Les Mexicains étoient presque généralement nus. Leur corps étoit peint. Des plumes ombrageoient leur tête. Quelques ossemens ou de petits ouvrages

d'or, selon les rangs, pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une espece de chemise qui descendoit jusqu'aux genoux, & qui étoit ouverte sur la poitrine. C'étoit dans l'arrangement de leurs cheveux que consistoit leur parure principale. Les personnes d'un ordre supérieur, l'empereur lui-même, n'étoient distingués du peuple que par une espece de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée, nouée sur l'épaule droite.

Le palais du prince & ceux des grands, quoiqu'assez étendus & construits de pierre, n'avoient ni commodités, ni élégance, ni même des fenêtres. La multitude occupoit des cabanes bâties avec de la terre & couvertes de branches d'arbre. Il lui étoit défendu de les élever au-dessus du rez-de-chaussée. Plusieurs familles étoient souvent entassées sous le même toit.

L'ameublement étoit digne des habitations. Dans la plupart, on ne trouvoit pour tapisserie que des nattes, pour lit que de la paille, pour siege qu'un tissu de feuilles de palmier, pour ustensiles que des vases de terre. Des toiles & des tapis de coton, travaillés avec plus ou moins de soin & employés à divers usages : c'étoit ce qui distinguoit principalement les maisons riches de celles des gens du commun.

Si les arts de nécessité premiere étoient si imparfaits au Mexique, il en faut conclure que ceux d'agrément l'étoient encore plus. La forme & l'exécution du peu de vases & de bijoux d'or ou d'argent qui sont venus jusqu'à nous : tout est également barbare. C'est la même grossiéreté dans ces tableaux dont les premiers Espagnols parlerent avec tant d'admiration, & qu'on composoit avec des plumes de toutes les couleurs. Ces peintures n'exis-

tent plus ou sont du moins très-rares : mais elles ont été gravées. L'artiste est infiniment au-dessous de son sujet, soit qu'il représente des plantes, des animaux ou des hommes. Il n'y a ni lumiere, ni ombre, ni dessein, ni vérité dans son ouvrage. L'architecture n'avoit pas fait de plus grands progrès. On ne retrouve dans toute l'étendue de l'empire aucun ancien monument qui ait de la majesté, ni même des ruines qui rappellent le souvenir d'une grandeur passée. Jamais le Mexique ne put se glorifier que des chaussées qui conduisoient à sa capitale, que des aqueducs qui y amenoient de l'eau potable d'une distance fort considérable.

On étoit encore plus reculé dans les sciences que dans les arts ; & c'étoit une suite naturelle de la marche ordinaire de l'esprit humain. Il n'étoit guere possible qu'un peuple dont la civilisation n'étoit pas ancienne, & qui n'avoit pu recevoir aucune instruction de ses voisins, eût des connoissances un peu étendues. Tout ce qu'on pourroit conclure de ses institutions religieuses & politiques, c'est qu'il avoit fait quelques pas dans l'astronomie. Combien même il lui auroit fallu de siecles pour s'éclairer, puisqu'il étoit privé du secours de l'écriture, puisqu'il étoit encore très-éloigné de ce moyen puissant & peut-être unique de lumiere, par l'imperfection de ses hyérogliphes !

C'étoient des tableaux tracés sur des écorces d'arbre, sur des peaux de bête fauve, sur des toiles de coton, & destinés à conserver le souvenir des loix, des dogmes, des révolutions de l'empire. Le nombre, la couleur, l'attitude des figures : tout varioit selon les objets qu'il s'agissoit d'exprimer. Quoique ces signes imparfaits ne dussent pas avoir ce grand caractere qui exclut tout doute raisonnable, on peut penser qu'aidés par des traditions de

corps & de famille, ils donnoient quelque connoissance des événemens passés. L'indifférence des conquérans pour tout ce qui n'avoit pas trait à une avidité insatiable, leur fit négliger la clef de ces dépôts importans. Bientôt leurs moines les regarderent comme des monumens d'idolâtrie; & le premier évêque de Mexico, Zummaraga, condamna aux flammes tout ce qu'on en put rassembler. Le peu qui échappa de ce fanatique incendie, & qui s'est conservé sous l'un & l'autre hémisphere, n'a pas dissipé depuis les ténebres où la négligence des premiers Espagnols nous avoit plongés.

On ignore jusqu'à l'époque de la fondation de l'empire. A la vérité, les historiens Castillans nous disent qu'avant le dixieme siecle ce vaste espace n'étoit habité que par des hordes errantes & tout-à-fait sauvages. Ils nous disent que vers cette époque, des tribus venues du Nord & Nord-Ouest, occuperent quelques parties du territoire & y porterent des mœurs plus douces. Ils nous disent que trois cents ans après, un peuple encore plus avancé dans la civilisation, & sorti du voisinage de la Californie, s'établit sur les bords des lacs & y bâtit Mexico. Ils nous disent que cette derniere nation, si supérieure aux autres, n'eut durant un assez long période, que des chefs plus ou moins habiles, qu'elle élevoit, qu'elle destituoit selon qu'elle le jugeoit convenable à ses intérêts. Ils nous disent que l'autorité, jusqu'alors partagée & révocable, fut concentrée dans une seule main & devint inamovible, cent trente ou cent quatre-vingt-dix-sept ans, avant l'arrivée des Espagnols. Ils nous disent que les neuf monarques qui porterent successivement la couronne, donnerent au domaine de l'état une extension qu'il n'avoit pas eue sous l'ancien gouvernement. Mais quelle foi peut-on raisonna-

blement accorder à des annales confuſes, contradictoires & remplies des plus abſurdes fables qu'on ait jamais expoſées à la crédulité humaine ? Pour croire qu'une ſociété dont la domination étoit ſi étendue, dont les inſtitutions étoient ſi multipliées, dont le rit étoit ſi régulier, avoit une origine auſſi moderne qu'on l'a publié, il faudroit d'autres témoignages que ceux des féroces ſoldats qui n'avoient ni le talent ni la volonté de rien examiner; il faudroit d'autres garans que des prêtres fanatiques qui ne ſongeoient qu'à élever leur culte ſur la ruine des ſuperſtitions qu'ils trouvoient établies. Que ſauroit-on de la Chine, ſi les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverſer ou la détruire comme le Bréſil ? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ſes livres, de ſes loix & de ſes mœurs ? Quand on aura laiſſé pénétrer au Mexique quelques philoſophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de ſon hiſtoire, que ces ſavans ne ſeront, ni des moines, ni des Eſpagnols, mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la ſaura-t-on, ſi la barbarie n'a pas détruit tous les monumens qui pouvoient en marquer la trace.

Ces recherches ne pourroient pas cependant conduire à une connoiſſance exacte de l'ancienne population de l'empire. Elle étoit immenſe, diſent les conquérans. Des habitans couvroient les campagnes; les citoyens fourmilloient dans les villes; les armées étoient très-nombreuſes. Stupides relateurs, n'eſt-ce pas vous qui nous aſſurez que c'étoit un état naiſſant; que des guerres opiniâtres l'agitoient ſans ceſſe; qu'on maſſacroit ſur le champ de bataille ou qu'on ſacrifioit aux dieux dans les temples tous les priſonniers; qu'à la mort de chaque empereur, de chaque cacique, de chaque

grand, un nombre de victimes proportionné à leur dignité étoit immolé sur leur tombe; qu'un goût dépravé faisoit généralement négliger les femmes; que les meres nourrissoient de leur propre lait leurs enfans durant quatre ou cinq années, & cessoient de bonne heure d'être fécondes; que les peuples gémissoient par-tout & sans relâche sous les vexations du fisc; que des eaux corrompues, que de vastes forêts couvroient les provinces; que les aventuriers Espagnols eurent plus à souffrir de la disette que de la longueur des marches, que des traits de l'ennemi.

Comment concilier des faits, certifiés par tant de témoins, avec cette excessive population si solemnellement attestée dans vos orgueilleuses annales? Avant que la saine philosophie eût fixé un regard attentif sur vos étranges contradictions; lorsque la haine qu'on vous portoit faisoit ajouter une foi entiere à vos folles exagérations, l'univers, qui ne voyoit plus qu'un désert dans le Mexique, étoit convaincu que vous aviez précipité au tombeau des générations innombrables. Sans doute, vos farouches soldats se souillerent trop souvent d'un sang innocent; sans doute, vos fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient; sans doute, une tyrannie inquiete, une avarice insatiable enleverent à cette infortunée partie du Nouveau-Monde beaucoup de ses foibles enfans : mais vos cruautés furent moindres que les historiens de vos ravages n'ont autorisé les nations à le penser. Et c'est moi, moi que vous regardez comme le détracteur de votre caractere, qui même en vous accusant d'ignorance & d'imposture, deviens, autant qu'il se peut, votre apologiste.

Aimeriez-vous mieux qu'on surfît le nombre de

vos assassinats, que de dévoiler votre stupidité & vos contradictions ? Ici, j'en atteste le ciel, je ne me suis occupé qu'à vous laver du sang dont vous paroissez glorieux d'être couverts; & par-tout ailleurs où j'ai parlé de vous, que des moyens de rendre à votre nation sa premiere splendeur, & d'adoucir le sort des peuples malheureux qui vous sont soumis. Si vous me découvrez quelque haine secrete ou quelque vue d'intérêt, je m'abandonne à votre mépris. Ai-je traité les autres dévastateurs du Nouveau-Monde, les François même mes compatriotes, avec plus de ménagement ? Pourquoi donc êtes-vous les seuls que j'aie offensés ? C'est qu'il ne vous reste que de l'orgueil. Devenez puissans, vous deviendrez moins ombrageux; & la vérité, qui vous fera rougir, cessera de vous irriter.

Quelle que fût la population du Mexique, la prise de la capitale entraîna la soumission de l'état entier. Il n'étoit pas aussi étendu qu'on le croit communément. Sur la mer du Sud, l'empire ne commençoit qu'à Nicaragua & se terminoit à Acapulco : encore une partie des côtes qui baigne cet océan n'avoit-elle jamais été subjuguée. Sur la mer du Nord, rien presque ne le coupoit depuis la riviere de Tabasco jusqu'à celle de Panuco : mais dans l'intérieur des terres, Tlascala, Tepeaca, Mechoacan, Chiapa, quelques autres districts moins considérables, avoient conservé leur indépendance. La liberté leur fut ravie, en moins d'une année, par le conquérant auquel il suffisoit d'envoyer dix, quinze, vingt chevaux pour n'éprouver aucune résistance; & avant la fin de 1522, les provinces qui avoient repoussé les loix des Mexicains & rendu la communication de leurs possessions difficile ou impraticable, firent toutes partie de la domination Espagnole. Avec le temps, elle reçut encore des

accroissemens immenses du côté du Nord. Ils auroient même été plus considérables, sur-tout plus utiles, sans les barbaries incroyables qui les accompagnoient ou qui les suivoient.

A peine les Castillans se virent-ils les maîtres du Mexique, qu'ils s'en partagerent les meilleures terres, qu'ils réduisirent en servitude le peuple qui les avoit défrichées, qu'ils le condamnerent à des travaux que sa constitution physique, que ses habitudes ne comportoient pas. Cette oppression générale excita de grands soulevemens. Il n'y eut point de concert, il n'y eut point de chef, il n'y eut point de plan ; & ce fut le désespoir seul qui produisit cette grande explosion. Le sort voulut qu'elle tournât contre les trop malheureux Indiens. Un conquérant irrité, le fer & la flamme à la main, se porta avec la rapidité de l'éclair d'une extrémité de l'empire à l'autre, & laissa par-tout des traces d'une vengeance éclatante dont les détails feroient frémir les ames les plus sanguinaires. Il y eut une barbare émulation, entre l'officier & le soldat, à qui immoleroit le plus de victimes ; & le général lui-même surpassa peut-être en férocité ses troupes & ses lieutenans.

Cependant Cortès ne recueillit pas de tant d'inhumanités le fruit qu'il s'en pouvoit promettre. Il commençoit à entrer dans la politique de la cour de Madrid, de ne pas laisser à ceux de ses sujets qui s'étoient signalés par quelque importante découverte, le temps de s'affermir dans leur domination, dans la crainte bien ou mal fondée qu'ils ne songeassent à se rendre indépendans de la couronne. Si le conquérant du Mexique ne donna pas lieu à ce système, du moins en fut-il une des premieres victimes. On diminuoit chaque jour les pouvoirs illimités dont il avoit joui d'abord ; & avec le temps

on les réduisit à si peu de chose, qu'il crut devoir préférer une condition privée aux vaines apparences d'une autorité qu'accompagnoient les plus grands dégoûts.

Cet Espagnol fut despote & cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent : mais ses vices sont de son temps ou de sa nation, & ses vertus sont à lui. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit; d'autres mœurs, une autre religion. Mettez-le à la tête de la flotte qui s'avança contre Xerxès. Comptez-le parmi les Spartiates qui se présenterent au détroit des Thermopiles, ou supposez-le parmi ces généreux Bataves qui s'affranchirent de la tyrannie de ses compatriotes, & Cortès sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César né dans le quinzieme siecle & général au Mexique, eût été plus méchant que Cortès. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues, & qui est pressé de pourvoir à sa sureté. Il seroit bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connoît la contrée, & qui dispose à son gré des moyens, de l'espace & du temps.

XIII. Troubles extérieurs ou intérieurs qui ont agité le Mexique, depuis qu'il est devenu une possession Espagnole.

Depuis que le Mexique eut subi le joug des Castillans, cette vaste contrée ne fut plus exposée à l'invasion. Aucun ennemi voisin ou éloigné ne ravagea ses provinces. La paix dont elle jouissoit ne fut extérieurement troublée que par des pirates. Dans la mer du Sud, les entreprises de ces brigands se bornerent à la prise d'un petit nombre de vaisseaux : mais au Nord, ils pillerent une fois Campeche, deux fois Vera-Crux, & souvent ils porterent

la désolation sur des côtes moins connues, moins riches & moins défendues.

Pendant que la navigation & les rivages de cette opulente région sont en proie aux corsaires & aux escadres des nations révoltées de l'ambition de l'Espagne, ou seulement jalouses de sa supériorité, les Chichemecas troublent l'intérieur de l'empire. C'étoient, si l'on en croit Herrera & Torquemada, les peuples qui occupoient les meilleures plaines de la contrée avant l'arrivée des Mexicains. Pour éviter les fers que leur préparoit le conquérant, ils se réfugierent dans des cavernes & dans des montagnes où s'accrut leur férocité naturelle & où ils menoient une vie entiérement animale. La nouvelle révolution qui venoit de changer l'état de leur ancienne patrie ne les disposa pas à des mœurs plus douces; & ce qu'ils virent ou qu'ils apprirent du caractere Espagnol, leur inspira une haine implacable contre une nation si fiere & si oppressive. Cette passion, toujours terrible dans des sauvages, se manifesta par les ravages qu'ils porterent dans tous les établissemens qu'on formoit à leur voisinage, par les cruautés qu'ils exerçoient sur ceux qui entreprenoient d'y ouvrir des mines. Inutilement, pour les contenir ou les réprimer, il fut établi des forts & des garnisons sur la frontiere, leur rage ne discontinua pas jusqu'en 1592. A cette époque, le capitaine Caldena leur persuada de mettre fin aux hostilités. Dans la vue de rendre durables ces sentimens pacifiques, le gouvernement leur fit bâtir des habitations, les rassembla dans plusieurs bourgades, & envoya au milieu d'eux quatre cents familles Tlascalteques dont l'emploi devoit être de former à quelques arts, à quelques cultures, un peuple qui jusqu'alors n'avoit été couvert que de peaux, n'avoit vécu que de chasse ou des productions spontanées

de la nature. Ces mesures, quoique sages, ne réussirent que tard. Les Chichemecas se refuserent longtemps à l'instruction qu'on avoit entrepris de leur donner, repousserent même toute liaison avec des instituteurs bienfaisans & Américains. Ce ne fut qu'en 1608 que l'Espagne fut déchargée du soin de les habiller & de les nourrir.

Dix-huit ans après, Mexico voit se heurter avec le plus grand éclat la puissance civile & la puissance ecclésiastique. Un homme convaincu de mille crimes cherche au pied des autels l'impunité de tous ses forfaits. Le vice-roi Gelves l'en fait arracher. Cet acte d'une justice nécessaire passe pour un attentat contre la divinité même. La foudre de l'excommunication est lancée. Le peuple se souleve. Le clergé séculier & régulier prend les armes. On brûle le palais du commandant; on enfonce le poignard dans le sein de ses gardes, de ses amis de ses partisans; lui-même il est mis aux fers, & embarqué pour l'Europe avec soixante-dix gentilshommes qui n'ont pas craint d'embrasser ses intérêts. L'archevêque, auteur de tant de calamités & dont la vengeance n'est pas encore assouvie, suit sa victime avec le désir & l'espoir de l'immoler. Après avoir quelque temps balancé, la cour se décide enfin pour le fanatisme. Le défenseur des droits du trône & de l'ordre est condamné à un oubli entier; & son successeur autorisé à consacrer solemnellement toutes les entreprises de la superstition, & plus particuliérement la superstition des asiles.

Le mot asile, pris dans toute son étendue, pourroit signifier tout lieu, tout privilege, toute distinction qui garantit un coupable de l'exercice impartial de la justice. Car qu'est-ce qu'un titre qui affoiblit ou suspend l'autorité de la loi? un asile.

Qu'eſt-ce que la priſon qui dérobe le criminel à la priſon commune de tous les malfaiteurs ? un aſile. Qu'eſt-ce qu'une retraite où le créancier ne peut aller ſaiſir le débiteur frauduleux ? un aſile. Qu'eſt-ce que l'enceinte où l'on peut exercer ſans titre toutes les fonctions de la ſociété, & cela dans une contrée où le reſte des citoyens n'en obtient le droit qu'à prix d'argent ? un aſile. Qu'eſt-ce qu'un tribunal auquel on peut appeller d'une ſentence définitive prononcée par un autre tribunal cenſé le dernier de la loi ? un aſile. Qu'eſt-ce qu'un privilege excluſif, pour quelque motif qu'il ait été ſollicité & obtenu ? un aſile. Dans un empire où les citoyens partageant inégalement les avantages de la ſociété n'en partageant pas les fardeaux proportionnellement à ces avantages, qu'eſt-ce que les diverſes diſtinctions qui ſoulagent les uns aux dépens des autres ? des aſiles.

On connoît l'aſile du tyran, l'aſile du prêtre, l'aſile du miniſtre, l'aſile du noble, l'aſile du traitant, l'aſile du commerçant. Je nommerois preſque toutes les conditions de la ſociété. Quelle eſt en effet celle qui n'a pas un abri en faveur d'un certain nombre de malverſations qu'elle peut commettre avec impunité ?

Cependant les plus dangereux des aſiles ne ſont pas ceux où l'on ſe ſauve, mais ceux que l'on porte avec ſoi, qui ſuivent le coupable & qui l'entourent, qui lui ſervent de bouclier, & qui forment, entre lui & moi, une enceinte au centre de laquelle il eſt placé, & d'où il peut m'inſulter ſans que le châtiment puiſſe l'atteindre. Tels ſont l'habit & le caractere eccléſiaſtiques. L'un & l'autre étoient autrefois une ſorte d'aſile où l'impunité des forfaits les plus criants étoit preſqu'aſſurée. Ce privilege eſt-il bien éteint ? J'ai vu ſouvent conduire

des moines & des prêtres dans les prisons : mais je n'en ai presque jamais vu sortir pour aller au lieu public des exécutions.

Eh quoi ! parce qu'un homme par son état est obligé à des mœurs plus saintes, il obtiendra des ménagemens, une commisération qu'on refusera au coupable qui n'est pas lié par la même obligation !... Mais le respect dû à ses fonctions, à son vêtement, à son caractere ?... Mais la justice dûe également & sans distinction à tous les citoyens !... Si le glaive de la loi ne se promene pas indifféremment par-tout ; s'il vacille ; s'il s'éleve ou s'abaisse selon la tête qu'il rencontre dans son passage, la société est mal ordonnée. Alors il existe, sous un autre nom, sous une autre forme, un privilege détestable, un abri interdit aux uns & réservé aux autres.

Mais ces asiles, quoique généralement contraires à la prospérité des sociétés, ne fixeront pas ici notre attention. Il s'agira uniquement de ceux qu'ont offert, qu'offrent encore aujourd'hui les temples dans plusieurs parties du globe.

Ces refuges furent connus des anciens. Dans la Grece encore à demi-barbare, on pensa que la tyrannie ne pouvoit être refrénée que par la religion. Les statues d'Hercule, de Thesée, de Pirithoüs parurent propres à inspirer de la terreur aux scélérats, lorsqu'ils n'eurent plus à redouter leurs massues. Mais aussi-tôt que l'asile institué en faveur de l'innocence ne servit plus qu'au salut du coupable, aux intérêts & à la vanité des conservateurs du privilege, ces retraites furent abolies.

D'autres peuples, à l'imitation des Grecs, établirent des asiles. Mais le citoyen ne se jettoit dans le sein des dieux que pour se soustraire à la main armée qui le poursuivoit. Là, il invoquoit la loi ; il appelloit

appelloit le peuple à son secours. Ses concitoyens accouroient. Le magistrat approchoit. Il étoit interrogé. S'il avoit abusé de l'asile, il étoit doublement puni. Il recevoit le châtiment & du forfait qu'il avoit commis, & de la profanation du lieu où il s'étoit sauvé.

Romulus voulut peupler sa ville, & il en fit un asile. Quelques temples devinrent des asiles sous la république. Après la mort de César, les Triumvirs voulurent que sa chapelle fût un asile. Dans les siecles suivans, la bassesse des peuples érigea souvent les statues des tyrans en asiles. C'est delà que l'esclave insultoit son maître. C'est delà que le persécuteur du repos public soulevoit la canaille contre les gens de bien.

Cette horrible institution de la barbarie & du paganisme causoit des maux inexprimables, lorsque le christianisme, monté sur le trône de l'empire, ne rougit pas de l'adopter & même de l'étendre. Bientôt les suites de cette politique ecclésiastique se firent cruellement sentir. Les loix perdirent leur autorité. L'ordre social étoit interverti. Alors le magistrat attaqua les asiles avec courage : le prêtre les défendit avec opiniâtreté. Ce fut durant plusieurs siecles, une guerre vive & pleine d'animosité. Le parti qui prévaloit sous un regne ferme, succomboit sous un prince superstitieux. Quelquefois cet asile étoit général, & quelquefois il étoit restreint. Anéanti dans un temps, réintégré dans un autre.

Ce qui doit surprendre dans une institution si visiblement contraire à l'équité naturelle, à la loi civile, à la sainteté de la religion, à l'esprit de l'évangile, au bon ordre de la société, c'est sa durée; c'est la diversité des édits des empereurs, la contradiction des canons, l'entêtement de plusieurs

évêques; c'est sur-tout l'extravagance des jurisconsultes, sur l'étendue de l'asile selon le titre des églises. Si c'est une grande église, l'asile aura tant de pieds de franchise hors de son enceinte; si c'est une moindre église, la franchise de l'enceinte sera moins étendue; moins encore si c'est une chapelle; la même, que l'église soit consacrée ou ne le soit pas.

Il est bien étrange que dans une longue suite de générations, pas un monarque, pas un ecclésiastique, pas un magistrat, pas un seul homme n'ait rappellé à ses contemporains les beaux jours du christianisme. Autrefois, auroit-il pu leur dire, autrefois le pécheur étoit arrêté pendant des années à la porte du temple où il expioit sa faute exposé aux injures de l'air, en présence de tous les fideles, de tous les citoyens. L'entrée de l'église ne lui étoit accordée que pas à pas. Il n'approchoit du sanctuaire qu'à mesure que sa pénitence s'avançoit. Et aujourd'hui un scélérat, un concussionnaire, un voleur, un assassin couvert de sang ne trouve pas seulement les portes de nos temples ouvertes; il y trouve encore protection, impunité, aliment & sécurité.

Mais si l'assassin avoit plongé le poignard dans le sein d'un citoyen sur les marches même de l'autel, que feriez-vous? Le lieu de la scene sanglante deviendra-t-il son asile? Voilà certes un privilege bien commode pour les scélérats. Pourquoi tueront-ils dans les rues, dans les maisons, sur les grands chemins où ils peuvent être saisis? Que ne tuent-ils dans les églises? Jamais il n'y eut un exemple plus révoltant du mépris des loix & de l'ambition ecclésiastique que cette immunité des temples. Il étoit réservé à la superstition de rendre dans ce monde l'Etre suprême protecteur des mêmes crimes qu'il punit dans une autre vie par des peines éternelles.

On doit espérer que l'excès du mal fera sentir la nécessité du remede.

Cette heureuse révolution arrivera plus tard ailleurs qu'au Mexique, où les peuples sont plongés dans une ignorance plus profonde encore que dans les autres régions soumises à la Castille. En 1632, les élémens conjurés engloutirent une des plus riches flottes qui fussent jamais sorties de cette opulente partie du Nouveau-Monde. Le désespoir fut universel dans les deux hémispheres. Chez un peuple plongé dans la superstition, tous les événemens sont miraculeux; & le courroux du ciel fut généralement regardé comme la cause unique d'un grand désastre, que l'inexpérience du pilote & d'autres causes tout aussi naturelles pouvoient fort bien avoir amené. Un *auto da fé* parut le plus sûr moyen de recouvrer les bontés divines; & trente-huit malheureux périrent dans les flammes, victimes d'un aveuglement si déplorable.

Il me semble que j'assiste à cette horrible expiation. Je la vois, je m'écrie : » Monstres exécrables, arrêtez. Quelle liaison y a-t-il entre le malheur que vous avez éprouvé, & le crime imaginaire ou réel de ceux que vous détenez dans vos prisons ? S'ils ont des opinions qui les rendent odieux aux yeux de l'Eternel, c'est à lui à lancer la foudre sur leurs têtes ? Il les a soufferts pendant un grand nombre d'années; il les souffre, & vous les tourmentez. Quand il auroit à les condamner à des peines sans fin au jour terrible de sa vengeance, est-ce à vous d'accélérer leurs supplices ? Pourquoi leur ravir le moment d'une résipiscence qui les attend peut-être dans la caducité, dans le danger, dans la maladie ? Mais, infâmes que vous êtes, prêtres dissolus, moines impudiques, vos crimes ne

» suffisoient-ils pas pour exciter le courroux du
» ciel? Corrigez-vous, prosternez-vous aux pieds
» des autels; couvrez-vous de sacs & de cendres;
» implorez la miséricorde d'en haut, au lieu de
» traîner sur un bûcher des innocens dont la mort,
» loin d'effacer vos forfaits, en accroîtera le nom-
» bre de trente-huit autres qui ne vous seront
» jamais remis. Pour appaiser Dieu, vous brûlez
» des hommes! Etes-vous des adorateurs de Mo-
» loch? « Mais ils ne m'entendent pas; & les malheureuses victimes de leur superstitieuse barbarie ont été précipitées dans les flammes.

Une calamité d'un autre genre affligea peu après le nouveau Mexique, limitrophe & dépendant de l'ancien. Cette vaste contrée, située pour la plus grande partie dans la Zone tempérée, fut assez long-temps inconnue aux dévastateurs de l'Amérique. Le missionnaire Ruys y pénétra le premier en 1580. Il fut bientôt suivi par le capitaine Espajo, & enfin par Jean d'Onâte, qui, par une suite de travaux commencés en 1599, & terminés en 1611, parvint à ouvrir des mines, à multiplier les troupeaux & les subsistances, à établir solidement la domination Espagnole. Des troubles civils dérangent, en 1652, l'ordre qu'il a établi. Dans le cours de ces animosités, le commandant Rosas est assassiné, & ceux de ses amis qui tentent de venger sa mort, périssent après lui. Les atrocités continuent jusqu'à l'arrivée tardive de Pagnalosse. Ce chef intrépide & févere, avoit presque étouffé la rebellion, lorsque, dans l'accès d'une juste indignation, il donne un soufflet à un moine turbulent qui lui parloit avec insolence, qui osoit même le menacer. Aussi-tôt les cordeliers, maîtres du pays, l'arrêtent. Il est excommunié, livré à l'inquisition, & condamné à des amendes considérables. Inutile-

ment, il presse la cour de venger l'autorité royale violée en sa personne, le crédit de ses ennemis l'emporte sur ses sollicitations. Leur rage & leur influence lui font même craindre un sort plus funeste; & pour se dérober à leurs poignards, pour se soustraire à leurs intrigues, il se réfugie en Angleterre, abandonnant les rênes du gouvernement à qui voudra ou pourra s'en saisir. Cette retraite plonge encore la province dans de nouveaux malheurs; & ce n'est qu'après dix ans d'anarchie & de carnage, que tout rentre enfin dans l'ordre & la soumission.

Est-il rien de plus absurde que cette autorité des moines en Amérique? Ils y sont sans lumieres & sans mœurs; leur indépendance y foule aux pieds leurs constitutions & leurs vœux; leur conduite est scandaleuse; leurs maisons sont autant de mauvais lieux, & leurs tribunaux de pénitence autant de boutiques de commerce. C'est-là que, pour une piece d'argent, ils tranquillisent la conscience du scélérat; c'est-là qu'ils insinuent la corruption au fond des ames innocentes, & qu'ils entraînent les femmes & les filles dans la débauche; ce sont autant de simoniaques qui trafiquent publiquement des choses saintes. Le christianisme qu'ils enseignent est souillé de toutes sortes d'absurdités. Captateurs d'héritages, ils trompent, ils volent, ils se parjurent. Ils avilissent les magistrats; ils les croisent dans leurs opérations. Il n'y a point de forfaits qu'ils ne puissent commettre impunément. Ils inspirent aux peuples l'esprit de la révolte. Ce sont autant de fauteurs de la superstition, la cause de tous les troubles qui ont agité ces contrées lointaines. Tant qu'ils y subsisteront, ils y entretiendront l'anarchie, par la confiance aussi aveugle qu'illimitée qu'ils ont obtenue des peuples, & par la pusillanimité qu'ils ont inspirée aux

dépoſitaires de l'autorité dont ils diſpoſent par leurs intrigues. De quelle ſi grande utilité ſont-ils donc ? Seroient-ils délateurs ? Une ſage adminiſtration n'a pas beſoin de ce moyen. Les ménageroit-on comme un contrepoids à la puiſſance des vice-rois ! C'eſt une terreur panique. Seroient-ils tributaires des grands ! C'eſt un vice qu'il faut faire ceſſer. Sous quelque face qu'on conſidere les choſes, les moines ſont des miſérables qui ſcandaliſent & qui fatiguent trop le Mexique pour les y laiſſer ſubſiſter plus long-temps.

La ſoumiſſion, l'ordre y furent de nouveau & plus généralement troublés en 1693, par une loi qui interdiſoit aux Indiens l'uſage des liqueurs fortes. La défenſe ne pouvoit pas avoir pour objet celles de l'Europe, d'un prix néceſſairement trop haut, pour que des hommes conſtamment opprimés, conſtamment dépouillés, en fiſſent jamais uſage. C'étoit uniquement du pulque que le gouvernement cherchoit à les détacher.

On tire cette boiſſon d'une plante connue au Mexique ſous le nom de maguey, & ſemblable à un aloës pour la forme. Ses feuilles raſſemblées autour du collet de la racine, ſont épaiſſes, charnues, preſque droites, longues de pluſieurs pieds, creuſées en goutieres, épineuſes ſur le dos, & terminées par une pointe très-acérée. La tige qui ſort du milieu de cette touffe s'éleve deux fois plus haut, & porte à ſon ſommet ramifié des fleurs jaunâtres. Leur calice à ſix diviſions eſt chargé d'autant d'étamines. Il adhere par le bas au piſtil qui devient avec lui une capſule à trois loges remplie de ſemences. Le maguey croît par-tout dans le Mexique, & ſe multiplie facilement de bouture. On en fait des haies. Ses diverſes parties ont chacune leur utilité. Les racines ſont employées pour faire des cordes ;

les tiges donnent du bois; les pointes des feuilles servent de clous ou d'aiguilles; les feuilles elles-mêmes sont bonnes pour couvrir les toits; on les fait aussi rouir, & l'on en retire un fil propre à fabriquer divers tissus.

Mais le produit le plus estimé du magney est une eau douce & transparente qui se ramasse dans un trou creusé avec un instrument dans le milieu de la touffe, après qu'on en a arraché les bourgeons & les feuilles intérieures. Tous les jours, ce trou profond de trois ou quatre pouces se remplit, tous les jours on le vuide; & cette abondance dure une année entiere, quelquefois même dix-huit mois. Cette liqueur épaissie forme un véritable sucre: mais mêlée avec de l'eau de fontaine & déposée dans de grands vases, elle acquiert au bout de quatre ou cinq jours de fermentation, le piquant & presque le goût du cidre. Si l'on y ajoute des écorces d'orange & de citron, elle devient enivrante. Cette propriété la rend plus agréable aux Mexicains, qui, ne pouvant se consoler de la perte de leur liberté, cherchent à s'étourdir sur l'humiliation de leur servitude. Aussi est-ce vers les maisons où l'on distribue le pulque que sont continuellement tournés les regards de tous les Indiens. Ils y passent les jours, les semaines; ils y laissent la subsistance de leur famille, très-souvent le peu qu'ils ont de vêtemens.

Le ministere Espagnol, averti de ces excès, en voulut arrêter le cours. Le remede fut mal choisi. Au lieu de ramener les peuples aux bonnes mœurs par des soins paternels, par le moyen si efficace de l'enseignement, on eut recours à la funeste voie des interdictions. Les esprits s'échaufferent, les séditions se multiplierent, les actes de violence se répéterent d'une extrémité de l'empire à l'autre. Il fallut céder. Le gouvernement retira ses actes pro-

de gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou de les subjuguer par la force des armes. Mais comment se concilier des hommes dont on vouloit faire des bêtes de somme, ou qui devoient être enterrés vivans dans les entrailles de la terre ? Aussi le gouvernement se décida-t-il pour la violence. La guerre ne fut différée que par l'impossibilité où étoit un fisc obéré d'en faire la dépense. On trouva enfin, en 1768, un crédit de douze cents mille livres, & les hostilités commencerent. Quelques hordes de sauvages se soumirent après une légere résistance. Il n'en fut pas ainsi des Apaches, la plus belliqueuse de ces nations, la plus passionnée pour l'indépendance. On les poursuivit sans relâche pendant trois ans, avec le projet de les exterminer. Grand Dieu, exterminer des hommes! Parleroit-on autrement des loups ? Les exterminer, & pourquoi ? Parce qu'ils avoient l'ame fiere, parce qu'ils sentoient le droit naturel qu'ils avoient à la liberté, parce qu'ils ne vouloient pas être esclaves. Et nous sommes des peuples civilisés, & nous sommes chrétiens ?

L'éloignement où étoient les anciennes & les nouvelles conquêtes du centre de l'autorité, fit juger qu'elles languiroient jusqu'à ce qu'on leur eût accordé une administration indépendante. On leur donna donc un commandant particulier, qui, avec un titre moins imposant que celui du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, jouit des mêmes prérogatives.

XIV. Qu'est devenu le Mexique sous les loix de l'Espagne.

Il faut voir maintenant à quel degré de prospérité s'est élevé le Mexique, malgré les énormes pertes que des ennemis étrangers lui ont fait essuyer, malgré les troubles domestiques qui lui ont si souvent déchiré le sein.

La grande Cordiliere, après avoir traversé toute

l'Amérique Méridionale, s'abaisse & se retrécit dans l'isthme de Panama; suit dans la même forme les provinces de Costa-Ricca, de Nicaragua, de Guatimala; s'élargit, s'éleve de nouveau dans le reste du Mexique, mais sans approcher jamais de la hauteur prodigieuse qu'elle a dans le Pérou. Ce changement est sur-tout remarquable vers la mer du Sud. Les rives y sont très-profondes, & n'offrent un fonds que fort près de terre, tandis que dans la mer du Nord on le trouve à une très-grande distance du continent. Aussi les rades sont-elles aussi bonnes, aussi multipliées dans la premiere de ces mers, qu'elles sont rares & mauvaises dans l'autre.

Le climat d'une région située presqu'entiérement dans la Zone-Torride, est alternativement humide & chaud. Ces variations sont plus sensibles & plus communes dans les contrées basses, marécageuses, remplies de forêts & incultes de l'Est, que dans les parties de l'empire qu'une nature bienfaisante a traitées plus favorablement.

La qualité du sol est aussi très-différente. Il est quelquefois ingrat, quelquefois fertile, selon qu'il est montueux, uni ou submergé.

Les Espagnols ne se virent pas plutôt les maîtres de cette riche & vaste région, qu'ils s'empresserent d'y édifier des villes dans les lieux qui leur paroissoient les plus favorables au maintien de leur autorité, dans ceux qui leur promettoient de plus grands avantages de leur conquête. Ceux des Européens qui vouloient s'y fixer obtenoient une possession assez étendue : mais ils étoient réduits à chercher des cultivateurs que la loi ne leur donnoit pas.

Un autre ordre de choses s'observoit dans les campagnes. Elles étoient la plupart distribuées aux

conquérans pour prix de leur ſang ou de leurs ſervices. L'étendue de ces domaines, qui n'étoient accordés que pour deux où trois générations, étoit proportionnée au grade & à la faveur. On y attacha, comme ſerfs, un nombre plus ou moins grand de Mexicains. Cortès en eut vingt-trois mille dans les provinces de Mexico, de Tlaſcala, de Machoacan & de Oaxaca, avec cette diſtinction qu'ils devoient être l'apanage de ſa famille à perpétuité. Il faut que l'oppreſſion ait été moindre dans ces poſſeſſions héréditaires que dans le reſte de l'empire, puiſqu'en 1746 on y comptoit encore quinze mille neuf cents quarante Indiens, dix-huit cents Eſpagnols, métis ou mulâtres, & ſeize cents eſclaves noirs.

Le pays n'avoit aucun des animaux néceſſaires pour la ſubſiſtance de ſes nouveaux habitans, pour le labourage & pour les autres beſoins inſéparables d'une ſociété un peu compliquée. On les fit venir des iſles déjà ſoumiſes à la Caſtille, qui elles-mêmes les avoient naguere reçus de notre hémiſphere. Ils propagerent avec une incroyable célérité. Tous dégénérerent; & comment, affoiblis par le trajet des mers, privés de leur nourriture originaire, livrés à des mains incapables de les élever & de les ſoigner : comment n'auroient-ils pas ſouffert des altérations ſenſibles? La plus marquée fut celle qu'éprouva la brebis. Mendoza fit venir des béliers d'Eſpagne pour renouveller des races abâtardies; & depuis cette époque, les toiſons ſe trouverent de qualité ſuffiſante pour ſervir d'aliment à pluſieurs manufactures aſſez importantes.

La multiplication des troupeaux amena une grande augmentation dans les cultures. Au maïs, qui avoit toujours fait la principale nourriture des Mexicains, on aſſocia les grains de nos contrées.

Dans l'origine, ils ne réussirent pas. Leurs semences jettées au hasard dans des ronces, ne donnerent d'abord que des herbes épaisses & stériles. Une végétation trop rapide & trop vigoureuse ne leur laissoit pas le temps de mûrir, ni même de se former : mais cette surabondance de sucs diminua peu à peu; & l'on vit enfin prospérer la plupart de nos grains, de nos légumes & de nos fruits. Si la vigne & l'olivier ne furent pas naturalisés dans cette partie du Nouveau-Monde, ce fut le gouvernement qui l'empêcha, dans la vue de laisser des débouchés aux productions de la métropole. Peut-être le sol & le climat auroient-ils-eux-mêmes repoussé ces précieuses plantes. Du moins est-on autorisé à le penser quand on voit que les essais; que vers 1706 il fut permis aux jésuites & aux héritiers de Cortès de tenter, ne furent pas heureux, & que les expériences qu'on a tentées depuis, ne l'ont pas été beaucoup davantage.

Le coton, le tabac, le cacao, le sucre, quelques autres productions réussirent généralement : mais faute de bras ou d'activité, ces objets furent concentrés dans une circulation intérieure. Il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo & la cochenille qui entrent dans le commerce de la nouvelle-Espagne avec les autres nations.

XV. De la culture du jalap.

Le jalap est un des purgatifs les plus employés dans la médecine. Il tire son nom de la ville de Xalapa, aux environs de laquelle il croît abondamment. Sa racine, la seule partie qui soit d'usage, est tubéreuse, grosse, alongée en forme de navet, blanche à l'intérieur & remplie d'un suc laiteux. La plante qu'elle produit a été long-temps inconnue. On sait maintenant que c'est un liseron semblable pour le port à celui de nos haies. Sa tige est grimpante, anguleuse, légérement velue. Ses feuilles

diſpoſées alternativement ſont aſſez grandes, veloutées en-deſſus, ridées en-deſſous, marquées de ſept nervures, quelquefois entieres en cœur, quelquefois partagées en pluſieurs lobes plus ou moins diſtincts. Les fleurs qui naiſſent par bouquets le long de la tige, ont un calice glanduleux à ſa baſe, diviſé profondément en cinq parties, & accompagné de deux feuilles florales. La corolle grande, conformée en cloche, blanchâtre en-dehors, d'un pourpre foncé à l'intérieur, ſupporte cinq étamines blanches de longueur inégale. Le germen placé dans le milieu, & ſurmonté d'un ſeul ſtyle, devient, en mûriſſant, une capſule ronde, renfermant dans une ſeule loge quatre ſemences rouſſes & très-velues.

Cette plante ſe trouve non-ſeulement dans le voiſinage de Xalapa, mais encore ſur les ſables de la Vera-Crux. On la cultive facilement. Le poids des racines eſt depuis douze juſqu'à vingt livres, On les coupe par tranches pour les faire ſécher. Elles acquierent alors une couleur brune, un œil réſineux. Leur goût eſt un peu âcre & cauſe des nauſées. Le meilleur jalap eſt compact, réſineux, brun, difficile à rompre & inflammable. On ne le donne qu'à une doſe très-petite, parce qu'il eſt très-actif & purge violemment. Son extrait réſineux fait par l'eſprit-de-vin eſt employé aux mêmes uſages, mais avec plus de précaution. L'Europe en conſomme annuellement ſept mille cinq cents quintaux qu'elle paye 972,000 livres.

XVI. De la culture de la vanille.

La vanille eſt une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les couvre preſqu'entiérement & s'éleve par leur ſecours. Sa tige, de la groſſeur du petit doigt, eſt verdâtre, charnue, preſque cylindrique, noueuſe par intervalle, & ſermenteuſe comme celle de la vigne. Chaque nœud eſt garni d'une feuille alterne, aſſez

épaiſſe, de forme ovale, longue de huit pouces & large de trois. Il pouſſe auſſi des racines qui pénétrant l'écorce des arbres en tirent une nourriture ſuffiſante pour ſoutenir quelque temps la plante en vigueur, lorſque par accident le bas de la tige eſt endommagé ou même ſéparé de la racine principale. Cette tige, parvenue à une certaine hauteur, ſe ramifie, s'étend ſur les côtés & ſe couvre de bouquets de fleurs aſſez grandes, blanches en dedans, verdâtres en dehors. Cinq des diviſions de leur calice ſont longues, étroites & ondulées. La ſixieme, plus intérieure, préſente la forme d'un cornet. Le piſtil qu'elles couronnent ſupporte une ſeule étamine. Il devient, en mûriſſant, un fruit charnu, composé comme une gouſſe de ſept à huit pouces de longueur, qui s'ouvre en trois valves chargées de menues ſemences.

Cette plante croît naturellement dans les terrains incultes, toujours humides, ſouvent inondés & couverts de grands arbres; d'où l'on peut inférer que ces terrains ſont les plus propres à ſa culture. Pour la multiplier il ſuffit de piquer au pied des arbres quelques rameaux ou ſermens qui prennent racine & s'élevent en peu de temps. Quelques cultivateurs, pour préſerver leurs plants de la pourriture, préferent de les attacher aux arbres même à un pied de terre. Ces plants ne tardent pas à pouſſer des filets qui, deſcendant en ligne droite, vont s'enfoncer dans la terre & y former des racines.

La récolte des gouſſes commence vers la fin de Septembre, & dure environ trois mois. L'aromate qui leur eſt particulier ne s'acquiert que par la préparation. Elle conſiſte à enfiler pluſieurs gouſſes, à les tremper un moment dans une chaudiere d'eau bouillante pour les blanchir. On les ſuſpend enſuite

dans un lieu exposé à l'air libre & aux rayons du soleil. Il découle alors de leur extrémité une liqueur visqueuse, surabondante, dont on facilite la sortie par une pression légere, réitérée deux ou trois fois le jour. Pour retarder la dessiccation qui doit se faire lentement, on les enduit à plusieurs reprises d'huile, qui conserve leur mollesse & les préserve des insectes. On les entoure aussi d'un fil de coton pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent. Lorsqu'elles sont suffisamment desséchées, on les passe dans des mains ointes d'huile, & on les met dans un pot verniffé pour les conserver fraîchement.

Voilà tout ce qu'on sait sur la vanille particuliérement destinée à parfumer le chocolat dont l'usage a passé des Mexicains aux Espagnols, & des Espagnols aux autres peuples; & encore ces notions, tout-à-fait modernes, sont-elles dues à un naturaliste François. Il n'est pas possible que malgré l'indifférence qu'ils ont montrée jusqu'ici pour l'histoire de la nature, les maîtres de cette partie du Nouveau-Monde n'aient des connoissances plus approfondies. S'ils ne les ont pas communiquées, c'est sans doute qu'ils ont voulu se réserver exclusivement cette production quoiqu'il n'en vienne annuellement en Europe que cinquante quintaux, & qu'elle n'y soit pas vendue au-dessus de 431,568 livres. Le temps de la révélation des lumieres arrivera un jour, & alors la vanille sera aussi généralement connue que l'est maintenant l'indigo.

XVII. De la culture de l'indigo.

L'indigotier est une plante droite & assez touffue. De sa racine s'éleve une tige ligneuse, cassante, haute de deux pieds, ramifiée dès son origine, blanche à l'intérieur & couverte d'une écorce grisâtre. Les feuilles sont alternes, composées de plusieurs folioles, disposées sur deux rangs le long d'une

d'une côte commune, terminée par une foliole impaire & garnie à sa base de deux petites membranes que l'on nomme stipules. A l'extrémité de chaque rameau se trouvent des épis de fleurs rougeâtres, papillionacées, assez petites & composées de quantité de pétales. Les étamines au nombre de dix, & le pistil surmonté d'un seul style, sont disposés comme dans la plupart des fleurs légumineuses. Le pistil se change en une petite gousse arrondie, légérement courbe, d'un pouce de longueur & d'une ligne & demie de largeur, remplie de semences cylindriques, luisantes & rembrunies.

Cette plante veut une terre légere, bien labourée & qui ne soit jamais inondée. L'on préfere pour cette raison des lieux qui ont de la pente, parce que cette position préserve les champs du séjour des pluies qui flétriroient l'indigotier, & des inondations qui le couvriroient d'un limon nuisible. Les terrains bas & plats peuvent être encore employés pour cette culture, si l'on pratique des rigoles & des fossés pour l'écoulement des eaux, & si l'on a la précaution de ne planter qu'après la saison des pluies qui occasionnent souvent des débordemens. On jette la graine dans de petites fosses faites avec la houe, de deux ou trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il est possible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaises herbes qui étoufferoient aisément l'indigotier. Quoiqu'on le puisse semer en toutes les saisons, on préfere communément le printemps. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle est mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en serpettes, lorsqu'elle commence à fleurir; & les coupes continuent de six en six semaines, si le temps est un

peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans. Après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol, parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres, juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo : car il faut ſe repréſenter les arbres comme des ſiphons par leſquels la terre & l'air ſe communiquent réciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſiphons où les vapeurs & les ſucs s'attirant tour-à-tour, ſe mettent en équilibre. Ainſi, tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre redeſcendent dans la terre, & lui rendent en roſée ce qu'elle perd en ſeve. C'eſt pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conſervent les champs vierges pour y ſemer de l'indigo, on couvre ceux qui ſont uſés par cette plante de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conſervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On diſtingue pluſieurs eſpeces d'indigo, mais on n'en cultive que deux. Le franc dont nous venons de parler, & le bâtard qui en differe par ſa tige beaucoup plus élevée, plus ligneuſe & plus durable ; par ſes folioles plus longues & plus étroites ; par ſes gouſſes plus courbes ; par ſes ſemences noirâtres. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, il eſt communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'on le renouvelle moins ſouvent, qu'il eſt plus peſant, qu'il donne plus de feuilles dont le produit eſt cependant moindre, à volume égal. On

trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le second réussit mieux dans celles qui sont plus exposées à la pluie. Tous deux sont sujets à de grands accidens dans le premier âge. Ils sont quelquefois brûlés par l'ardeur du soleil ou étouffés sous une toile dont un ver, particulier à ces régions, les entoure. On en voit dont le pied seche & tombe par la piqûre d'un autre ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix sont dévorées en vingt-quatre heures par les chenilles. Ce dernier accident trop ordinaire a fait dire que les cultivateurs d'indigo se couchoient riches & se levoient ruinés.

Cette production doit être ramassée avec précaution, de peur qu'en la secouant on ne fasse tomber la farine attachée aux feuilles; qui est très-précieuse. On la jette dans la *trempoire*. C'est une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on désire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une seconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie aussi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail sans interruption.

L'eau qui a passé dans la batterie se trouve imprégnée d'une terre très-subtile qui constitue seule la fécule ou substance bleue que l'on cherche, & qu'il faut séparer du sel inutile de la plante, parce qu'il fait surnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des seaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on cessoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été séparée du sel. Si au contraire on continuoit de battre la teinture après

l'entiere séparation, les parties se rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaison; & le sel par sa réaction sur la fécule, exciteroit une seconde fermentation qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens sont prévenus par une attention suivie aux moindres changemens que subit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puiser un peu, de temps en temps, avec un vase propre. Lorsqu'il s'apperçoit que les molécules colorées se rassemblent en se séparant du reste de la liqueur, il fait cesser le mouvement des seaux pour donner le temps à la fécule bleue de se précipiter au fond de la cuve, où on la laisse se rasseoir jusqu'à ce que l'eau soit totalement éclaircie. On débouche alors successivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile se répand en dehors.

La fécule bleue qui est restée au fond de la batterie, ayant acquis la consistance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font passer dans le *reposoir*. Après qu'elle s'est encore dégagée de beaucoup d'eau superflue dans cette troisieme & derniere cuve, on la fait égouter dans des sacs; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaisse, est mise dans des caissons où elle acheve de perdre son humidité. Au bout de trois mois, l'indigo est en état d'être vendu.

Les blanchisseuses l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en servent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne sauroient faire le beau bleu sans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde Orientale. Il a été transplanté, dans des temps modernes, en Amérique. Sa culture essayée successivement en différens endroits,

paroît fixée à la Caroline, à la Géorgie, à la Floride, à la Louysiane, à Saint-Domingue & au Mexique. Ce dernier, le plus recherché de tous, est connu sous le nom de Guatimala, parce qu'il croît sur le territoire de cette cité fameuse. On se l'y procure d'une maniere qui mérite d'être remarquée.

Dans ces belles contrées où chaque propriété a quinze ou vingt lieues d'étendue, une portion de ce vaste espace est employée tous les ans à la culture de l'indigo. Pour l'obtenir, les travaux se réduisent à brûler les arbustes qui couvrent les campagnes, à donner aux terres un seul labour fait avec négligence. Ces opérations ont lieu dans le mois de mars, saison où il ne pleut que très-rarement dans ce délicieux climat. Un homme à cheval jette ensuite la graine de cette plante de la même maniere qu'on seme le blé en Europe. Personne ne s'occupe plus de cette riche production jusqu'à la récolte.

Il arrive delà que l'indigo leve dans un endroit & qu'il ne leve point dans d'autres; que celui qui est levé, est souvent étouffé par les plantes parasites dont des sarclages faits à propos l'auroient débarrassé. Aussi les Espagnols recueillent-ils moins d'indigo sur 3 ou 4 lieues de terrain que les nations rivales dans quelques arpens bien travaillés. Aussi leur indigo, quoique fort supérieur à tous les autres, n'a-t-il pas toute la perfection dont il seroit susceptible. L'Europe en reçoit annuellement six mille quintaux, qu'elle paye 7,626,960 livres.

Cette prospérité augmenteroit infailliblement, si la cour de Madrid mettoit les naturels du pays en état de cultiver l'indigo pour leur propre compte. Cet intérêt personnel, substitué à un intérêt étranger, les rendroit plus actifs, plus intelligens; & il est vraisemblable que l'abondance & la bonté de

l'indigo du Mexique banniroient, avec le temps, celui des autres colonies de tous les marchés.

XVIII. De la culture de la cochenille.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre & d'écarlate, n'a existé jusqu'ici qu'au Mexique. J'avois avancé d'après les meilleurs auteurs, même Espagnols, que la nature de cette couleur étoit inconnue avant le commencement du siecle. En remontant aux originaux, j'ai trouvé qu'Acosta, en 1530, & Herrera, en 1601, l'avoient aussi bien décrite que nos modernes naturalistes. Je me rétracte donc; & je suis bien fâché de ne m'être pas trompé plus souvent dans ce que j'ai écrit des Espagnols. Grace à l'ignorance des voyageurs, & à la légéreté avec laquelle ils considerent les productions de la nature dans tous les regnes, son histoire se remplit de faussetés qui passent d'un ouvrage dans un autre, & que des auteurs qui se copient successivement, transmettent d'âge en âge. On n'examine guere ce qu'on croit bien savoir; & c'est ainsi qu'après avoir propagé les erreurs, les témoignages qui retardent l'observation en prolongent encore la durée. Un autre inconvénient, c'est que les philosophes perdent un temps précieux à élever des systêmes qui nous en imposent, jusqu'à ce que les prétendus faits qui leur servoient de base aient été démentis.

La cochenille est un insecte de la grosseur & de la forme d'une punaise. Les deux sexes y sont distincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée sur un point de la plante presqu'au moment de sa naissance, y reste toujours attachée par une espece de trompe & ne présente qu'une croute presque hémisphérique qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours, & est enduite d'une poussiere blanche, grasse, impénétrable à l'eau. A ce

terme, qui eſt l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit & dont la forme eſt plus dégagée, ſort d'un tuyau farineux, à l'aide d'ailes dont il eſt pourvu. Il voltige au-deſſus des femelles immobiles & s'arrête ſur chacune d'elles. La même femelle eſt ainſi viſitée par pluſieurs mâles qui périſſent bientôt après la fécondation. Son volume augmente ſenſiblement juſqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de deſſous elle, annonce la ſortie prochaine des œufs qui ſont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naiſſant, & ſe répandent bientôt ſur la plante pour choiſir une place favorable & pour s'y fixer. Ils cherchent ſur-tout à ſe mettre à l'abri du vent d'Eſt. Auſſi l'arbriſſeau ſur lequel ils vivent, vu de ce côté-là, paroît-il tout verd; tandis qu'il eſt blanc du côté oppoſé ſur lequel les inſectes ſe ſont portés de préférence.

Cet arbriſſeau, connu ſous le nom de nopal, de raquette & de figue d'Inde, a environ cinq pieds de haut. Sa tige eſt charnue, large, applatie, veloutée, un peu âpre, couverte de houppes d'épine répandues ſymétriquement ſur ſa ſurface. Elle ſe ramifie beaucoup & ſe rétrécit, ainſi que ſes rameaux, dans chacun de ſes points de diviſion : ce qui donne aux diverſes portions de la plante, ainſi étranglée, la forme d'une feuille ovale, épaiſſe & épineuſe. Cette plante n'a point d'autres feuilles. Ses fleurs, éparſes ſur les jeunes tiges, ſont compoſées d'un calice écailleux, qui ſupporte beaucoup de pétales & d'étamines. Le piſtil, ſurmonté d'un ſeul ſtyle & caché dans le fond du calice, devient avec lui un fruit bon à manger, ſemblable à une figue, rempli de ſemences nichées dans une pulpe rougeâtre.

Il y a pluſieurs eſpeces de nopal. Ceux qui ont le tige liſſe, les épines nombreuſes & trop rappro-

chées ne ſont point propres à l'éducation de la cochenille. Elle ne réuſſit bien que ſur celui qui a peu d'épines & une ſurface veloutée, propre à lui donner une aſſiette plus aſſurée. Il craint les vents, les pluies froides & la trop grande humidité. La méthode de le recéper n'eſt pas avantageuſe. On gagne plus à le replanter tous les ſix ans en mettant pluſieurs portions des tiges dans des foſſes aſſez profondes, diſpoſées en quinconce ou en quarré, à ſix ou huit pieds de diſtance. Un terrain ainſi planté, connu ſous le nom de nopalerie, n'a ordinairement qu'un ou deux arpens d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit juſqu'à deux quintaux de cochenille, & un homme ſuffit pour le cultiver. Il doit ſarcler ſouvent, mais avec précaution, pour ne pas déranger l'inſecte qui ne ſurvit pas à ſon déplacement. Il détruira encore avec ſoin les animaux deſtructeurs, dont le plus redoutable eſt une chenille qui fait des traînées dans l'intérieur même de la plante, & attaque l'inſecte en-deſſous.

Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles : mais pour les diſtribuer plus réguliérement ſur toute la plante, & empêcher qu'elles ne ſe nuiſent par leur rapprochement, on attache aux épines, de diſtance en diſtance, de petits nids faits avec la bourre de coco, ouverts du côté de l'Oueſt, remplis de douze à quinze meres prêtes à pondre. Les petits qui en ſortent s'attachent au nopal, & parviennent à leur plus grande conſiſtance en deux mois, qui ſont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte qui ſe renouvelle tous les deux mois, depuis octobre juſqu'en mai. Elle peut être moins avantageuſe s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a abondance de mâles dont on fait peu de cas, parce qu'ils ſont plus petits & qu'ils tombent avant le

temps. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, soit pour prévenir la perte des œufs qui sont riches en couleur, soit pour empêcher les petits de se répandre sur une plante déjà épuisée, qui a besoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache successivement les cochenilles avec un couteau, & on les fait tomber dans un bassin placé au-dessous, dont un des bords applati s'applique exactement contre la plante, que l'on nettoie ensuite avec le même couteau ou avec un linge.

Immédiatement avant la saison des pluies, pour prévenir la destruction totale des cochenilles qui pourroit être occasionnée par l'intempérie de l'air, on coupe les branches de nopal chargées d'insectes encore jeunes. On les serre dans les habitations, où elles conservent leur fraîcheur comme toutes les plantes qu'on nomme grasses. Les cochenilles y croissent pendant la mauvaise saison. Dès qu'elle est passée, on les met sur des arbres extérieurs où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

La cochenille sylvestre, espece différente de la cochenille fine ou mesteque dont on vient de parler, mais cultivée dans les mêmes lieux & sur la même plante, n'exige pas les mêmes soins & les mêmes précautions. Elle a la vie moins délicate, résiste mieux aux injures de l'air. Sa récolte est conséquemment moins variable pour le produit; & peut se faire toute l'année. Elle differe de l'autre en ce qu'elle est plus petite, plus vorace, moins chargée en couleur, enveloppée d'un coton qu'elle étend à deux lignes autour d'elle. Elle se multiplie plus facilement, se répand plus loin & plus vîte sans aucun secours étranger; de sorte qu'une nopalerie en est bientôt couverte.

Comme ſon produit eſt plus ſûr, que ſon prix équivaut aux deux tiers de celui de la meſteque, & qu'elle ſe propage ſur toutes les eſpeces de nopal, on peut la cultiver avec ſuccès, mais ſéparément, parce que ſon voiſinage affameroit l'autre qui ſeroit auſſi étouffée ſous ſon duvet. On retrouve cette eſpece au Pérou ſur un nopal très-épineux qui y eſt fort commun.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſécher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Eſpagnols appelle *rene grida*. La ſeconde eſt de les mettre au four, où elles prennent une couleur griſâtre, veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin, la plus imparfaite, qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les mettre ſur des plaques avec leurs gâteaux de maïs; elles s'y brûlent ſouvent. On les appelle *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui eſt l'eſpece la plus périſſable, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boëte, on la garde des ſiecles entiers avec toute ſa vertu.

Cette riche production réuſſiroit vraiſemblablement dans différentes parties du Mexique : mais juſqu'à nos jours, il n'y a eu guere que la province d'Oaxaca qui s'en ſoit ſérieuſement occupée. Les récoltes ont été plus abondantes ſur un terrain aride, où le nopal ſe plaît, que ſur un ſol naturellement fécond; elles ont éprouvé moins d'accidens dans les expoſitions agréablement tempérées, que dans celles où le froid & le chaud ſe faiſoient ſentir davantage. Les Mexicains connoiſſoient la

cochenille avant la destruction de leur empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs maisons & pour teindre leur coton. On voit dans Herrera, que dès 1523, le ministere ordonnoit à Cortès de la multiplier. Les conquérans repousserent ce travail comme ils méprisoient tous les autres; & il resta tout entier aux Indiens. Eux seuls s'y livrent encore : mais trop souvent avec les fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie est tout porté dans la capitale de la province, qui se nomme aussi Oaxaca.

Cette ville où l'on arrive par de beaux chemins, & où l'on jouit d'un printemps continuel, s'éleve au milieu d'une plaine spacieuse, couverte de jolis hameaux & bien cultivée. Ses rues sont larges, tirées au cordeau, & formées par des maisons un peu basses, mais agréablement bâties. Ses places, son aqueduc, ses édifices publics sont d'assez bon goût. Elle a quelques manufactures de soie & de coton. Les marchandises d'Asie & celles d'Europe y sont d'un usage général. Nous avons eu occasion de voir plusieurs voyageurs que les circonstances avoient conduits à Oaxaca. Tous nous ont assuré que de tous les établissemens formés par les Espagnols dans le Nouveau-Monde, c'étoit celui où l'esprit de société avoit fait le plus de progrès. Tant d'avantages paroissent une suite du commerce de la cochenille.

Indépendamment de ce que consomment l'Amérique & les Philippines, l'Europe reçoit tous les ans quatre mille quintaux de cochenille fine, deux cents quintaux de granille, cent quintaux de poussiere de cochenille, & trois cents quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thiery, botaniste François, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, & l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Ses premiers succès ont surpassé son attente, & tout porte à espérer que la suite répondra à de si heureux commencemens. Puisse ce genre de culture, puissent les autres s'étendre plus loin encore & occuper de nouvelles nations. Eh! ne sommes-nous pas tous freres? enfans du même pere ne sommes-nous pas appellés à une destinée commune? Faut-il que je traverse la prospérité de mon semblable, parce que la nature a placé une riviere ou une montagne entre lui & moi? Cette barriere m'autorise-t-elle à le haïr, à le persécuter? O combien cette prédilection exclusive pour des sociétés particulieres, a coûté de calamités au globe; combien il lui en coûtera dans la suite, si la saine philosophie n'éclaire enfin des esprits trop long-temps égarés par des sentimens factices! Ma voix est trop foible, sans doute, pour dissiper le prestige. Mais il naîtra, n'en doutons point, il naîtra des écrivains, dont le raisonnement & l'éloquence persuaderont tôt ou tard aux générations futures, que le genre-humain est plus que la patrie, ou plutôt que le bonheur de l'une est étroitement lié à la félicité de l'autre.

Aux grandes exportations dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cents cinquante quintaux de bois de campêche, qui produisent 112,428 livres; de trois cents dix quintaux de bresillet, qui produisent 4,266 livres; de quarante-sept quintaux de carmin, qui produisent 81,000 livres; de six quintaux d'é-

caille, qui produisent 24,300 livres; de quarante-sept quintaux de rocou, qui produisent 21,600 liv.; de trente quintaux de salse-pareille, qui produisent 4,147 livres; de quarante quintaux de baume, qui produisent 45,920 livres; de cinq quintaux de sang-de-dragon, qui produisent 1,620 liv.

Mais, comme si la nature n'avoit pas fait assez pour l'Espagne, en lui accordant presque gratuitement tous les trésors de la terre que les autres nations ne doivent qu'aux travaux les plus rudes, elle lui a encore prodigué, sur-tout au Mexique, l'or & l'argent, qui sont le véhicule ou le signe de toutes les productions.

XIX. De l'exploitation des mines.

Tel est sur nous l'empire de ces brillans & funestes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévastateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou, du Potosi, ne nous font pas frissonner; & nous sommes des hommes! Aujourd'hui même, que l'esprit de justice & le sentiment de l'humanité sont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugemens; un navigateur qui descendroit dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens aussi barbares, ne passeroit-il pas de son bord dans sa maison, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle est donc cette sagesse dont notre siecle s'enorgueillit si fort? Qu'est-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du sang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un signe représentatif de toutes les sortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes & hospitalieres, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-temps qu'ils étoient aussi anciens que le monde. On pense aujourd'hui, avec plus de raison, qu'ils se forment successivement. Il n'est pas possible en effet de douter que la nature ne soit dans une action continuelle, & que ses ressorts ne soient aussi puissans sous nos pieds que sur notre tête.

Chaque métal, suivant les chymistes, a pour principe une terre qui le constitue, & qui lui est particuliere. Il se montre à nous, tantôt sous la forme qui le caractérise, & tantôt sous des formes variées, dans lesquelles il n'y a que des yeux exercés qui puissent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le second *minéralisé*.

Soit vierges, soit minéralisés, les métaux sont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'est pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embrasemens, les inondations, les tremblemens qui bouleversent sans interruption notre misérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines suivies, & tantôt en masses détachées, dans le sein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturalistes, dans ces grands atteliers toujours échauffés s'élevent perpétuellement des exhalaisons. Ces liqueurs sulfureuses & salines, agissent sur les molécules métalliques, les atténuent, les divisent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles se réunissent. Devenues trop pesantes pour se soutenir dans l'air, elles tombent & s'entassent les unes sur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles for-

ment des métaux purs. Il n'en eſt pas de même, ſi elles ſe ſont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature qui ſembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les obſervations, on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent les mines. Ce ſont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croiſſent foiblement & jauniſſent vîte; où les arbres ſont petits & tortueux; où l'humidité des roſées, des pluies, des neiges même ne ſe conſerve pas; où s'élevent des exhalaiſons ſulphureuſes & minérales; où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes, pris ſolidairement, ſoit équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous, ſans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richeſſe ou ce poiſon des abîmes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immenſe; creuſer des canaux ſouterreins qui garantiſſent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenſes galeries des forêts coupées en étais; ſoutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme peſanteur des terres qui tendent ſans ceſſe à les combler & à enfouir ſous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont conſtruites; creuſer des canaux & des aqueducs; inventer des machines hydrauliques ſi étonnantes & ſi variées, & toutes les formes diverſes de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou conſumé par une exhalaiſon qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtiſie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de ſa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux ſuppoſent d'obſervations,

de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fond du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent est combiné avec des substances étrangeres, ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience consommée pour le purifier. Tout autorise à penser qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Aussi est-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois, trouveroient dans le minéral déjà exploité, plus de richesses que l'Espagnol n'en a déjà tirées. Ils éleveroient leur fortune sur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejetter comme insuffisantes pour payer les dépenses qu'elles exigeoient.

Avant l'arrivée des Castillans, les Mexicains n'avoient d'or que ce que les torrens en détachoient des montagnes; ils avoient moins d'argent encore, parce que les hasards qui pouvoient en faire tomber

ber dans leurs mains, étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange, mais de pur ornement & de simple curiosité. Ils y étoient peu attachés. Aussi prodiguerent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangere qui en faisoit son idole ; aussi en jettoient-ils aux pieds de ses chevaux, qui, en mâchant leurs mords, devoient paroître s'en nourrir. Mais, lorsque les hostilités entre les deux peuples eurent commencé, & à mesure que l'animosité augmentoit, ces perfides trésors furent jettés en partie dans les lacs & dans les rivieres, pour en priver un ennemi implacable qui sembloit n'avoir passé tant de mers que pour en obtenir la possession. Ce fut sur-tout dans la capitale & à son voisinage qu'on prit ce parti. Après la soumission, le conquérant parcourut l'empire pour satisfaire sa passion dominante. Les temples, les palais, les maisons des particuliers, les moindres cabanes : tout fut visité, tout fut dépouillé. Cette source épuisée, il fallut recourir aux mines.

Celles qui pouvoient donner les plus grandes espérances se trouvoient dans des contrées qui n'avoient jamais subi le joug Mexicain. Nuno de Gusman fut chargé en 1530, de les asservir. Ce que ce capitaine devoit à un nom illustre ne l'empêcha pas de surpasser en férocité tous les aventuriers, qui jusqu'alors avoient inondé de sang les infortunées campagnes du Nouveau-Monde. Sur des milliers de cadavres, il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très-étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la partie de la Nouvelle-Espagne la plus abondante en métaux. Ces richesses sont sur-tout communes dans la Nouvelle-Galice, dans la Nouvelle-Biscaye, & principalement dans le

pays de Zacatecas. Du sein de ces arides montagnes, sort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoies du Mexique. La circulation intérieure, les Indes Orientales, les isles nationales & la contrebande, absorbent près de la moitié de ce numéraire. On en porte dans la métropole 44,196,047 liv. à quoi il faut ajouter cinq mille six cents trente-quatre quintaux de cuivre qui sont vendus en Europe 453,600 livres.

Dans les premieres années qui suivirent la conquête, tous les payemens se faisoient avec des lingots d'argent, avec des morceaux d'or, dont le poids & la valeur avoient reçu la sanction du gouvernement. Le besoin d'une monnoie réguliere ne tarda pas à se faire sentir, & vers 1542 ces premiers métaux furent convertis en especes de différentes grandeurs. On en fabriqua même de cuivre, mais les Indiens les dédaignerent. Forcés d'en recevoir, ils les jettoient avec mépris dans les lacs & dans les rivieres. En moins d'un an il en disparut pour plus d'un million; & ce fut une nécessité de renoncer à un moyen d'échange qui révoltoit les dernieres classes du peuple.

Quoique l'éducation des troupeaux, les cultures & l'exploitation des mines soient restées, au Mexique, fort loin du terme où une nation active n'eût pas manqué de les porter, les manufactures y sont dans un plus grand désordre encore. Celles de laine & de coton sont assez généralement répandues : mais comme elles sont entre les mains des Indiens, des métis, des mulâtres, & qu'elles ne servent qu'aux vêtemens des gens peu riches, leur imperfection surpasse tout ce qu'on peut dire. Il ne s'en est formé de moins défectueuses qu'à Quexetaco où l'on fabrique d'assez beaux draps. Mais c'est

ſur-tout dans la province de Tlaſcala que les travaux ſont animés. Sa poſition entre Vera-Crux & Mexico, la douceur du climat, la beauté du pays, la fertilité des terres y ont fixé la plupart des ouvriers qui paſſoient de l'Ancien dans le Nouveau-Monde. On en a vu ſortir ſucceſſivement des étoffes de ſoie, des rubans, des galons, des dentelles, des chapeaux qu'ont conſommés ceux des métis, ceux des Eſpagnols qui n'étoient pas en état de payer les marchandiſes apportées d'Europe. C'eſt los-Angeles, ville étendue, riche & peuplée qui eſt le centre de cette induſtrie. Toute la fayence, la plupart des verres & des cryſtaux qui ſe vendent dans l'empire, ſortent de ſes atteliers. Le gouvernement y fait même fabriquer des armes à feu.

XX. Par quelles raiſons le Mexique ne s'eſt-il pas élevé à de plus grandes proſpérités?

L'indolence des peuples qui habitent la Nouvelle-Eſpagne, doit être une des principales cauſes qui ont retardé les proſpérités de cette région fameuſe, mais elle n'eſt pas la ſeule; & la difficulté des communications doit avoir beaucoup ajouté à cette inertie. La circulation eſt continuellement arrêtée par toutes les entraves qu'a pu imaginer une adminiſtration injuſte & fiſcale. Il y a au plus deux rivieres qui puiſſent porter de foibles canots, & aucune n'a même ce genre d'utilité dans toutes les ſaiſons. On ne voit quelques traces de chemin qu'auprès des grandes villes : par-tout ailleurs, il faut voiturer les denrées ou les marchandiſes à dos de mulet, & ſur la tête des Indiens tout ce qui eſt fragile. Dans la plupart des provinces, la police fixe au voyageur ce qu'il doit payer pour le logement, les chevaux, les guides, pour la nourriture; & cet uſage, tout barbare qu'on le trouvera, eſt encore préférable à ce qui ſe pratique dans les lieux où la liberté paroît plus reſpectée.

Ces obstacles à la prospérité publique ont été fortifiés par le joug rigoureux sous lequel des maîtres oppresseurs tenoient les Indiens chargés de tous les travaux pénibles. Le mal est devenu plus grand par la diminution des bras employés au service de la cupidité Européenne.

Les premiers pas des Castillans au Mexique furent sanglans. Le carnage s'étendit durant le mémorable siege de Mexico; & il fut poussé au-delà de tous les excès dans les expéditions entreprises pour remettre dans les fers des peuples désespérés qui avoient tenté de briser leurs chaînes. L'introduction de la petite-vérole accrut la dépopulation, qui fut encore bientôt après augmentée par les épidémies de 1545 & de 1576, dont la premiere coûta huit cents mille habitans à l'empire, & la seconde deux millions, si l'on veut adopter les calculs du crédule, & de l'exagérateur Torquemada. Il est même démontré que sans aucune cause accidentelle, le nombre des indigenes s'est insensiblement réduit à très-peu de chose. Selon les regîstres de 1600, il y avoit cinq cents mille Indiens tributaires dans le diocese de Mexico; & il n'y en restoit plus que cent dix-neuf mille six cents onze, en 1741. Il y en avoit deux cents cinquante mille dans le diocese de los-Angeles; & il n'en restoit que quatre-vingt-huit mille deux cents quarante. Il y en avoit cent cinquante mille dans le diocese de Oaxaca, & il n'en restoit plus que quarante-quatre mille deux cents vingt-deux. Nous ignorons les révolutions arrivées dans les six autres églises : mais il est vraisemblable qu'elles ont été par-tout les mêmes.

L'usage où étoient, où sont encore les Espagnols, les métis, les mulâtres, les negres, de prendre souvent leurs femmes parmi les Indiennes, tandis qu'aucune de ces races n'y a jamais ou presque jamais

choisi de maris, a contribué sans doute à l'affoiblissement de cette nation : mais cette influence a dû être assez bornée ; & si nous ne nous trompons, une tyrannie permanente a produit des effets beaucoup plus étendus.

On ne dissimulera pas qu'à mesure que le peuple origene voyoit diminuer sa population, celle des races étrangeres augmentoit dans une progression très-remarquable. En 1600, le diocese de Mexico ne comptoit que sept mille de ces familles ; & leur nombre s'éleva, en 1741, à cent dix-neuf mille cinq cents onze. Le diocese de los-Angeles n'en comptoit que quatre mille ; & il s'éleva à trente mille six cents. Le diocese de Oaxaca n'en comptoit que mille ; & il s'éleva à sept mille deux cents quatre-vingt-seize. Cependant les anciens habitans n'ont été qu'imparfaitement remplacés par les nouveaux. La culture des terres & l'exploitation des mines étoient l'occupation ordinaire des Indiens. Les Espagnols, les métis, les mulâtres, les noirs même ont dédaigné, la plupart, ces grands objets. Plusieurs vivent dans l'oisiveté. Un plus grand nombre donnent quelques momens aux arts & au commerce. Le reste est employé au service des gens riches.

C'est sur-tout dans la capitale de l'empire qu'on est révolté de ce dernier spectacle. Mexico, qui put, quelque-temps, douter si les Castillans étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les cruelles guerres dont il fut le théâtre. Cortès ne tarda pas à le rebâtir d'une maniere fort supérieure à ce qu'il étoit avant son désastre.

La ville s'éleve au milieu d'un grand lac dont les rives offrent des sites heureux qui seroient charmans, si l'art y secondoit un peu la nature. Sur le

lac même, l'œil contemple avec surprise & satisfaction des isles flottantes. Ce sont des radeaux formés avec des roseaux entrelacés & assez solides pour porter de fortes couches de terre, & même des habitations légérement construites. Quelques Indiens font là leur demeure, & y cultivent une assez grande abondance de légumes. Ces jardins singuliers n'occupent pas toujours le même espace. Ils changent de situation, lorsque ce changement convient à leurs possesseurs.

Des levées fort larges & bâties sur pilotis conduisent à la cité. Cinq ou six canaux portent à son centre & dans ses plus beaux quartiers toutes les productions de la campagne. Une eau salubre qu'on tire d'une montagne, éloignée seulement de cinq à six mille toises, est distribuée dans toutes les maisons & même à leurs différens étages par des aqueducs très-bien entendus.

L'air qu'on respire dans cette ville est très-tempéré. On y peut porter toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions suffisent pour n'avoir rien à souffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Espagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de temps entre l'hiver & l'été: *autant*, répondit-il avec vérité & avec esprit, *qu'il en faut pour passer du soleil à l'ombre.*

L'avantage qu'a cette cité d'être le chef-lieu de la Nouvelle Espagne en a successivement multiplié les habitans. En 1777, le nombre des naissances s'y éleva à cinq mille neuf cents quinze & celui des morts à cinq mille onze; d'où l'on peut conclure que sa population ne s'éloigne guere de deux cents mille ames. Tous les citoyens ne sont pas opulens: mais plusieurs le sont plus peut-être qu'en aucun lieu du globe. Ces richesses accumulées très-rapidement eurent bientôt une influence remarquable.

La plupart des choses, qui sont ailleurs de fer ou de cuivre, furent d'argent ou d'or. On fit servir ces brillans métaux à l'ornement des valets, des chevaux, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs, qui suivent toujours le cours du luxe, se monterent au ton de cette magnificence romanesque. Les femmes, dans leur intérieur, furent servies par des milliers d'esclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réservé parmi nous à la majesté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profusions des profusions encore plus grandes, pour des négresses qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtresses. Ce luxe si effréné dans les actions ordinaires de la vie, passoit toutes les bornes à l'occasion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour justifier le sien. Les crimes nécessaires pour soutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la superstition déclaroit saint & juste tout homme qui donneroit beaucoup aux églises.

Tout prit l'empreinte d'une ostentation, inconnue jusqu'alors dans les deux hémispheres. Les citoyens ne se contenterent plus d'une habitation modeste placée sur des rues larges & bien alignées. Il fallut, à la plupart, des hôtels qui eurent plus d'étendue que de commodités ou d'élégance. On multiplia les édifices publics, sans que presqu'aucun rappellât à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons temps gothiques. Les places principales eurent toutes la même forme, la même régularité, une fontaine semblable avec des ornemens de mauvais goût. Des arbres mal choisis & d'un vilain feuillage, ôterent aux promenades ce que des allées bien distribuées & des eaux jaillissantes auroient pu leur donner d'agrément. Dans les

cinquante-cinq couvens qu'une crédulité digne de pitié avoit fondés, on en voyoit fort peu qui ne révoltassent par les vices de leur construction. Les innombrables temples où les trésors du globe entier étoient entassés, manquoient généralement de majesté, & n'inspiroient pas à ceux qui les fréquentoient des idées & des sentimens dignes de l'Etre-suprême qu'on y venoit adorer. Dans cette multitude d'immenses constructions, il n'y a que deux monumens dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un est le palais du vice-roi où s'assemblent aussi les tribunaux, où l'on fabrique la monnoie, où est le dépôt du vif-argent. Un peuple, que la famine poussoit au désespoir, le brûla en 1692. On l'a rebâti depuis sur un meilleur plan. C'est un quarré qui a quatre tours & sept cents cinquante pieds de long sur six cents quatre-vingt-dix de large. La cathédrale, commencée en 1573 & finie en 1667, feroit également honneur aux meilleurs artistes. Sa longueur est de quatre cents pieds, sa largeur de cent quatre-vingt-quinze; & elle a coûté 9,460,800 livres. Malheureusement, ces édifices n'ont pas la solidité qu'on leur désireroit.

On a vu que Mexico est situé dans un lac considérable, qu'une langue de terre fort étroite divise en deux parties, l'une remplie d'eaux douces & l'autre d'eaux salées. Ces eaux paroissent également sortir d'une haute montagne située à peu de distance de la ville, avec cette différence que les dernieres doivent traverser des mines qui leur communiquent leur qualité. Mais indépendamment de ces sources régulieres, il existe un peu plus loin quatre petits lacs qui, dans le temps des orages, se déchargent quelquefois dans le grand avec une violence destructive.

Les anciens habitans avoient été toujours expo-

fés à des inondations qui leur faisoient payer fort cher les avantages que leur procuroit l'emplacement qu'ils avoient choisi pour en faire le centre de leur puissance. Aux calamités inséparables de ces débordemens trop répétés se joignit, pour leur vainqueur, le chagrin de voir ses bâtimens plus pesans s'enfoncer, quoiqu'élevés sur pilotis, en fort peu de temps, de quatre, de cinq, de six pieds, dans un terrain qui n'avoit pas assez de solidité pour les porter.

On essaya à plusieurs reprises de détourner des torrens si terribles : mais les directeurs de ces grands ouvrages n'avoient pas des connoissances suffisantes pour employer les méthodes les plus efficaces, ni les agens subalternes assez de zele pour suppléer par leurs efforts à l'incapacité des chefs.

L'ingénieur Martinès eut, en 1607, l'idée d'un grand canal qui parut généralement préférable à tous les moyens mis en usage jusqu'à cette époque. Pour fournir à cette dépense, on exigea le centieme du prix des maisons, des terres, des marchandises : impôt inconnu dans le Nouveau-Monde. Quatre cents soixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés pendant six mois à ce travail, & l'entreprise fut jugée ensuite impraticable.

La cour fatiguée de la diversité des opinions & des troubles qu'elle occasionnoit, arrêta en 1631 que Mexico seroit abandonné, & qu'on construiroit ailleurs une nouvelle capitale. L'avarice qui ne vouloit rien sacrifier, la volupté qui craignoit d'interrompre ses plaisirs, la paresse qui redoutoit les soins : toutes les passions se réunirent pour faire changer les résolutions du ministere, & leur espérance ne fut pas trompée.

Il se passa un siecle & plus, sans que le gouver-

nement s'occupât de l'obligation de prévenir des malheurs dont les peuples avoient à gémir sans cesse. A la fin, les esprits se sont réveillés. On s'est déterminé, en 1763, à couper une montagne où l'on s'étoit contenté jusqu'alors de faire quelques excavations ; & depuis les eaux ont eu tout l'écoulement que la sureté publique pouvoit exiger. C'est le commerce qui s'est chargé de ce grand ouvrage pour 4,320,000 livres. Lui-même il a voulu supporter tout ce que cette entreprise coûteroit de plus, & que si on faisoit des économies, elles tournassent au profit du fisc. Cette générosité n'a pas été une vertu d'ostentation. Il en a coûté 1,890,000 liv. aux négocians pour avoir servi leur patrie.

On médite d'autres travaux. Le projet de dessécher le grand lac qui entoure Mexico paroît arrêté ; & les gens de l'art demandent 8,100,000 liv. pour conduire le nouveau plan à un heureux terme. C'est beaucoup. Mais qu'est-ce que l'argent, quand il s'agit de la salubrité de l'air, de la conservation des hommes, de la multiplication des denrées ? O que les maîtres du monde feront de biens, qu'ils seront honorés lorsque l'or qu'ils prodiguent à un luxe gigantesque, à d'avides favoris, à de vains caprices, sera consacré à l'amélioration de leur empire ! Un hôpital sain, construit avec intelligence & bien administré ; la cessation de la mendicité ou l'emploi de l'indigence ; l'extinction de la dette de l'état ; une imposition modérée & équitablement répartie ; la réforme des loix par la confection d'un code simple & clair : ces institutions feroient plus pour leur gloire que des palais magnifiques ; que la conquête d'une province, après des batailles gagnées ; que tous les bronzes, tous les marbres & toutes les inscriptions de la flatterie.

Si la cour de Madrid, à qui cet espoir est spé-

cialement permis, fait pour Mexico ce qu'elle s'est proposé, elle verra bientôt cette cité fameuse, le siege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le séjour des plus grands propriétaires, le centre de toutes les affaires importantes; elle la verra prendre un plus grand essor encore, communiquer aux provinces de sa dépendance l'impulsion qu'elle aura reçue, donner de l'activité à l'industrie, à la circulation intérieure, & par une suite nécessaire étendre ou multiplier les liaisons étrangeres.

XXI. Liaisons du Mexique avec les Philippines.

La plus connue de celles que le Mexique entretient par la mer du Sud a été formée avec les isles Philippines.

Lorsque la cour de Madrid, dont les succès étendoient de plus en plus l'ambition, eut conçu le plan d'un grand établissement en Asie, elle s'occupa sérieusement des moyens de le faire réussir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richesses de l'Amérique attiroient si puissamment les Espagnols qui consentoient à s'expatrier, qu'il ne paroissoit pas possible d'engager même les plus misérables à s'aller fixer aux Philippines; à moins qu'on ne consentît à leur faire partager ces trésors. On se détermina à ce sacrifice. La colonie naissante fut autorisée à envoyer tous les ans dans le Nouveau-Monde des marchandises de l'Inde pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des suites si considérables qu'elle excita la jalousie de la métropole. On parvint à calmer un peu les esprits, en bornant un commerce qu'on croyoit, & qui étoit en effet immense. Ce qu'il devoit être permis d'en faire dans la suite fut partagé en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en avoit une, & les gens en place un nombre proportionné à leur élévation.

Les communautés religieuses furent comprises dans l'arrangement, suivant l'étendue de leur crédit ou l'opinion qu'on avoit de leur utilité.

Les vaisseaux qui partoient d'abord de l'isle de Cebu & ensuite de celle de Luçon, prirent, dans les premiers temps, la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit excessive. On découvrit des vents alisés qui ouvroient au Mexique un chemin plus court; & cette branche de commerce se porta sur ces côtes où il s'est fixé.

On expédie tous les ans du port de Manille un vaisseau d'environ deux mille tonneaux. Selon les loix actuellement arrêtées, & qui ont souvent varié, ce bâtiment ne devroit porter que quatre mille balles de marchandises, & on le charge au moins du double. Les frais de construction, d'armement, de navigation, toujours infiniment plus considérables qu'ils ne devroient l'être, sont supportés par le gouvernement qui ne reçoit pour tout dédommagement que 75,000 piastres ou 405,000 livres par navire.

Le départ est fixé au mois de juillet. Après s'être débarrassé d'une foule d'isles & de rochers, toujours incommodes, quelquefois dangereux, le galion fait route au Nord jusqu'au trentieme degré de latitude. Là commencent à régner des vents alisés qui le menent à sa destination. On pense assez généralement que s'il avançoit plus loin, il trouveroit des vents plus forts & plus réguliers qui précipiteroient sa marche : mais il est défendu, sous les peines les plus graves à ceux qui le commandent, de s'écarter de la ligne qu'on leur a tracée.

Telle est sans doute la raison qui, pendant deux siecles, a empêché les Espagnols de faire la moindre découverte sur un océan qui auroit offert taut

d'objets d'instruction & d'utilité à des nations plus éclairées ou moins circonspectes. Le voyage dure six mois ; parce que le vaisseau est surchargé d'équipages & de marchandises, & que ceux qui le montent, navigateurs timides, font toujours très-peu de voile pendant la nuit, & souvent, quoique sans nécessité, n'en font point du tout.

Le port d'Acapulco, où le vaisseau aborde, a deux embouchures, dont une petite isle forme la séparation. On y entre de jour par un vent de mer, & l'on en sort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, cinquante soldats, quarante-deux pieces de canon, & trente-deux hommes du corps de l'artillerie le défendent. Il est également étendu, sûr & commode. Le bassin qui forme cette belle rade est entouré de hautes montagnes si arides, qu'elles manquent même d'eau. Son air embrasé, lourd & mal-sain, n'est habituellement respiré que par quatre cents familles de Chinois, de mulâtres & de negres, qui forment trois compagnies de milice. Cette foible & malheureuse population est grossie à l'arrivée du galion par les négocians de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent & leur cochenille contre les épiceries, les mousselines, les porcelaines, les toiles peintes, les soieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Asie.

A ce marché est audacieusement consommée dans le Nouveau-Monde, la fraude audacieusement commencée dans l'ancien. Les statuts ont borné la vente à 2,700,000 liv. & elle passe 10,800,000 liv. Tout l'argent provenant de ces échanges devroit dix pour cent au gouvernement ; & les fausses déclarations le privent des trois quarts du revenu que devroient lui former ses douanes.

Après un séjour d'environ trois mois, le galion

reprend la route des Philippines avec quelques compagnies d'infanterie destinées à recruter la garnison de manille. Il a été intercepté trois fois par les Anglois dans sa traversée. Ce fut Cawendish qui s'en empara en 1587, Rogers en 1709, & Anson en 1742. La moindre partie des richesses dont il est chargé, s'arrête dans la colonie. Le reste est distribué aux nations qui avoient contribué à former sa cargaison.

L'espace immense que les galions avoient à parcourir, fit désirer un port où ils pussent se radouber & se rafraîchir. On le trouva sur la route d'Acapulco aux Philippines, dans un archipel connu sous le nom d'isles Marianes.

XXII. Description des isles Marianes. Singularité qu'on y a observées.

Ces isles forment une chaîne qui s'étend depuis le treizieme degré jusqu'au vingt-deuxieme. Plusieurs ne sont que des rochers : mais on en compte neuf qui ont de l'étendue. C'est-là que la nature riche & belle offre une verdure éternelle, des fleurs d'un parfum exquis, des eaux de crystal tombant en cascade, des arbres chargés de fleurs & de fruits en même temps, des situations pittoresques que l'art n'imitera jamais.

Dans cet archipel, situé sous la Zone Torride, l'air est pur, le ciel serein & le climat assez tempéré.

On y voyoit autrefois des peuples nombreux. Rien n'indique d'où ils étoient sortis. Sans doute, qu'ils avoient été jetés par quelque tempête sur ces côtes, mais depuis si long-temps qu'ils avoient oublié leur origine, qu'ils se croyoient les seuls habitans du monde.

Quelques habitudes, la plupart semblables à celles des autres sauvages de la mer du Sud, leur tenoient lieu de culte, de loix, de gouvernement. Ils couloient leurs jours dans une indolence per-

pétuelle; & c'étoit aux bananes, aux noix de coco, sur-tout au rima, qu'ils devoient ce malheur ou cet avantage.

Le rima, célébré par quelques voyageurs sous le nom d'arbre à pain, n'est pas encore bien connu des botanistes. C'est un arbre dont la tige élevée & droite se divise vers la cime en plusieurs branches. Ses feuilles sont alternes, grandes, fermes, épaisses, sinuées profondément vers les bords latéraux. Les plus jeunes, avant leur développement, sont enfermées dans une membrane qui se desseche & laisse en tombant une impression circulaire autour de la tige. Elles rendent, ainsi que les autres parties de l'arbre, une liqueur laiteuse très-tenace. De l'aisselle des feuilles supérieures sort un corps spongieux, long de six pouces, tout couvert de petites fleurs mâles très-serrées. Plus bas, on trouve d'autres corps chargés de fleurs femelles, dont le pistil devient une baie alongée remplie d'une amande. Ces baies, portées sur un axe commun, sont si rapprochées, qu'elles se confondent & forment, par leur assemblage, un fruit très-gros & haut de dix pouces de longueur, hérissé de pointes grosses, courtes & émoussées. Il paroît qu'il existe deux especes ou variétés du rima. L'un a le fruit intérieurement pulpeux, rempli d'amandes bonnes à manger, qui ont la forme & le goût de la châtaigne. Le fruit de l'autre est plus petit : il n'a point d'amandes, parce qu'elles avortent lorsqu'il est parfaitement mûr. Sa chair est molle, doucereuse & mal-saine. Mais quand on le cueille un peu avant sa maturité, il a le goût d'artichaut, & on le mange comme du pain, ce qui lui a fait donner le nom de fruit à pain. Ceux qui veulent le conserver une ou plusieurs années, le coupent par tranches & le font sécher au four ou au soleil.

On trouve dans l'hiſtoire des Marianes trois choſes qui paroiſſent dignes d'être remarquées.

L'uſage du feu y étoit totalement ignoré. Aucun de ces volcans terribles, dont les veſtiges deſtructeurs ſont ineffaçablement gravées ſur la ſurface du globe; aucun de ces phénomenes céleſtes qui allument ſouvent des flammes dévorantes & inattendues dans tous les climats; aucun de ces haſards heureux qui, par frottement ou par colliſion, font ſortir de brillantes étincelles de tant de corps: rien n'avoit donné aux paiſibles habitans des Marianes, la moindre idée d'un élément ſi familier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, il falloit que le reſſentiment des premiers Eſpagnols, arrivés ſur ces côtes ſauvages, brûlât quelques centaines de cabanes.

Cet uſage du feu n'étoit guere propre à leur en donner une idée favorable, à leur faire déſirer de le reproduire. Auſſi le prirent-ils pour un animal qui s'attachoit au bois & qui s'en nourriſſoit. Ceux que l'ignorance d'un objet ſi nouveau avoit porté à en approcher s'étant brûlés, leurs cris inſpirerent de la terreur aux autres qui n'oſerent plus le regarder que de très-loin. Ils appréhenderent la morſure de cette bête féroce, qu'ils croyoient capable de les bleſſer par la ſeule violence de ſa reſpiration. Cependant, ils revinrent par degrés de la conſternation dont ils avoient été frappés; leur erreur ſe diſſipa peu à peu, & on les vit s'accoutumer enfin à un bien précieux dont tous les autres peuples connus étoient dans une poſſeſſion immémoriale.

Un autre ſpectacle digne d'attention; c'étoit la ſupériorité que le ſexe le plus délicat avoit pris ſur le plus fort dans les Marianes. L'aſcendant y étoit tel, que les femmes jouiſſoient d'une puiſ-

ſance

ſance illimités dans leur intérieur; qu'on ne pouvoit diſpoſer de rien ſans leur aveu, & qu'elles avoient la libre diſpoſition de tout, que dans aucun cas, même celui d'une infidélité publiquement connue, on n'étoit pas autoriſé à manquer aux égards qui leur étoient dus; que pour peu qu'elles jugeaſſent elles-mêmes qu'un époux n'avoit pas aſſez de douceur, de complaiſance & de ſoumiſſion, une nouveau choix leur étoit permis; que ſi elles ſe croyoient trahies, elles pouvoient piller la cabane, couper les arbres du parjure, ou faire commettre ces dégâts par leurs parens ou par leurs compagnes.

Mais, comment des coutumes ſi bizarres avoient-elles pu s'établir & s'enraciner? Si l'on en croit les relations anciennes ou modernes, les hommes de cet archipel étoient noirs, laids, mal-faits; ils avoient la plupart une maladie hideuſe de la peau, malgré l'uſage journalier du bain. Les femmes, au contraire, avoient un teint aſſez clair, des traits réguliers, un air aiſé, quelques graces, le goût du chant & de la danſe. Eſt-il étonnant qu'avec tant de moyens de plaire, elles ayent acquis un empire abſolu & inébranlable? Ce qui eſt vraiment extraordinaire, c'eſt qu'il y ait eu des contrées, & ſur-tout des contrées ſauvages, où l'on ait trouvé une différence ſi marquée entre les deux ſexes. L'unanimité des hiſtoriens pourra-t-elle jamais étouffer les doutes que doit faire naître une narration ſi peu vraiſemblable?

Les témoignages réunis de tant d'écrivains qu'on voudra, ne ſauroient prévaloir contre une loi bien connue, générale & conſtante de la nature. Or, par-tout, excepté aux iſles Marianes, on a trouvé & l'on a dû trouver la femme ſoumiſe à l'homme. Si l'on veut que je me prête à cette exception, il

faut l'appuyer d'une autre : c'est que dans cette contrée, les femmes l'emportoient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. Si l'on ne m'assure pas l'un de ces faits, je nie l'autre, à moins toutefois que quelque dogme superstitieux n'ait rendu leurs personnes sacrées. Car il n'y a rien que la superstition ne dénature, point d'usage si monstrueux qu'elle n'établisse, point de forfaits auxquels elle ne détermine, point de sacrifices qu'elle n'obtienne. Si elle dit à l'homme, Dieu veut que tu te mutiles, il se mutilera. Si elle lui dit, Dieu veut que tu assassines ton fils, il l'assassinera. Si elle lui a dit, aux isles Marianes, Dieu veut que tu rampes devant la femme, il rampera devant la femme. La beauté, les talens de l'esprit, dans toutes les contrées du monde, sauvages ou policées, prosterneront un homme aux pieds d'une femme : mais ces avantages particuliers à quelques femmes n'établiront nulle part la tyrannie générale du sexe foible sur le sexe robuste. L'homme commande à la femme, même dans les pays où la femme commande à la nation. Le phénomene des isles Marianes seroit dans l'ordre moral ce que l'équilibre de deux poids inégaux, suspendus à des bras égaux de levier, seroit dans l'ordre physique. Aucune sorte d'autorité ne doit nous amener à la croyance d'une absurdité. Mais, dira-t-on, si les femmes ont mérité là cette autorité par quelques services importans dont la mémoire s'est perdue ? eh bien ! l'homme reconnoissant le premier jour, aura été ingrat le second.

La troisieme chose remarquable dans les Marianes, c'étoit un *pros* ou canot, dont la forme singuliere a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés.

Ces peuples occupoient des isles séparées par des

intervalles considérables. Quoique sans moyens & sans désir d'échanges, ils vouloient communiquer entre eux. Ils y réussirent avec le secours d'un bâtiment d'une sureté entiere, quoique très-petit; propre à toutes les évolutions navales, malgré la simplicité de sa construction; si facile à manier, que trois hommes suffisoient pour toutes les manœuvres; recevant le vent de côté, mérite absolument nécessaire dans ces parages; ayant l'avantage unique d'aller & de venir, sans jamais virer de bord & en changeant seulement la voile; d'une telle marche qu'il faisoit douze ou quinze milles en moins d'une heure, & qu'il alloit quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les connoisseurs, ce prods appellé *volant* à cause de sa légéreté, est le plus parfait bateau qui ait jamais été imaginé; & l'invention n'en sauroit être disputée aux habitans des Marianes, puisqu'on n'en a trouvé le modele dans aucune mer du monde.

S'il étoit raisonnable de prononcer sur le génie d'une nation par un art isolé, on ne pourroit s'empêcher d'avoir la plus grande opinion de ces sauvages qui, avec des outils grossiers & sans le secours du fer, ont obtenu à la mer des effets que des moyens multipliés n'ont pu procurer aux peuples les plus éclairés. Mais pour asseoir un jugement solide, il faudroit d'autres preuves qu'un talent que le hasard peut avoir donné; & ces preuves ne sont consignées dans aucune histoire.

Les isles Marianes furent découvertes, en 1521, par Magellan. Ce célébre navigateur les nomma isles des Larrons, parce que leurs sauvages habitans, qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de nature, enleverent sur ses vaisseaux quelques bagatelles qui tenterent leur curiosité. On négligea long-temps

de s'établir dans cet archipel, où il n'y avoit aucune de ces riches mines, qui enflammoient alors les Espagnols. Ce fut en 1668 seulement que les vaisseaux qui y relâchoient de temps en temps, en allant du Mexique aux Indes Orientales, y déposerent quelques missionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies de la persuasion ne lui donnoient pas assez de sujets; & elle appuya par des soldats les prédications de ses apôtres.

Des sauvages isolés, que guidoit un farouche instinct; auxquels l'arc & la fleche étoient même inconnus; qui n'avoient pour toute défense que de gros bâtons: ces sauvages ne pouvoient pas résister aux armes & aux troupes de l'Europe. Cependant la plupart d'entre eux se firent massacrer plutôt que de se soumettre. Un grand nombre furent la victime des maladies honteuses que leurs inhumains vainqueurs leur avoient portées. Ceux qui avoient échappé à tous ces désastres prirent le parti désespéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laisser après eux des enfans esclaves. La population diminua, dans tout l'archipel, au point qu'il fallut, il y a vingt-cinq ou trente ans, en réunir les foibles restes dans la seule isle de Guam.

Elle a quarante lieues de circonférence. Son port, situé dans la partie occidentale, & défendu par une batterie de huit canons, est formé d'un côté par une langue de terre qui s'avance deux lieues dans la mer, & de l'autre par un récif de même étendue qui l'embrasse presque circulairement. Quatre vaisseaux peuvent y mouiller à l'abri de tous les vents, excepté de celui d'Ouest qui ne souffle jamais violemment dans ces parages.

A quatre lieues de la rade, sur les bords de la mer, dans une situation heureuse, s'éleve l'agréable

bourgade d'Agana. C'eſt dans ce chef-lieu de la colonie, & dans vingt-un petits hameaux, diſtribués autour de l'iſle, que ſont répartis quinze cents habitans, reſtes infortunés d'un peuple autrefois nombreux.

L'intérieur de Guam ſert d'aſile & de pâture aux chevres, aux porcs, aux bœufs, aux volailles, qu'au temps de la conquête y porterent les Eſpagnols, & qui depuis ſont devenus ſauvages. Ces animaux, qu'il faut tuer à coups de fuſil ou prendre au piege, formoient la principale nourriture des Indiens & de leurs oppreſſeurs, lorſque tout-à-coup les choſes ont changé de face.

Un homme actif, humain, éclairé, a compris enfin que la population ne ſe rétabliroit pas, qu'elle s'affoibliroit même encore, à moins qu'il ne réuſſît à rendre ſon iſle agricole. Cette idée élevée l'a fait cultivateur lui-même. A ſon exemple, les naturels du pays ont défriché les terres dont il leur avoit aſſuré la propriété. Leurs champs ſe ſont couverts de riz, de cacao, de maïs, de ſucre, d'indigo, de coton, de fruits, de légumes, dont, depuis un ſiecle ou deux, on leur laiſſoit ignorer l'uſage. Le ſuccès a augmenté leur docilité. Ces enfans d'une nature brute, dans qui la tyrannie & la ſuperſtition avoient achevé de dégrader l'homme, ont exercé, dans des atteliers, quelques arts de néceſſité premiere, & fréquenté, ſans une répugnance trop marquée, les écoles ouvertes pour leur inſtruction. Leurs jouiſſances ſe ſont multipliées avec leurs occupations; & ils ont été enfin heureux dans un des meilleurs pays du monde : tant il eſt vrai qu'il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec de la douceur & par la bienfaiſance, puiſque ces vertus peuvent éteindre le reſſentiment dans l'ame même du ſauvage.

Cette révolution inespérée a été l'ouvrage de M. Tobias qui, en 1772, gouvernoit encore les Marianes. Puisse ce vertueux & respectable Espagnol obtenir un jour ce qui combleroit sa félicité, la consolation de voir diminuer la passion de ses enfans chéris pour le vin de cocotier, & de voir augmenter leur goût pour le travail!

Si, dès l'origine, les Espagnols avoient eu les vues raisonnables du sage Tobias, les Marianes auroient été civilisées & cultivées. Ce double avantage auroit procuré à cet archipel une sureté qu'il ne sauroit se promettre d'une garnison de cent cinquante hommes concentrée dans Guam.

Tranquilles pour leurs possessions, les conquérans se seroient livrés à l'amour des découvertes qui étoient alors le génie dominant de la nation. Secondés par le talent de leurs nouveaux sujets pour la navigation, leur activité auroit porté les arts utiles & l'esprit de société dans les nombreuses isles qui couvrent l'océan Pacifique, & plus loin encore. L'univers eût été, pour ainsi dire, agrandi par de si glorieux travaux. Sans doute que toutes les nations commerçantes auroient tiré, avec le temps, quelque utilité des relations formées avec ces régions, jusqu'alors inconnues, puisqu'il est impossible qu'un peuple s'enrichisse sans que les autres participent à ses prospérités : mais la cour de Madrid auroit toujours joui plutôt & plus constamment des productions de ses nouveaux établissemens. Si nous ne nous trompons, cet ordre de choses valoit mieux pour l'Espagne qu'une combinaison qui réduit les Marianes à fournir des rafraîchissemens aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie à ceux qui vont des Philippines au Mexique.

La Californie est proprement une longue pointe de terre qui sort des côtes septentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'Est & le Sud jusqu'à la Zone Torride. Elle est baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninsule a trois cents lieues de longueur, sur dix, vingt, trente & quarante de large. XXIII. Etat ancien & moderne de la Californie.

Il est impossible que dans un si grand espace, la nature du sol & la température de l'air soient partout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y est sec & chaud à l'excès, le terrain nud, pierreux, montueux, sablonneux, stérile par conséquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des bestiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile est le pira-haya, dont les fruits sont la principale nourriture des Californiens.

C'est une espece de cierge qui, comme les autres, n'a point de feuilles. Ses tiges droites & cannelées ont les côtes chargées d'épines & supportent immédiatement des fleurs blanchâtres, semblables à celle du nopal sur lequel vit la cochenille, mais beaucoup plus alongées. Les fruits qui succedent à ses fleurs, ont à leur surface des inégalités produites par la base subsistante des écailles du calice. Ils sont de la grosseur d'un œuf de poule, rouges en dehors & remplis intérieurement d'une pulpe blanche bonne à manger, plus douce & plus délicate que celle de la figue ordinaire. On trouve dans cette pulpe de petites semences noires & luisantes.

La mer, plus riche que la terre, offre des poissons de toutes sortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce sont les perles, qui, dans la saison favorable,

y attirent de diverſes provinces du Mexique des hommes avides auxquels on a impoſé la loi de donner au gouvernement le quint de leur pêche.

Les Californiens ſont bien faits & fort robuſtes. Une puſillanimité extrême, l'inconſtance, la pareſſe, la ſtupidité, & même l'inſenſibilité, forment leur caractere. Ce ſont des enfans, en qui la raiſon n'eſt pas encore développée. Ils ſont plus baſannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la ſociété, renverſe ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puiſqu'on trouve ſous la Zone Tempérée un peuple ſauvage plus noir que ne le ſont les nations civiliſées de la Zone Torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion ; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un aſſemblage de pluſieurs cabanes, plus ou moins nombreuſes, toutes unies entre elles par des alliances, mais ſans aucun chef. L'obéiſſance filiale n'y étoit pas même connue, quoique ce ſentiment ſoit, ſinon plus vif, du moins plus pur dans l'état de nature que dans celui de ſociété.

En effet, les ſecours qu'une police réguliere aſſure à tous les individus chez les nations civiliſées, les jeunes ſauvages ne les attendent que de leur pere. C'eſt lui qui pourvoit à leur ſubſiſtance, quand ils ſont enfans ; c'eſt lui qui veille à leur ſureté. Comment ne rechercheroient-ils pas ſa bienveillance ? comment n'éviteroient-ils pas avec ſoin ce qui pourroit les priver de ſon appui ?

Un reſpect qui n'eſt point exigé ne ſauroit guere s'affoiblir dans des enfans qu'une habitude animale, plus encore que le beſoin, ramene toujours dans la cabane qui les a vu naître, & dont ils ne s'éloignent

jamais à de grandes diſtances. Les ſéparations que l'éducation, l'induſtrie, le commerce occaſionnent ſi fréquemment parmi nous, & qui ne peuvent que relâcher les liens de la parenté, les ſauvages ne les connoiſſent point. Ils reſtent à côté de celui qui leur a donné l'exiſtence, tant qu'il vit. Comment s'écarteroient-ils de l'obéiſſance? Rien ne leur eſt impérieuſement ordonné. Point d'être plus libre que le petit ſauvage. Il naît émancipé. Il va, il vient, il ſort, il rentre, il découche ſans qu'on lui demande ce qu'il a fait, ce qu'il eſt devenu. Jamais on ne s'aviſeroit d'employer l'autorité de la famille pour le ramener, s'il lui plaiſoit de diſparoître. Rien de ſi commun dans les villes que les mauvais peres. Il n'y en a point au fond des forêts. Plus les ſociétés ſont opulentes, & plus il y a de luxe, moins la voix du ſang s'y fait entendre. Le dirai-je? La ſévérité de notre éducation, ſa variété, ſa durée, ſes fatigues alienent la tendreſſe de nos enfans. Il n'y a que l'expérience qui les réconcilie avec nous. Nous ſommes obligés d'attendre long-temps la reconnoiſſance de nos ſoins & l'oubli de nos réprimandes. Le ſauvage n'en entendit jamais dans la bouche de ſes parens. Jamais il n'en fut châtié. Lorſqu'il ſut frapper l'animal dont il avoit à ſe nourrir, il n'eut preſque plus rien à apprendre. Ses paſſions étant naturelles, il les ſatisfait ſans redouter l'œil des ſiens. Mille motifs contraignent nos parens à s'oppoſer aux nôtres. Croit-on qu'il n'y ait point d'enfant parmi nous à qui le déſir de jouir promptement d'une grande fortune ne faſſe trouver la vie de leurs peres trop longue? J'aimerois à me le perſuader. Le cœur du ſauvage, à qui ſon pere n'a rien à laiſſer, eſt étranger à cette eſpece de parricide.

Dans nos foyers, les peres âgés radotent ſouvent

au jugement de leurs enfans. Il n'en eſt pas ainſi dans la cabane du ſauvage. On y parle peu, & l'on y a une haute opinion de la prudence des peres. Ce ſont leurs leçons qui ſuppléent au défaut d'obſervations ſur les ruſes des animaux, ſur les forêts giboyeuſes, ſur les côtes poiſſonneuſes, ſur les ſaiſons & ſur les temps propres à la chaſſe & à la pêche. Le vieillard raconte-t-il quelques particularités de ſes guerres ou de ſes voyages? rappelle-t-il les combats qu'il a livrés, les périls qu'il a courus, les embûches qu'il a évitées? s'éleve-t-il à l'explication des phénomenes les plus ſimples de la nature? le ſoir, dans une nuit étoilée, à l'entrée de la cabane, leur trace-t-il du doigt le cours des aſtres qui brillent au-deſſus de leur tête, d'après les connoiſſances bornées qu'il en a? il eſt admiré. S'il ſurvient une tempête, quelque révolution ſur la terre, dans les airs, ſur les eaux, quelque événement agréable ou fâcheux? tous s'écrient, notre pere nous l'avoit prédit; & la ſoumiſſion pour ſes conſeils, la vénération pour ſa perſonne en ſont augmentées. Lorſqu'il approche de ſes derniers momens, l'inquiétude & la douleur ſe peignent ſur les viſages, les larmes coulent à ſa mort, & un long ſilence regne autour de ſa couche. On le dépoſe dans la terre, & l'endroit de ſa ſépulture eſt ſacré. On lui rend des honneurs annuels; & dans les circonſtances importantes ou douteuſes, on va quelquefois interroger ſa cendre. Hélas! les enfans ſont livrés à tant de diſtractions parmi nous, que les peres en ſont promptement oubliés. Ce n'eſt pas toutefois que je préféraſſe l'état ſauvage à l'état civiliſé. C'eſt une proteſtation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me ſemble que depuis la condition de la nature la plus brute juſqu'à l'état le plus civiliſé, tout ſe compenſe à peu près,

vices & vertus, biens & maux physiques. Dans la forêt, ainsi que dans la société, le bonheur d'un individu peut être moins ou plus grand que celui d'un autre individu : mais je soupçonne que la nature a posé des limites à celui de toute portion considérable de l'espece humaine, au-delà desquelles il y a à peu près autant à perdre qu'à gagner.

Le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, que Cortès forma le projet d'ajouter à sa conquête la Californie. Lui-même, il se chargea, en 1526 de l'expédition, mais elle ne fut pas heureuse. Celles qui se succéderent rapidement, pendant deux siecles, eurent le même sort, soit que les particuliers en supportassent les frais, soit qu'elles se fissent aux dépens du gouvernement; & cette continuité de revers n'est pas inexplicable.

L'usage de lever les vues, les plans, les cartes des lieux qu'on parcouroit n'étoit pas alors fort commun. Si quelque aventurier plus intelligent ou plus laborieux que ses compagnons écrivoit une relation de son voyage, cet écrit étoit rarement placé dans les dépôts publics. L'y mettoit-on ? Enseveli dans la poussiere, il étoit oublié. L'impression auroit remédié à cet inconvénient : mais la crainte que les étrangers ne fussent instruits de ce qu'on croyoit important de leur cacher, faisoit rejetter ce moyen de communication. De cette maniere, les peuples n'acquéroient aucune expérience. Les absurdités se perpétuoient; & les derniers entrepreneurs échouerent par les mêmes fautes qui avoient empêché le succès des premiers.

On avoit entiérement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de

législation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leurs corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain & la disette d'eau.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les légumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domestiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent : mais telle est leur peu de prévoyance, qu'ils dissiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, si leur missionnaire ne s'en chargeoit pour le leur distribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes grossieres. Ce qui peut leur manquer, est acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, assez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Espagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'usage.

Une douzaine de loix fort simples, suffisent pour conduire cet état naissant. Le missionnaire choisit, pour les faire observer, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut infliger le fouet & la prison, les seuls châtimens que l'on connoisse.

Trop de scenes cruelles & destructives ont jusqu'ici affligé nos regards, pour qu'il ne nous soit pas permis de les arrêter un moment sur des travaux inspirés par l'humanité & dirigés par la bienfaisance. Toutes les autres conquêtes ont été faites par les armes. Nous n'avons vu que des hommes qui égorgeoient des hommes ou qui les chargeoient de chaînes. Les contrées que nous avons parcourues ont été successivement autant de théâtres de la perfidie, de la férocité, de la trahison, de l'avarice, & de tous les crimes auxquels on est porté par la réunion & la violence des passions effrénées. Notre plume sans cesse trempée dans le sang, n'a tracé que des lignes sanglantes. La contrée où nous sommes entrés est la seule que la raison ait conquise. Asseyons-nous & respirons. Que le spectacle de l'innocence & de la paix dissipe les idées lugubres dont nous avons été jusqu'à présent obsédés, & soulage un moment notre ame des sentimens douloureux qui l'ont si constamment oppressée, flétrie, déchirée. Hélas! la jouissance nouvelle que j'éprouve durera trop peu pour qu'elle me soit enviée. Lecteurs, bientôt ces grandes catastrophes qui bouleverserent ce globe & dont la peinture vous plaît, par les secousses violentes que vous recevez, & par les larmes moitié délicieuses, moitié ameres qu'elles arrachent de vos yeux, souilleront la suite de ces déplorables annales. Etes-vous méchans? êtes-vous bons? Si vous étiez bons, vous vous refuseriez, ce me semble, au récit des calamités; si vous étiez méchans, vous l'entendriez

ſans pleurer. Cependant vous pleurez. Vous voulez être heureux, & c'eſt du malheur qu'il faut vous entretenir pour vous intéreſſer. Je crois en entrevoir la raiſon. Les peines des autres vous conſolent des vôtres, & l'eſtime de vous-mêmes s'accroît par la compaſſion que vous leur accordez.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garniſons de trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens à des prêtres qui avoient acquis ſa confiance, & on l'avoit bien convaincue que c'étoit le ſeul expédient qui pût préſerver ſes nouvelles conquêtes d'une oppreſſion entiérement deſtructive.

Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'en *1767* la cour de Madrid chaſſa de la Californie les jéſuites, comme elle les expulſoit de ſes autres provinces. Ces miſſionnaires avoient formé le projet de pouſſer leurs travaux ſur les deux rives de la mer juſqu'à la chaîne de montagnes qui lie la Californie à la Nouvelle-Eſpagne. Ils vouloient élever l'empire dont ils multiplioient les ſujets à un degré de puiſſance qui lui permît de voir d'un œil tranquille la navigation des Ruſſes & la découverte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-temps au Nord-Oueſt. Loin d'avoir abandonné ces grands projets, le miniſtere Eſpagnol leur a donné, dit-on, plus d'étendue. Les deux monde, ne doivent pas même tarder à les voir exécutés, à moins que des événemens imprévus n'y oppoſent des obſtacles inſurmontables.

En attendant que ces vaſtes ſpéculations ſoient ou détruites ou réaliſées, la Californie ſert de lieu

de relâche aux vaisseaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-Lucas, situé à l'extrémité méridionale de la péninsule est le lieu où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchissemens & des signaux qui les avertissent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la premiere fois. Ses ordres & ses besoins l'y ont toujours amené depuis.

Le systême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus absolue de la métropole, a toujours rendu suspectes à beaucoup de politiques Espagnols les liaisons du Mexique avec l'Asie. Loin de penser comme eux, Alberoni vouloit donner à cette liberté une extension illimitée. Il lui paroissoit très-sage de faire habiller les deux Amériques par les Indes. Les colons, disoit-il, seroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus analogue au climat. Les guerres de l'Europe ne les exposeroient pas à manquer souvent des choses les plus nécessaires. Ils seroient plus riches, plus affectionnés à la patrie principale, plus en état de se défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes seroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu à peu les forces que l'approvisionnement du Mexique & du Pérou leur procure. Enfin l'Espagne, en percevant sur les marchandises des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit sur celles que fournissent, ses rivaux, ne perdroit aucune branche de ses revenus. Elle pourroit même, si ses besoins l'exigeoient, obtenir de ses colonies des secours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir.

Les vues du ministre hardi & entreprenant s'é-

tendoient plus loin encore. Il vouloit que la métropole elle-même formât des liaiſons immenſes avec l'Orient par la voie de ſes colonies d'Amérique. Selon lui, les Philippines, qui juſqu'alors avoient payé un tribut énorme à l'activité des nations Européennes ou Aſiatiques qui leur portoient des manufactures ou des productions, pouvoient les aller chercher ſur leurs propres vaiſſeaux & les obtenir de la premiere main. En livrant la même quantité de métaux que leurs concurrens, les habitans de ces iſles acheteroient à meilleur marché, parce que ces métaux venant directement d'Amérique, auroient moins ſupporté de frais que ceux qu'il faut voiturer dans nos régions, avant de les faire paſſer aux Indes. Les marchandiſes embarquées à Manille arriveroient à Panama ſur une mer conſtamment tranquille, par une ligne très-droite & avec les mêmes vents. Au moyen d'un canal très-court, ſollicité depuis long-temps par le commerce, on feroit enſuite arriver aiſément les cargaiſons à l'embouchure du Chagre où elles ſeroient chargées pour l'Europe.

Alberoni s'attendoit bien que les puiſſances, dont cet arrangement bleſſeroit les intérêts & ruineroit l'induſtrie, chercheroient à le traverſer : mais il ſe croyoit en état de braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ſes ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des eſcadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces combinaiſons trouverent des approbateurs. Aux yeux des enthouſiaſtes d'Alberoni, & il y en avoit beaucoup, c'étoient les efforts ſublimes d'un puiſſant génie pour la proſpérité & pour la gloire de la monarchie qu'il reſſuſcitoit. D'autres, en plus grand nombre, ne virent dans ces projets ſi

grands

grands en apparence, que les délires d'une imagination déréglée qui s'exagéroit les ressources d'un état ruiné, & qui se promettoit de donner le commerce du monde entier à une nation réduite depuis deux siecles à l'impossibilité de faire le sien. La disgrace de cet homme extraordinaire calma la fermentation qu'il avoit excitée dans les deux mondes. Les liaisons des Philippines avec le Mexique continuerent sur l'ancien pied, ainsi que celles que cette grande province entretenoit avec le Pérou par la mer du Sud.

Les côtes du Mexique ne ressemblent pas à celles du Pérou, où le voisinage & la hauteur des Cordilieres font régner un printemps éternel, des vents réguliers & doux. Aussi-tôt qu'on a passé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'atmosphere de l'Est à l'Ouest n'étant plus interrompue par cette prodigieuse chaîne de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation est facile & sûre dans ces parages depuis le milieu d'octobre jusqu'à la fin de mai: mais, durant le reste de l'année, les calmes & les orages y rendent alternativement la mer fâcheuse & dangereuse. XXIV. Communications du Mexique avec le Pérou & avec l'Espagne, par la voie de Guatimala.

La côte qui borde cet océan a six cents lieues. Autrefois, il ne sortoit des rades que la nature y a formées, ni un bâtiment pour le commerce, ni un canot pour la pêche. Cette inaction étoit bien en partie la suite de l'indolence des peuples: mais les funestes dispositions faites par la cour de Madrid y avoient plus de part encore.

La communication, entre les empires des incas & de Montezuma devenus provinces Espagnoles, fut libre dans les premiers temps par la mer du Sud. On la borna quelque temps après à deux navires. Elle fut absolument prohibée en 1636. Des

représentations pressantes & réitérées déterminerent à la rouvrir au bout d'un demi-siecle, mais avec des restrictions qui la rendoient nulle. Ce n'est qu'en 1774, qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale & Septentrionale de faire tous les échanges que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Les différentes contrées de ces deux régions tireront, sans doute, de grands avantages de ce nouvel ordre de choses. On peut prédire cependant qu'il sera plus utile au pays de Guatimala qu'à tous les autres.

Cette audience domine sur douze lieues à l'Ouest, soixante à l'Est, cent au Nord, & trois cents au Sud. Sept ou huit provinces forment cette grande jurisdiction.

Celle de Costa-Ricca est très-peu peuplée, très-peu cultivée, & n'offre guere que des troupeaux. Une grande partie des anciens habitans s'y sont jusqu'ici refusés au joug.

Six mois d'une pluie qui tombe en torrens, & six mois d'une sécheresse dévorante, affligent Nicaragua régulièrement chaque année. Ce sont les hommes les plus efféminés de la Nouvelle-Espagne quoique des moins riches.

Les Castillans n'exercerent nulle part plus de cruautés qu'à Honduras. Ils en firent un désert. Aussi n'en tire-t-on qu'un peu de casse & quelque salse-pareille.

Vera-Paz étoit en possession de fournir à l'ancien Mexique les plumages éclatans dont on composoit ces tableaux si long-temps vantés. La province a perdu toute son importance, depuis que ce genre d'industrie a été abandonné.

Soconusco n'est connu que par la perfection de son cacao. La plus grande partie de ce fruit sert à l'Amérique même. Les deux cents quintaux qu'on

en porte en Europe appartiennent au gouvernement. S'il y en a plus que la cour ne peut consommer, on le vend au public le double de ce que coûte celui de Caraque.

Quoiqu'au centre du Mexique, Chiapa formoit un état indépendant de cet empire à l'arrivée des Espagnols : mais ce canton plia aussi devant des armes que rien n'arrêtoit. Il y eut là peu de sang répandu, & les Indiens y sont encore plus nombreux qu'ailleurs. Comme la province n'est abondante qu'en grains, en fruits, en pâturages, peu des conquérans s'y fixerent ; & c'est peut-être pour cela que l'homme y est moins dégradé, moins abruti que dans les contrées remplies de mines ou avantageusement situées pour le commerce. Les origenes montrent de l'intelligence, ont quelque aptitude pour les arts, & parlent une langue qui a de la douceur, même une sorte d'élégance. Ces qualités sont sur-tout remarquables à Chiapa de los-Indios, ville assez importante où leurs familles les plus considérables se sont réfugiées, qu'ils occupent seuls, & où ils jouissent de grands privileges. Sur la riviere qui baigne ses murs, s'exercent habituellement l'adresse & le courage de ces hommes moins opprimés que leurs voisins. Avec des bateaux, ils forment des armées navales. Ils combattent entre eux, ils s'attaquent & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils bâtissent des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte & qu'ils assiegent. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices de corps. Combien ces détails feront regretter que les Indiens soient tombés au pouvoir d'un vainqueur qui a resserré les liens de leur servitude au lieu de les relâcher.

La province de Guatimala a, comme les autres

provinces de sa dépendance, des troupeaux, des mines, du bled, du maïs, du sucre, du coton: mais aucune ne partage avec elle l'avantage de cultiver l'indigo. C'est sur son territoire qu'est placée une ville de son nom, où sont réunis les administrateurs & les tribunaux nécessaires au gouvernement d'un si grand pays.

Cette cité célèbre fut, bien ou mal-à-propos, bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes assez élevées. De celle qui est au Sud coulent des ruisseaux & des fontaines qui procurent aux villages situés sur la pente, une fraîcheur délicieuse, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aspect de la montagne qui est au Nord est effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une espèce de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fusion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il sort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de soufre qui remplissent l'air d'une infection horrible. Guatimala, selon une expression très-usitée, est situé entre le paradis & l'enfer.

Les objets que demandent le Pérou sont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. L'or, l'argent, l'indigo destinés pour notre continent, sont portés, à dos de mulet, au bourg Saint-Thomas, situé à soixante lieues de la ville dans le fond d'un lac très-profond qui se perd dans le golfe de Honduras. Tant de richesses sont échangées dans cet entrepôt contre les marchandises arrivées d'Europe dans les mois de juillet ou d'août. Ce marché est entiérement ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute insulte. On le pouvoit d'autant plus aisément, que son entrée est

rétrécie par deux rochers élevés qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il est vraisemblable que l'Espagne ne changera de conduite que lorsqu'elle aura été punie de sa négligence. Rien ne seroit plus aisé.

Les vaisseaux qui entreprendroient cette expédition, resteroient en sureté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverseroient quinze lieues de montagnes où ils trouveroient des chemins commodes & des subsistances. Le reste de la route se feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala, qui n'a pas un soldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, métis, Espagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, seroient incapables de la moindre résistance. Ils livreroient à l'ennemi, pour sauver leur vie, les richesses qu'ils accumulent depuis trois siecles; & la contribution seroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & si elles le vouloient avec des otages qui assureroient la tranquillité de leur retraite.

Le danger n'est plus malheureusement le même. Un affreux tremblement a détruit Guatimala de fond en comble en 1772. Cette ville, une des plus riches de l'Amérique, n'offre plus que des ruines.

Elle renaîtroit bientôt dans d'autres contrées: car, que ne peuvent point les nations actives & industrieuses? Par elles des régions qu'on croyoit inhabitables sont peuplées. Les terres les plus ingrates sont fécondées. Les eaux sont repoussées, & la fertilité s'éleve sur le limon. Les marais portent des maisons. A travers des monts entr'ouverts, l'homme se fait des chemins. Il sépare à son

gré ou lie les rochers par des ponts qui restent comme suspendus sur la profondeur obscure de l'abîme, au fond duquel le torrent courroucé semble murmurer de son audace. Il oppose des digues à la mer & dort tranquillement dans le domicile qu'il a fondé au-dessous des flots. Il assemble quelques planches sur lesquelles il s'assied; il dit aux vents de le porter à l'extrémité du globe, & les vents lui obéissent. Homme, quelquefois si pusillanime & si petit, que tu te montres grand, & dans tes projets, & dans tes œuvres! Avec deux foibles leviers de chair, aidés de ton intelligence, tu attaques la nature entiere & tu la subjugues. Tu affrontes les élémens conjurés, & tu les asservis. Rien ne te résiste, si ton ame est tourmentée par l'amour ou le désir de posséder une belle femme que tu haïras un jour; par l'intérêt ou la fureur de remplir tes coffres d'une richesse qui te promette des jouissances que tu te refuseras; par la gloire ou l'ambition d'être loué par tes contemporains que tu méprises, ou d'une postérité que tu ne dois pas estimer davantage. Si tu fais de grandes choses par passion, tu n'en fais pas de moindres par ennui. Tu ne connoissois qu'un monde. Tu soupçonnas qu'il en étoit un autre. Tu l'allas chercher & tu le trouvas. Je te suis pas à pas dans ce monde nouveau. Si la hardiesse de tes entreprises m'en dérobe quelquefois l'atrocité, je suis toujours également confondu, soit que tes forfaits me glaçent d'horreur, soit que tes vertus me transportent d'admiration.

Tels étoient ces fiers Espagnols qui conquirent l'Amérique; mais le climat, une mauvaise administration, l'abondance de toutes choses énerverent leurs descendans. Tout ce qui portoit l'empreinte de la difficulté se trouva au-dessus de leurs ames

corrompues ; & leurs bras amollis se refuserent à tous les travaux. Durant ce long période, ce fut un engourdissement dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Comment une cité, engloutie par des volcans, seroit-elle alors sortie de ces décombres ? Mais, depuis quelques années, la nation se régénere. Déjà l'on a tracé le plan d'une autre ville, plus vaste, plus commode, plus belle que celle qui existoit : & elle sera élevée à huit lieues de l'ancienne sur une base plus solide. Déjà la cour de Madrid, s'écartant de ses mesures ordinairement trop lentes, a assigné les fonds nécessaires pour la construction des édifices publics. Déjà les citoyens, déchargés des tributs qui pouvoient servir de raison ou de prétexte à leur inaction, se prêtent aux vues du gouvernement. Un nouveau Guatimala embellira bientôt la Nouvelle-Espagne. Si cette activité se soutient, si elle augmente, les Anglois seront vraisemblablement chassés des établissemens qu'ils ont commencés entre le lac de Nicaragua & le cap Honduras.

XXV. Description de Honduras, d'Yucatan & de Campêche. Qu'est-ce qui y divise l'Espagne & l'Angleterre ?

Cette contrée occupe cent quatre-vingts lieues de côtes, & s'enfonce dans l'intérieur des terres jusqu'à des montagnes fort hautes, plus ou moins éloignées de l'océan.

Le climat de cette région est sain & assez tempéré. Le sol en est communément uni, très-bien arrosé, & paroît propre à toutes les productions cultivées entre les tropiques. On n'y est pas exposé à ces fréquentes sécheresses, à ces terribles ouragans qui détruisent si souvent, dans les isles du Nouveau-Monde, les espérances les mieux fondées.

Le pays est principalement habité par les Mosquites. Ces Indiens furent autrefois nombreux ; mais la petite vérole a considérablement diminué

leur population. On ne pense pas qu'actuellement leurs diverses tribus pussent mettre plus de neuf ou dix mille hommes sous les armes.

Une nation, encore moins multipliée, est fixée aux environs du cap Gracias-à-Dios. Ce sont les Samboes, descendus, dit-on, d'un navire de Guinée qui fit autrefois naufrage sur ces parages. Leur teint, leurs traits, leurs cheveux, leurs inclinations ne permettent guere de leur donner une autre origine.

Les Anglois sont les seuls Européens que leur cupidité ait fixés dans ces lieux sauvages.

Leur premier établissement fut formé vers 1730, vingt-six lieues à l'Est du cap Honduras. Sa position à l'extrémité de la côte & sur la riviere Black, qui n'a que six pieds d'eau à son embouchure, retardera & empêchera peut-être toujours ses progrès.

A cinquante-quatre lieues de cette colonie est Gracias-à-Dios, dont la rade, formée par un bras de mer, est immense & assez sûre. C'est tout près de ce cap fameux que se sont placés les Anglois sur une riviere navigable & dont les bords sont très-fertiles.

Soixante-dix lieues plus loin, cette nation entreprenante a trouvé à Blew-Field des plaines vastes & fécondes, un fleuve accessible, un port commode, & un rocher qu'on rendroit aisément inexpugnable.

Les trois comptoirs n'occupoient, en 1769, que deux cents six blancs, autant de mulâtres & neuf cents esclaves. Sans compter les mulets & quelques autres objets envoyés à la Jamaïque, ils expédierent cette année, pour l'Europe, huit cents mille pieds de bois de Mahagoni, deux cents mille livres pesant de salse-pareille, & dix mille livres d'écailles de tortue. Les bras ont été multipliés depuis. On

a commencé à planter des cannes, dont le premier sucre s'est trouvé d'une qualité supérieure. De bons observateurs affirment qu'une possession tranquille du pays des Mosquites, vaudroit mieux un jour pour la Grande-Bretagne, que toutes les isles qu'elle occupe actuellement dans les Indes Occidentales.

La nation ne paroît former aucun doute sur son droit de propriété. Jamais, disent ses écrivains, l'Espagne ne subjugua ces peuples, & jamais ces peuples ne se soumirent à l'Espagne. Ils étoient indépendans, de droit & de fait, lorsqu'en 1670 leurs chefs se jetterent d'eux-mêmes dans les bras de l'Angleterre, & reconnurent sa souveraineté. Cette soumission étoit si peu forcée qu'elle fut renouvellée à plusieurs reprises. A leur sollicitation, la cour de Londres envoya sur leur territoire en 1741, un corps de troupes, que suivit bientôt une administration civile. Si, après la pacification de 1763, on retira la milice & le magistrat; si l'on ruina les fortifications élevées pour la sureté des sauvages & de leurs défenseurs, ce fut par l'ignorance du ministere qui se laissa persuader que le pays des Mosquites faisoit partie de la baie de Honduras. Cette erreur ayant été dissipée, il a été formé de nouveau, dans ces contrées, un gouvernement régulier au commencement de 1776.

On ne balanceroit pas à s'occuper de la discussion de ces grands intérêts, si les puissances se conduisoient par la raison ou la justice : mais c'est la force & la convenance qui décident tout entre elles, bien qu'aucune d'elles n'ait eu jusqu'à présent le front d'en convenir. Souverains, qu'est-ce que cette mauvaise honte qui vous arrête ? Puisque l'équité n'est pour vous qu'un vain nom, déclarez-le. A quoi servent ces traités qui ne garantissent

point de paix, auxquels le plus foible eſt contraint d'accéder; qui ne marquent dans l'un & dans l'autre des contractans que l'épuiſement des moyens de continuer la guerre, & qui ſont toujours enfreints? Ne ſignez que des ſuſpenſions d'armes, & n'en fixez point la durée. Si vous avez réſolu d'être injuſtes, ceſſez au moins d'être perfides. La perfidie eſt ſi lâche, ſi odieuſe. Ce vice ne convient pas à des potentats. Le renard ſous la peau du lion, le lion ſous la peau du renard ſont deux animaux également ridicules. Mais, au lieu de parler à des ſourds qu'on ne convainc de rien & qu'on peut irriter, diſons quelque choſe des baies de Honduras, de Campêche, & de la péninſule d'Yucatan qui les ſépare.

Cette péninſule a cent lieues de long ſur vingt & vingt-cinq de large. Le pays eſt entiérement uni. On n'y voit, ni riviere, ni ruiſſeau : mais par-tout l'eau eſt ſi près de la terre, par-tout les coquillages ſont en ſi grande abondance, que ce grand eſpace a dû faire autrefois partie de la mer. Les premiers Eſpagnols qui parurent ſur ces côtes y trouverent établi, au rapport d'Herrera, un uſage très-particulier. Les hommes y portoient généralement des miroirs d'une pierre brillante, dans leſquels ils ſe contemploient ſans ceſſe, tandis que les femmes ne ſe ſervoient pas de cet inſtrument ſi cher à la beauté.

Si l'uſage continu que les femmes font du miroir dans nos contrées, ne montre que le déſir de plaire aux hommes, en ajoutant aux attraits qu'elles ont reçus de la nature, ce que l'art peut leur donner de piquant; les hommes feroient à Yucatan les mêmes frais pour plaire aux femmes. Mais c'eſt un fait ſi bizarre qu'on peut le rejetter en doute, à moins qu'on ne l'étaie d'un fait plus bi-

zarre encore ; c'eſt que les hommes ſe livrent à l'oiſiveté, tandis que les femmes ſont condamnées aux travaux. Lorſque les fonctions propres aux deux ſexes ſeront perverties, je ne ſerai point étonné de trouver à l'un la frivolité de l'autre.

Yucatan, Honduras, Campêche n'offrirent pas aux dévaſtateurs du nouvel hémiſphere ces riches métaux qui leur faiſoient traverſer tant de mers. Auſſi négligerent-ils, mépriſerent-ils ces contrées. Peu d'entr'eux s'y fixerent ; & ceux que le ſort y jetta, ne tarderent pas à contracter l'indolence Indienne. Aucun ne s'occupa du ſoin de faire naître des productions dignes d'être exportées. Ainſi que les peuplades qu'on avoit détruites ou aſſervies, ils vivoient de cacao, de maïs, auxquels ils avoient ajouté la reſſource facile & commode des troupeaux tirés de l'Ancien monde. Pour payer leur vêtement qu'ils ne vouloient pas ou ne ſavoient pas fabriquer eux-mêmes, & quelques autres objets de médiocre valeur que leur fourniſſoit l'Europe, ils n'avoient proprement de reſſource qu'un bois de teinture connu dans tous les marchés ſous le nom de bois de Campêche.

L'arbre qui le fournit, aſſez élevé, a des feuilles alternes, compoſées de huit folioles taillées en cœur & diſpoſées ſur deux rangs le long d'une côte commune. Ses fleurs petites & rougeâtres ſont raſſemblées en épis aux extrémités des rameaux. Elles ont chacune un calice d'une ſeule piece, du fond duquel s'élevent cinq pétales & dix étamines diſtinctes. Le piſtil placé dans le centre devient une petite gouſſe ovale, applatie, partagée dans ſa longueur en deux ovales & remplie de deux ou trois ſemences. La partie la plus intérieure du bois, d'abord rouge, devient noir quelque temps après

que le bois a été abattu. Il n'y a que le cœur de l'arbre qui donne le noir & le violet.

Le goût de ces couleurs qui étoit plus répandu, il y a deux siecles, qu'il ne l'est peut-être aujourd'hui, procura un débouché considérable à ce bois précieux. Ce fut au profit des Espagnols seuls jusqu'à l'établissement des Anglois à la Jamaïque.

Dans la foule des corsaires qui sortoient tous les jours de cette isle devenue célébre, plusieurs allerent croiser dans les deux baies & sur les côtes de la péninsule, pour intercepter les vaisseaux qui y naviguoient. Ces brigands connoissoient si peu la valeur de leur chargement, que lorsqu'ils en trouvoient des barques remplies, ils n'emportoient que les ferremens. Un d'entre eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre chose, le conduisit dans la Tamise avec le seul projet de l'armer en course; & contre son attente, il vendit fort cher un bois dont il faisoit si peu de cas, qu'il n'avoit cessé d'en brûler pendant son voyage. Depuis cette découverte, les corsaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de se rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui se trouvoient toujours formées sur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Espagne ayant mis des entraves à leurs violences, plusieurs d'entre eux se livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabasco & la riviere de Champeton, autour du lac Triste, & dans l'isle aux Bœufs qui en est fort proche. En 1675, ils y étoient deux cents soixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à se ralentir. L'habitude de l'oisiveté reprit le dessus. Comme ils étoient la plupart excellens ti-

teurs, la chasse devint leur passion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courses dans les bourgs Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se réfugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique Septentrionale. Ils parvinrent, avec le temps, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur fort & leurs subsistances; & ils se bornoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à une valeur médiocre : mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines; soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique, qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de

les deux, trois ou quatre ans, ſelon le beſoin & les circonſtances. Ce ſont communément douze à quatorze gros bâtimens marchands, eſcortés par deux vaiſſeaux de ligne, ou par un grand nombre ſi la tranquillité publique eſt troublée ou menacée. Pour prévenir les dangers que les ouragans leur feroient courir à l'atterrage, ils partent d'Eſpagne dans les mois de février ou de mai & de juin, prennent dans leur marche des rafraîchiſſemens à Porto-Rico, & arrivent, après ſoixante-dix ou quatre-vingts jours de navigation, à Vera-Crux, d'où leur chargement entier eſt porté à dos de mulet à Xalapa.

Dans cette ville, ſituée à douze lieues du port, adoſſée à une montagne, & commodément bâtie, ſe tient une foire que les anciens réglemens bornoient à ſix ſemaines, mais qui actuellement dure quatre mois, & que quelquefois on prolonge encore, à la priere des marchands Eſpagnols ou Mexicains. Lorſque les opérations de commerce ſont terminées, les métaux & les autres objets donnés par le Mexique, en échange des productions & des marchandiſes de l'Europe, ſont envoyés à Vera-Crux, où ils ſont embarqués pour notre hémiſphere. Les ſaiſons pour les faire partir ne ſont pas toutes également favorables. Il ſeroit dangereux de mettre à la voile dans les mois d'août & de ſeptembre, & impoſſible de le faire en Octobre & en Novembre.

La flotte prend toujours la route de la Havane, où elle eſt jointe par les bâtimens qui reviennent de Honduras, de Carthagene, d'autres deſtinations. Elle s'y arrête dix ou douze jours pour renouveller ſes vivres, pour donner aux navires le temps de charger à fret les ſucres, les tabacs, les autres objets que fournit l'iſle de Cuba. Le canal de Bahama

eſt

est débouqué. On remonte jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Angleterre; & après avoir navigué long-temps par cette latitude de quarante degrés, on tire enfin vers le Sud-Est pour reconnoître le cap Saint-Vincent & aboutir à Cadix.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour de Madrid fait partir un ou deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour porter au Mexique le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines. Le Pérou le fournissoit originairement: mais les envois étoient si lents, si incertains, si souvent accompagnés de fraude, qu'en 1734, il fut jugé plus convenable de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden en Estramadoure. Les azogues se chargent à leur retour du produit des ventes faites depuis le départ de la flotte, des sommes rentrées pour les crédits accordés, & des fonds que les négocians Mexicains veulent employer pour leur compte dans l'expédition prochaine. Le gouvernement permet habituellement que trois ou quatre navires marchands suivent ses vaisseaux. Leur cargaison entiere devroit être en fruits ou en boissons : mais il s'y glisse frauduleusement des objets plus importans. Ces bâtimens reviennent toujours sur leur lest, à moins que, par une faveur spéciale, on ne leur permette de prendre quelque cochenille.

Si des raisons de convenance ou de politique retardent le départ d'une nouvelle flotte, la cour fait passer de la Havane à la Vera-Crux un de ses vaisseaux. Il s'y charge de tout ce qui appartient au fisc, & des métaux que les débiteurs ou les spéculateurs veulent faire passer du nouvel hémisphere dans l'ancien.

La Nouvelle-Eſpagne envoya à ſa métropole, année commune, depuis 1748 juſqu'en 1753, par la voie de la Vera-Crux & de Honduras, 62,661,466 livres; dont 574,550 en or 43,621,497 en argent; 18,465,419 en productions, prix d'Europe.

Dans les productions, il y avoit 529,200 livres pour la couronne; 17,936,219 pour les négocians.

Dans l'or & l'argent il y avoit 25,649,040 livres pour le commerce; 12,067,007 livres pour les agens du gouvernement ou pour les particuliers qui vouloient faire paſſer leur fortune en Europe; 6,480,000 livres pour le fiſc.

La cour de Madrid ne doit pas tarder à voir augmenter ce tribut; & voici ſur quels fondemens eſt appuyée cette conjecture.

Le Mexique étoit anciennement ſans défenſe: car qu'attendre de quelques bourgeois que chaque ville devoit mettre ſous les armes, lorſqu'un péril, plus ou moins grand, menaçoit l'état. On ne tarda pas à former de ces milices diſperſées, ſix régimens d'infanterie & deux de cavalerie, auxquels on a depuis fait donner des inſtructions par des officiers envoyés d'Europe. Le temps étendit les idées. Des hommes, habituellement occupés des arts & du commerce parurent un trop foible appui à l'autorité; & elle ſe décida à lever, dans le pays même, deux bataillons d'infanterie, deux régimens de dragons qui n'eurent d'autre profeſſion que la profeſſion militaire. Après la paix de 1763, le gouvernement jugea que des peuples amollis par l'oiſiveté & par le climat, étoient peu propres à la guerre; & des troupes régulieres furent envoyées de la métropole dans la colonie. Ce ſyſtême eſt ſuivi encore; & il y a toujours au Mexique trois ou quatre bataillons de notre continent,

qui ne sont relevés qu'après un séjour de quatre années.

A ces moyens de conservation, il en a été ajouté d'autres non moins efficaces. L'isle de Saint-Jean d'Ulua, qui forme le port de Véra-Crux, & qui doit le défendre, n'avoit que peu & de mauvaises fortifications. On les a rasées. Sur leurs ruines & dans un roc vif ont été élevés naguere des ouvrages étendus, solides, capables de la plus opiniâtre résistance. Si, contre toute apparence, cette clef du Mexique étoit forcée, le pays, après ce revers, ne seroit pas encore sans défense. A vingt-quatre lieues de la mer, au débouché des montagnes, dans une plaine que rien ne domine, furent jettés, en 1770, les fondemens de la magnifique citadelle de Pérote. Les arsenaux, les casernes, les magasins, tout y est à l'abri des bombes.

Selon les apparences, la cour de Madrid ne diminuera jamais le nombre des troupes qu'elle entretient dans la Nouvelle-Espagne : mais la partie du revenu public qu'absorboient les fortifications, ne doit pas tarder à grossir ses trésors, à moins qu'elle ne l'emploie, dans la colonie même, à former des établissemens utiles. Déjà sur les bords de la riviere d'Alvarado, où les bois de construction abondent, s'ouvrent de grands chantiers. Cette nouveauté est d'un heureux présage. D'autres la suivront sans doute. Peut-être, après trois siecles d'oppression ou de léthargie, le Mexique va-t-il remplir les hautes destinées auxquelles la nature l'appelle vainement depuis si long-temps. Dans cette douce espérance, nous quitterons l'Amérique Septentrionale pour passer dans la Méridionale, où nous verrons, par un ordre de la providence qui ne changera jamais, les mêmes effets produits par les mêmes causes; les mêmes haines suscitées par la même férocité; les

mêmes précautions ſuggérées par les mêmes alarmes; les mêmes obſtacles opposés par les mêmes jalouſies; le brigandage engendré par le brigandage; le malheur vengé par le malheur; une perſévérance ſtupide dans le mal, & la leçon de l'expérience inutile.

Fin du ſixieme Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

T

V

X

Y

Z

Fin de la Table des Matieres du Tome troisieme.